

ALBERT LABERGE, SA VIE ET SON OEUVRE  
par Jacques Brunet

Thèse présentée à la Faculté des Arts  
de l'Université d'Ottawa en vue de la  
maîtrise ès arts en français.

Ottawa, Canada, 1963



UMI Number: EC55153

#### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI<sup>®</sup>

---

UMI Microform EC55153

Copyright 2011 by ProQuest LLC

All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

## RECONNAISSANCE

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à M. Paul Wyczynski, professeur à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, qui a dirigé la présente thèse et dont les conseils lui ont été infiniment précieux; à M. Pierre Laberge qui a généreusement fait don à l'Université d'Ottawa des oeuvres et des manuscrits de son père et à M<sup>lle</sup> Anna Laberge qui lui a aimablement communiqué des lettres de son frère. Enfin, l'auteur remercie de façon posthume Albert Laberge lui-même qui l'a cordialement reçu et lui a accordé une collaboration bienveillante.

CURRICULUM STUDIORUM

Jacques Brunet est né à Ottawa le 25 juillet 1939.  
Il a obtenu son B.A. de l'Université d'Ottawa en 1958.

## TABLE DES MATIÈRES

| Chapitre                                                     | Page |
|--------------------------------------------------------------|------|
| Introduction .....                                           | vi   |
| I. L'homme et la genèse de l'oeuvre .....                    | 1    |
| 1. Les années de formation (1871-1896) ....                  | 1    |
| 2. Journaliste (1896-1932) .....                             | 11   |
| 3. Homme de lettres (1932-1960) .....                        | 29   |
| II. Romans: <u>La Scouine</u> et <u>Lamento</u> .....        | 40   |
| 1. <u>La Scouine</u> .....                                   | 40   |
| 2. <u>Lamento</u> .....                                      | 58   |
| III. Contes et nouvelles .....                               | 73   |
| 1. Classification .....                                      | 73   |
| 2. Structure .....                                           | 76   |
| 3. Sources .....                                             | 84   |
| 4. Thèmes .....                                              | 91   |
| 5. Personnages .....                                         | 113  |
| 6. Réalisme .....                                            | 124  |
| Conclusion .....                                             | 127  |
| IV. Proses diverses .....                                    | 129  |
| 1. Critique .....                                            | 129  |
| 2. A la première personne .....                              | 136  |
| V. Les moyens d'expression .....                             | 153  |
| Conclusion .....                                             | 177  |
| Bibliographie .....                                          | 179  |
| Appendices                                                   |      |
| 1. La source de <u>Lamento</u> .....                         | 203  |
| 2. Classification de l'oeuvre d'Albert Laberge               | 251  |
| 3. Index des noms cités dans l'oeuvre d'Albert Laberge ..... | 261  |

## LISTE DES TABLEAUX

| Tableau                                                                              | Page |
|--------------------------------------------------------------------------------------|------|
| I. Classement des phrases d'après le nombre<br>de verbes indépendants et subordonnés | 161  |
| II. Classement des phrases d'après le nombre<br>total de verbes                      | 162  |

## INTRODUCTION

Jusqu'à très récemment, le nom d'Albert Laberge était inconnu du grand public. Pour lire de ses oeuvres, il fallait soit consulter les collections complètes des journaux, soit mettre la main sur des éditions hors commerce et tirées seulement à une centaine d'exemplaires.

Ce n'est qu'au début de 1963 que Gérard Bessette faisait paraître son Anthologie d'Albert Laberge<sup>1</sup>, soixante-huit ans après la première publication de Laberge et quarante-cinq ans après La Scouine.

Dans ces circonstances, il n'y a pas à s'étonner que les études labergiennes soient encore à l'état embryonnaire. On peut même rester surpris du nombre d'études et d'articles qui ont déjà été publiés. On en trouvera la liste dans la bibliographie. Dans tout cela, seuls trois ouvrages méritent, par leur ampleur et leur qualité, de retenir l'attention.

Le premier en date est la Bio-bibliographie d'Anne Couillard<sup>2</sup>. Comme le titre l'indique, l'ouvrage comprend

---

<sup>1</sup> G. Bessette, Anthologie d'Albert Laberge, Le Cercle du livre de France, 1962, xxxv-310 p.

<sup>2</sup> A. Couillard, Bio-bibliographie de Monsieur Albert Laberge, Ecrivain, critique, journaliste, thèse, Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, 60 p.

## INTRODUCTION

vii

une brève biographie, assez exacte mais fort incomplète, et une bonne bibliographie. Toutefois, la thèse ne comprend aucune analyse ni aucune critique et ne peut donc être qu'un instrument de travail.

La prochaine étude importante date de 1961. Il s'agit de La vision du monde d'Albert Laberge par Gabrielle Clerc<sup>3</sup>. Après une biographie assez sommaire et plutôt confuse, l'auteur analyse les principaux thèmes de Laberge: nature, amour, mort, fatalité et les idées religieuses. Il s'agit d'une analyse bien écrite et assez lucide, mais très mal documentée. La bibliographie est ridiculement insuffisante et M<sup>me</sup> Clerc semble n'avoir lu que six des quatorze volumes publiés par Laberge; elle n'a vu aucun manuscrit. A cause sans doute de l'insuffisance de sa documentation, elle n'a pas toujours compris la psychologie de Laberge. Elle tend à faire de lui un penseur et voit chez lui une grande pitié pour les classes ouvrières, pitié malheureusement inexistante. Cette thèse appelle donc des réserves trop graves pour être vraiment utile.

La dernière étude est aussi la meilleure. Il s'agit de l'introduction que Gérard Bessette a rédigée pour son Anthologie. Au lieu de biographie, Bessette nous

---

<sup>3</sup> G. Clerc, La vision du monde d'Albert Laberge, thèse de maîtrise, Laval, 1961, 86 p.

## INTRODUCTION

viii

présente une chronologie de deux pages. L'essentiel y est, mais il manque évidemment beaucoup de détails. Ensuite, il analyse avec beaucoup de perspicacité les nouvelles de son anthologie, surtout au point de vue de la composition. L'étude se termine par de brèves remarques sur le style. Malgré un enthousiasme un peu exagéré, l'étude est excellente. Cependant, puisqu'elle est uniquement une présentation de l'anthologie, elle est forcément incomplète.

Il manque donc encore une bonne biographie et une étude critique de l'ensemble de l'oeuvre de Laberge. C'est cette lacune que la présente thèse vise à combler.

Le premier chapitre est la biographie de l'auteur, fondée sur ses oeuvres, ses manuscrits, sa correspondance, les entretiens que nous avons eus avec lui et le témoignage de ses parents et de ses amis.

Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'étude de l'oeuvre, romans, contes et nouvelles et proses diverses. Sous ce dernier titre sont groupés surtout des études critiques et des poèmes en prose, réunis dans un même chapitre en raison de leur peu de valeur littéraire. Enfin, les moyens d'expression font l'objet d'un cinquième chapitre.

## CHAPITRE PREMIER

### L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

#### 1. Les années de formation (1871-1896)

Albert Laberge descendait d'une vieille famille canadienne-française, d'une longue lignée de cultivateurs<sup>1</sup>. Jamais il ne pourra renier ses origines paysannes. Il est vrai qu'il est assez tôt attiré par la ville, qu'il se déclare inapte aux travaux de la ferme et qu'il ne ménage pas les "habitants" dans ses livres. Pourtant, dès qu'il en a les moyens, il achète une maison d'été à Chateauguay et passe ses vacances à cultiver son jardin. Il aime passionnément la nature, non pas la nature sauvage mais la campagne cultivée, et s'il médite beaucoup de la terre, cela ressemble étrangement à une querelle de famille.

Fils aîné de Pierre Laberge et de Joséphine Bourcier, Albert Laberge est né à Beauharnois, le 18 février 1871. Son père avait 26 ans et sa mère en avait 27; ils s'étaient épousés le 30 septembre 1868. Il fut baptisé le

---

<sup>1</sup> L'ancêtre de la famille, Rober de la Berge, est venu s'établir au Canada en 1659. Cf. Anna Laberge, Généalogie de la famille Laberge, Montréal, édition privée, 1952, p. 3.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'HOMME

2

même jour et reçut les prénoms de Joseph Albert Pierre<sup>2</sup>.

Albert, qui aimait beaucoup sa mère, semble avoir gardé un assez mauvais souvenir de son père. Ce paysan plutôt fruste, qui savait à peine lire et écrire, aurait bien voulu voir son fils aîné lui succéder. Lui, il dévorait tous les imprimés qui lui tombaient sous la main et voulait écrire un jour la vie du général Boulanger. Rien d'étonnant qu'ils ne se soient pas compris.

Un incident malheureux vint envenimer pour de bon les relations entre le père et le fils. Albert avait huit ou neuf ans quand son père lui ordonna d'aller tirer de l'eau au puits pour les vaches. Cette tâche était un peu au-dessus de ses forces. Il glissa sur une planche mouillée et tomba dans le puits. Toutefois, l'employé de son père vint le secourir à temps. Il en était quitte pour la

---

<sup>2</sup> Par la suite, huit autres enfants sont nés à Pierre Laberge:  
 Alfred, né le 9 novembre 1872, décédé,  
 Marie-Louise, née le 12 mars 1875,  
 Clémentine, née le 5 mars 1877, décédée le 19 avril 1887,  
 Raoul, né le 23 janvier 1880, décédé le 25 novembre 1946,  
 Joseph, né le 23 octobre 1880, décédé le 20 mars 1886,  
 Arthur, né le 14 mai 1882, décédé,  
 Anna, née le 8 février 1884,  
 Agnès, née le 14 septembre 1885, décédée le 4 janvier 1886.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

3

peur<sup>3</sup>. Mais il garda une profonde rancune envers son père et même à la toute fin de sa vie, il ne pouvait en parler sans se mettre en colère.

Cependant, la vie se déroulait normalement. Albert reçut sa première instruction à l'école du rang, fit sa première communion le 22 juin 1882, puis fut envoyé à l'Ecole secondaire Saint-Clément de Beauharnois, dirigée par les Clercs de Saint-Viateur<sup>4</sup>. Il en gardera un excellent souvenir. Le directeur ne tarda pas à remarquer son talent. Il parla de lui au curé, et ils réussirent à convaincre son père de l'envoyer à Montréal, faire son

---

<sup>3</sup> Cf. Hymnes à la terre, Montréal, édition privée, 1955, p.65-66.

Dorénavant, les ouvrages de Laberge seront désignés par les sigles suivants:

- S La Scouine, 1918.
- Q Quand chantait la cigale, 1936.
- V Visages de la vie et de la mort, 1936.
- P Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, 1938.
- FV La fin du voyage, 1942.
- SCJ Scènes de chaque jour, 1942.
- J Journalistes, écrivains et artistes, 1945.
- CdB Charles de Belle, Peintre-poète, 1949.
- DH Le destin des hommes, 1950.
- FR Fin de roman, 1951.
- IV Images de la vie, 1952.
- DS Le dernier souper, 1953.
- PR Propos sur nos écrivains, 1954.
- HT Hymnes à la terre, 1955.

<sup>4</sup> Cette institution a été fondée en 1885, mais les archives ne commencent qu'en 1888. Elles sont donc muettes sur Albert Laberge.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

4

cours classique au Collège Sainte-Marie; en 1888, il entra en éléments latins.

Sur cette période de sa vie, Laberge est toujours resté muet. "Ne me parlez pas de ces gens-là! Je les méprise!" disait-il à propos de ses professeurs. Peut-être faut-il voir des souvenirs de sa vie de collège dans une nouvelle, La vocation manquée<sup>5</sup>. L'atmosphère étouffante de ce collège, la mauvaise nourriture, les professeurs bornés, les sermons terrifiants, c'est, à cinquante ans de distance, l'image qui lui restait du collège Sainte-Marie. Il disait avoir peu retiré de ces années pénibles, car l'étude du grec et du latin lui semblait une perte de temps.

Il se formait cependant à la littérature au contact d'un oncle:

Lors du congé du mois, alors que j'étais au collège, j'allais passer la journée chez un oncle, le Dr. Jules Laberge, homme d'une rare intelligence et passionné de littérature. Chaque fois que j'allais chez lui, il me lisait des pièces de Victor Hugo, Baudelaire, Verlaine, Sully Prudhomme, ainsi que des pages de Taine, Renan, Michelet, Guyau, Zola, Balzac, Anatole France, etc. La journée passait vite et je retournais au collège ivre<sup>6</sup> de toutes ces beautés de la belle langue française.

---

<sup>5</sup> FV, p. 382-411.

<sup>6</sup> Lettre inédite à M. Paul Wyczynski, 26 juin 1953, p. 3.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

5

Il ne devait jamais terminer son cours. En 1892, au premier semestre de son année de belles-lettres, il est pris à lire un livre défendu et chassé du collège<sup>7</sup>. Cette sévérité excessive provoque en lui un choc dont les répercussions se feront sentir toute sa vie durant. Sa rancune envers les autorités du collège se transformera en un anti-cléricalisme tenace. Les quelques membres du clergé qui trouveront grâce à ses yeux, comme l'abbé Melançon, ne seront pas des éducateurs.

Il avouait aussi à Oswald Mayrand que c'est son renvoi du collège qui l'a poussé à abandonner ses croyances religieuses. Ce n'est sans doute pas la seule cause. Il a certainement été très mal impressionné par la façon un peu simpliste dont on lui a présenté la religion<sup>8</sup>. Il faudrait ajouter aussi l'atmosphère assez libre des milieux artistiques et littéraires qu'il fréquentera bientôt et l'influence des lectures que lui fait faire son oncle.

De toute façon, il semble certain que sa conversion à l'athéisme est une affaire de sentiment plutôt que de raisonnement. On pourrait croire que la vue de la misère humaine qui, d'après les thèmes de ses nouvelles, a si

---

<sup>7</sup> Détail révélé de vive voix par M. Oswald Mayrand, le 15 septembre 1960.

<sup>8</sup> Cf. FV, p. 387-389.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

6

vivement impressionné Laberge, l'aurait mené à la négation de la Providence, mais il n'y a rien dans son oeuvre qui puisse justifier cette hypothèse. Il est fort possible qu'il ait suivi le cheminement inverse et que son pessimisme au lieu d'être la cause de son athéisme, en soit le résultat.

On ne trouve dans son oeuvre aucun système, rien d'autre que la simple négation de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu. Le raisonnement qu'il a exposé de vive voix à l'auteur est si étrange qu'il a bien l'air d'une justification trouvée après coup. En effet, à contempler les astres, le nombre et l'ordre des étoiles, Laberge concluait qu'aucun être ne pouvait avoir créé tout cela et que Dieu par conséquent n'existe pas. Pour lui, la perfection de l'horloge démentit l'existence de l'horloger. C'est sans doute qu'il se faisait de Dieu une image anthropomorphique.

Son renvoi du collège devait aussi avoir des conséquences plus terre-à-terre. Il lui fallait songer à assurer sa subsistance. D'après certaines allusions, on peut comprendre qu'il aurait manqué d'argent. Il disait, par exemple, avoir emprunté de l'argent au shérif Laberge de Chateauguay.

Il a travaillé un certain temps à l'étude des avocats Maréchal et MacKay, édifice New York Life, mais on ne

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

7

sait au juste combien de temps<sup>9</sup>.

Entre 1892 et 1896, deux dates signalent les événements suivants: le 26 mai 1893, Pierre Laberge se noie accidentellement; on ignore la réaction d'Albert. Le 4 octobre 1894, le D<sup>r</sup> Jules Laberge épouse Cécile Hone, veuve de Napoléon Lefebvre. Les registres de la cathédrale de Montréal portent, parmi les témoins, la signature d'Albert Laberge, non loin de celle de l'officiant: P. Bruchési, chanoine<sup>10</sup>. Rien ne laissait alors prévoir que ce chanoine, devenu archevêque de Montréal, lancerait un jour ses foudres contre un extrait de La Scouine.

Ses adresses sont connues, mais non les dates de ses déménagements:

Alors que j'étais célibataire, j'ai occupé des chambres sur l'avenue McGill College, rue Mansfield, Dorchester ouest et 31 rue Belmont, pendant plus de six ans<sup>11</sup>.

Il dit avoir demeuré environ six mois chez le D<sup>r</sup> Jules Laberge.

S'il quitta le collège, il n'abandonna pas l'étude et s'inscrivit à une école privée dirigée par un Français

---

<sup>9</sup> Une carte postale d'Arthur Buies, en date du 29 juillet 1894, lui parvient à cette adresse. Le détail est confirmé par M<sup>lle</sup> Anna Laberge, soeur de l'écrivain.

<sup>10</sup> Anna Laberge, op. cit., p. 305-306.

<sup>11</sup> Lettre inédite à M. Paul Wyczynski, 18 juillet 1958, p. 6.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

8

nommé Leblond de Brumath. Deux professeurs y préparaient le soir une douzaine d'élèves au baccalauréat<sup>12</sup>. Parmi les élèves, il y avait Léopold Houle, qui allait devenir un avocat bien connu et dont Laberge écrira la biographie<sup>13</sup>. Comme l'école n'existe plus et que les archives sont introuvables, on ne peut savoir combien de temps Laberge y a étudié, ni jusqu'à quel point il s'est rendu. Il n'a en tout cas jamais obtenu son baccalauréat. Il a sûrement complété ses études en puisant abondamment dans la bibliothèque de son oncle. En 1894, il écrit à Arthur Buies pour obtenir La Lanterne; ce dernier lui répond qu'il ne lui en reste plus un seul exemplaire<sup>14</sup>. C'est vers cette époque aussi qu'il découvre Maupassant, qui est pour lui une révélation:

Et je songeais à une autre soirée, à l'âge de 19 ou 20 ans, à l'Institut Fraser, alors que la lecture des Contes du jour et de la nuit de Guy de Maupassant m'avait révélé le génie de cet écrivain, la littérature française, et m'avait fait éprouver l'une des plus fortes impressions que j'aie ressenties en ma vie<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> Lettre inédite à Jacques Brunet, 30 janvier 1960.

<sup>13</sup> PR, p. 43-64.

<sup>14</sup> Arthur Buies, Lettre à Albert Laberge, 29 juillet 1894, à l'Université d'Ottawa.

<sup>15</sup> P, p. 150. On ne peut dater cette soirée avec précision d'après le passage cité, car l'âge de 19 ou 20 ans que Laberge se donne une quarantaine d'années plus tard n'est évidemment qu'un à peu près.

## L'HOMME ET LA GENÈSE DE L'OEUVRE

9

Parmi ses amis de l'époque, on ne connaît guère que Jean Charbonneau et Louvigny de Montigny, qu'il a rencontrés au collège. C'est peut-être grâce à eux, grâce à de Montigny surtout, qui demeurera un ami fidèle sinon un intime<sup>16</sup>, que Laberge commença à s'intéresser à la littérature, non plus comme lecteur mais comme écrivain. En 1895, Le Samedi organise un concours littéraire, prose et vers, auquel Laberge prend part.

Les premiers écrits de Louvigny de Montigny furent publiés dans le Monde Illustré et dans le Samedi. Lui et moi allions porter au brave homme qu'était le directeur du Samedi, M. Perron, de petits articles qu'il accueillait avec bienveillance, en nous encourageant à persévérer<sup>17</sup>.

C'est ainsi que Laberge commence sa carrière littéraire avec deux petits tableaux réalistes publiés dans Le Samedi: Silhouette macabre<sup>18</sup> et Silhouette virgilienne<sup>19</sup>. Il a 24 ans. Rien n'a survécu de ce qu'il a pu écrire avant cette date. Le 15 juin, on publie les résultats du concours: Premier prix, Eglantine; deuxième prix, Albert Laberge<sup>20</sup>.

---

<sup>16</sup> Laberge habita un certain temps la même maison que Louvigny de Montigny. Cf. la lettre à M. Paul Wyczynski, 18 juillet 1958, p. 4; voir aussi P, p. 226.

<sup>17</sup> Ibid., p. 200.

<sup>18</sup> A. Laberge, Silhouette macabre, dans Le Samedi, vol. 6, n° 44, livr. du 6 avril 1895, p. 3.

<sup>19</sup> A. Laberge, Silhouette virgilienne, dans Le Samedi, vol. 6, n° 47, livr. du 27 avril 1895, p. 3.

<sup>20</sup> La Rédaction, Les primes du "Samedi", livr. du 15 juin 1895, p. 2.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

10

Après ce prix, on s'attendait à ce que Laberge se mette au travail avec une ardeur décuplée, on s'attendrait à le voir produire et publier. Il n'en est rien. On doit attendre presque un an avant de lire sa prochaine oeuvre. Manquait-il d'inspiration ou d'intérêt? Était-il trop occupé pour faire de la littérature? On ne le saura sans doute jamais.

Par contre, il a expliqué pourquoi il a quitté l'Ecole littéraire aussitôt après la première réunion. Il sortait de cette assemblée aux côtés d'Albert Ferland et d'Arthur de Bussièrès. Ferland n'entendait pas tolérer d'écrits licencieux ou impies de la part des membres de l'Ecole. La réaction ne se fit pas attendre:

J'en avais assez des propos de Ferland et je me dis que s'il voulait fonder une congrégation, il était libre de le faire, mais que moi, je n'en ferais pas partie, non que j'étais favorable à ce qu'il voulait interdire, mais parce que je n'aime pas qu'on me passe la bride sur la tête<sup>21</sup>.

L'anecdote est toutefois sujette à caution, car Arthur de Bussièrès n'est entré à l'Ecole qu'en 1896. Beaucoup plus valable sans doute est l'explication qu'il a donnée à M. Yves de Margerie. Laberge aurait refusé de faire partie de l'Ecole parce qu'il y avait là trop

---

<sup>21</sup> Lettre inédite à M. Paul Wyczynski, 13 juillet 1958, p. 4.

d'écrivains médiocres. Entendons qu'il n'aimait pas certains membres de ce cénacle.

Il n'en reste pas moins en contact avec plusieurs des membres de l'Ecole, entre autres Joseph Melançon, qui devait rester son ami jusqu'à la fin, et Charles Gill. C'est vers cette époque aussi qu'il rencontre Auguste Fortier, auteur d'un médiocre roman d'aventures intitulé Les Mystères de Montréal, qui partira ensuite pour l'Orient d'où il entretiendra une longue correspondance avec Laberge<sup>22</sup>.

Mais son cercle d'amis, ou plutôt de connaissances, dans le monde des artistes et des écrivains, allait bientôt s'élargir considérablement: le 13 février 1896, jour de son vingt-cinquième anniversaire de naissance, Albert Laberge entre à l'emploi de La Presse. C'est la deuxième période de sa vie qui commence.

## 2. Journaliste (1896-1932)

Pendant trente-six années, Laberge gardera le même emploi, car il n'a jamais eu le goût de l'aventure. A son arrivée, on le nomme rédacteur sportif, poste qu'il conser-

---

<sup>22</sup> Les lettres, plus d'une centaine, se trouvent pour la plupart chez le fils de Laberge. Cf. aussi J, p. 65-77.

vera jusqu'à sa retraite, s'acquittant consciencieusement sinon joyeusement de sa tâche. On ne saurait, en effet, imaginer d'occupation qui convienne moins à ses goûts. Lui qui n'avais jamais pratiqué de sport plus violent que la marche, lui qui était déjà passionné de littérature, se voyait obligé de décrire des combats de boxe, des joutes de crosse et des concours de poids et haltères! Un autre se serait découragé, aurait cherché du travail ailleurs, mais Laberge est resté parce qu'il avait besoin de sécurité. "Le sport, c'était le pain quotidien" disait-il. Et pendant trente-six ans, sans jamais se lasser, il écrivit sans goût des comptes rendus d'événements sportifs.

D'ailleurs, il y eut bientôt des compensations. Outre ses fonctions de rédacteur sportif, il assuma bientôt celles de critique d'art. Encore une fois, c'est le Dr Laberge qui l'avait initié à la peinture<sup>23</sup>. Son intérêt était exclusivement passif, car il n'a jamais pu dessiner. Il ne connaissait presque rien en fait de technique et se contentait de donner une appréciation très subjective de chaque tableau, de résumer l'impression qu'il ressentait à le contempler, sans tenter de la justifier. Mais les directeurs de La Presse ne s'attardaient guère alors à considérer pareilles vécilles — fort heureusement pour lui.

---

<sup>23</sup> Cf. P, p. 38.

En dépit du surcroît de travail, c'est en effet la fonction de critique d'art qui lui a rendu la vie de journaliste supportable, qui lui a procuré quelques-unes des grandes joies de sa vie. Et c'est ainsi qu'il a pu connaître presque tous les artistes qui ont passé par Montréal au cours de cette période. La liste est longue et comprend des noms comme Alfred Laliberté, Maurice Cullen, Robert Wickenden, Charles deBelle, Henri Beau, Arthur Rosaire, Maurice LeBel, etc.

Il les considère comme ses amis, se fait donner des tableaux et se constitue ainsi à peu de frais une importante collection de peintures, de pastels et de dessins (pour la plupart sans valeur), dont il couvre ses murs. Il ne faudrait évidemment pas se faire d'illusions sur la nature de ces amitiés. Certains, comme Henri Beau qui lui écrira de longues lettres de Paris, ont été de véritables amis; la plupart n'étaient sans doute que des connaissances qui tenaient à être au mieux avec ce critique impressionnable et prodigue d'éloges.

La même réserve s'impose en ce qui concerne les nombreux écrivains qu'il a connus et qu'il appelait ses amis: Joseph Melançon, Charles Gill, Louvigny et Gaston de Montigny, Jean Charbonneau, Louis-Joseph Doucet, Paul de Martigny, Jules Fournier, Rodolphe Girard, etc. Si Girard, Fournier, de Martigny et Melançon semblent avoir vraiment

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

14

estimé Laberge, il s'en faut qu'ils aient tous été des amis intimes. La plupart de ces écrivains s'efforçaient de se concilier un homme qui pouvait leur être utile de bien des façons. Il pouvait faire publier leurs oeuvres dans La Presse. A d'autres, il procure des billets de chemin de fer gratuits. Jules Fournier, en voyage en Europe, le charge de certaines missions délicates et Rodolphe Girard, retenu à Ottawa par son travail, lui demande de surveiller la publication de Rédemption. Jamais, semble-t-il, il ne se récuse.

Laberge a laissé une partie de sa correspondance à l'Université Laval et une partie à l'Université d'Ottawa. Parmi toutes les lettres qui lui ont été adressées, très peu témoignent d'une simple et franche amitié, mais on trouve beaucoup de demandes de services, et de remerciements pour ses livres. Toutefois, il y avait peut-être d'autres lettres, qui ont été détruites.

Fait curieux, Laberge a choisi tous ses amis dans les milieux littéraires ou artistiques. Il exigeait, disait-il, qu'ils soient intelligents, capables de produire une oeuvre et qu'ils aient du coeur. Il semble bien que la deuxième qualité ait été la plus importante, car Laberge n'était pas exempt de snobisme et il était particulièrement sensible au prestige de ceux qui, ayant produit une oeuvre, pouvaient prétendre à l'éminente dignité, au titre magique

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

15

d'écrivain ou d'artiste. Son admiration pouvait le conduire jusqu'à une sorte de culte, comme ce fut le cas pour Charles deBelle et pour Gaston de Montigny.

Mais quelle que soit la qualité des amitiés de La-berge, il est certain qu'elles ont embelli son existence et lui ont servi, de même que ses tableaux et ses livres, de moyen d'évasion. Et il avait besoin d'évasion, car la vie à La Presse n'était pas toujours des plus agréables. On le surchargeait de travail, on lui faisait faire des traductions, ce qui ne faisait pas normalement partie de ses fonctions, il devait souvent assister à des banquets ennuyeux, tout cela pour un salaire convenable, mais sans plus.

Pour augmenter son revenu, il a travaillé dans ses temps libres aux pistes de courses; comme il a toujours pratiqué l'économie (qualité qu'il disait avoir héritée de son grand-père maternel mais dont il a sans doute compris tout le prix après sa sortie du collège), il a pu amasser ainsi un joli pécule. Il pourra publier quatorze volumes, au coût de \$9,000, et avoir encore assez d'argent pour subvenir à ses besoins jusqu'à sa mort, dût-il atteindre l'âge de 150 ans.

Ce n'est qu'en 1910 qu'il se décide au mariage. Le 7 mars, à l'église Notre-Dame de Montréal, il épouse Eglantine Aubé, veuve d'Auguste Desjardins et mère de

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

16

quatre enfants. Selon son fils Pierre, il l'aurait rencontrée à la piste de courses. C'est tout ce qu'on sait des circonstances de ce mariage. Y avait-il vraiment de l'amour entre ce vieux garçon de 39 ans et cette veuve de 37 ans? Serait-ce la femme qui, cherchant un soutien pour elle et ses enfants, lui aurait fait la grande demande?

Il semble que Laberge fut un père exemplaire, bien que distant et peu communicatif, pour les quatre enfants de sa femme<sup>24</sup> et pour son fils Pierre, né le 14 décembre 1911. Il ne faisait aucune distinction entre eux. Son propre fils, comme les autres, l'appelait non "papa" mais "Albert". Il semble avoir eu une prédilection pour Cécile qui lui inspirera le titre de Quand chantait la cigale. Sa mort, survenue au mois de novembre 1926, lui fut une cruelle épreuve:

C'est lorsque l'auto a démarré pour nous ramener à la maison, lorsque la voiture s'est mise à rouler sur le gravier que, pour moi, la déchirure s'est produite. C'est à ce moment que j'ai senti se faire la séparation définitive, sans retour. L'être de beauté, de grâce qui avait été notre joie était disparu, à jamais, était entré dans la nuit éternelle. Son image terrestre s'était effacée de l'univers.

Des larmes lourdes coulent sur ma figure.  
Adieu, Cigale!<sup>25</sup>

---

<sup>24</sup> Gérard, 11 ans, Cécile, 9 ans, Lucien, 7 ans, Marcel 18 mois.

<sup>25</sup> Q, p. 107.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

17

Plus tard, il reportera la même affection sur sa petite-fille Claudia.

A lire Quand chantait la cigale, publié en 1936 mais écrit de 1918 à 1923, on pourrait croire que Laberge filait le parfait amour avec sa femme:

Dans mon va et vient, j'aperçois la figure  
aimée de Dearest qui s'illumine d'un sourire  
lorsqu'elle lève la tête de mon côté. Une immense  
douceur entre en moi comme une caresse. Toute la  
joie de la terre m'arrive par ce rayonnement de  
tendresse qui émane des yeux de la femme aimé[sic].  
Les cheveux qui encadrent le visage sont gris,  
mais celui-ci est jeune et exprime la calme beauté  
de la vie<sup>26</sup>.

Pourtant, certaines indications portent à croire que tout n'allait pas pour le mieux dans le ménage. Au témoignage de son fils, M<sup>me</sup> Laberge ne s'intéressait guère aux préoccupations littéraires et artistiques de son mari, bien qu'elle se permit de faire des éclats quand elle trouvait dans son oeuvre des passages qu'elle jugeait scabreux. Quant à Anna Laberge, elle déclare tout net que sa femme ne lui convenait pas. Il est possible aussi que le passage suivant soit une confession:

L'on a hâte de manger à la même table, de dormir dans le même lit, de se voir chaque jour. Et, sans se connaître réellement, l'on se marie, l'on se lie par des liens qu'il sera impossible de briser. Oui, l'on est marié. L'on croit avoir arrangé sa vie pour le mieux. Auparavant, l'on

---

<sup>26</sup> Q, p. 90.

n'était pas satisfait, l'on n'était pas heureux car on désirait tant de choses qu'on n'avait pas, mais tout de même, l'on n'était pas malheureux, tandis que maintenant...

Maintenant, l'on se connaît[sic], l'on se connaît[sic] davantage chaque jour. Rien de ce qu'on espérait, on ne l'a trouvé chez son partenaire, mais au contraire, on découvre constamment chez lui de nouvelles imperfections, de nouveaux défauts qui nous deviennent de plus en plus insupportables[sic]<sup>27</sup>.

Et ce n'est peut-être pas pur hasard que dans ses contes le mariage n'apporte jamais que malheur et querelles alors que parfois les amours illégitimes apportent un bonheur éphémère.

En effet, on connaît à Laberge au moins une aventure amoureuse qui l'a profondément marqué. Parmi ses papiers, on a trouvé une liasse de lettres signées "Florina", qui ne laissent aucun doute.

Il est difficile d'établir les dates limites de cette liaison. Un extrait du journal de Florina<sup>28</sup>, daté du lundi et du mardi 5 et 6 octobre (1914<sup>29</sup>), est antérieur à sa rencontre avec Laberge. Florina est à ce moment fiancée sans amour à un certain Fernand. Seuls trois documents

---

<sup>27</sup> DH, p. 243-244.

<sup>28</sup> Ce document a été dactylographié par Laberge, mais il semble authentique.

<sup>29</sup> Entre les dates possibles de 1908, 1914 et 1925, une allusion à la guerre permet de choisir celle de 1914.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

19

écrits de la main même de Florina sont datés avec une certaine précision. Le premier est un journal de voyage, allant du 22 septembre au 11 octobre 1916. Florina avait décidé de s'éloigner de son amant pour quelque temps. Elle s'était engagée sur un navire en partance pour Londres. A peine embarquée, elle regrette son départ et écrit dans un petit carnet un journal destiné à son amant. Elle le lui enverra de Londres, à la veille de son retour. Le deuxième document est une lettre, ou plutôt un reportage fait pour elle-même, daté du dimanche 22 avril (1917<sup>30</sup>). Elle y raconte ses expériences dans une usine de munitions où elle a travaillé à compter de décembre 1916. Enfin, une autre lettre est datée du 22 octobre 1917.

On a aussi trouvé une sorte de poème en prose, dactylographié et signé simplement "F". Il porte la date du 5 novembre 1923. C'est une femme qui parle, une femme pour qui la jouissance charnelle a remplacé la religion. Cependant, à cause de la date et de la différence de style, on hésite à identifier cette femme avec Florina. C'est sans doute elle que Laberge appelle "la Prêtresse qui récite avec ferveur les Litanies de l'Amour". Il ajoute: "Deux

---

<sup>30</sup> Le 22 avril tombe un dimanche en 1906, 1917, 1923. On ne comprendrait pas pourquoi une usine de munitions demanderait 250 employés en 1906 ou 1923.

ans de cette intoxication<sup>31</sup>". S'il s'agit vraiment ici de cette mystérieuse "F", on doit admettre qu'elle est différente de Florina.

Enfin, Laberge nous apporte lui-même des précisions supplémentaires sur sa liaison, sous le couvert de la fiction. Chaque samedi, du 3 au 24 juin 1916, il fait paraître dans L'Autorité une longue nouvelle intitulée L'Idole d'Or. Il signe Adrien Clamer. L'Idole d'Or deviendra La vagabonde du rêve, puis Lamento, Roman d'une épileptique et restera sur le métier jusqu'à ce que Laberge cesse d'écrire. Or ce roman a été inspiré à Laberge par son idylle avec Florina. Les nombreuses correspondances entre les lettres de Florina et Lamento portent à croire que le roman est un compte rendu fidèle des événements<sup>32</sup>. On peut donc croire que les deux amants se sont rencontrés au mois de décembre 1914, date que donne le roman.

Quant à la fin de la liaison, elle est impossible à fixer. Tout porte à croire que la rupture a traîné en longueur. Si l'on doit en croire L'Idole d'Or, il y avait déjà des difficultés entre les deux amants en 1916. A lire la lettre du 22 octobre 1917, on croit deviner qu'elle a été écrite au lendemain d'une réconciliation. Dans Lamento

---

<sup>31</sup> HT, p. 50.

<sup>32</sup> Voir appendice 1.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

21

les amants se torturent longtemps avant de se séparer définitivement, mais aucune date n'est donnée. Toutefois, il semble peu probable que la liaison se soit prolongée longtemps après 1917.

Les lettres de Florina nous renseignent assez mal sur sa vie. On devine qu'elle est née à Montréal. Son style témoigne d'une assez bonne instruction. Devenue enceinte, elle avait dû quitter la ville, pour y revenir quelques années plus tard, après la mort de sa petite fille. Elle parle souvent de sa mère mais ne mentionne jamais son père, qu'on peut présumer mort.

Son équilibre émotif est assez précaire; elle ne s'est pas encore remise du choc que lui a causé la mort de sa fille. Ses rapports avec sa mère sont complexes. Elle rêve de compréhension et d'affection mutuelles, mais leurs caractères sont trop opposés pour qu'elles puissent s'entendre. En outre, elle est extrêmement jalouse de la femme de Laberge. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle soit portée à broyer du noir et parle même de se suicider. Elle aime se confier au papier; elle écrit de longues lettres à son amant et tient un journal.

Il est difficile de se prononcer sur la sincérité et la profondeur de son amour pour Laberge. D'après les lettres, elle semble s'accrocher à cet amour comme à la seule joie de sa vie. Mais on ne peut guère s'attendre à

trouver autre chose dans des lettres à son amant. Dans Lamento, poussée par une sexualité effrénée, Aline Lierre trompe son amant avec presque tous les hommes qu'elle rencontre, bien qu'elle l'aime passionnément. Toutefois, en l'absence de preuve corroboratrice, on peut difficilement se permettre de transposer le roman dans la réalité.

La même réserve s'impose quant aux sentiments de Laberge lui-même, car aucun document ne nous est parvenu qui ne soit romancé. Toutefois, le fait qu'il a travaillé si longtemps à Lamento sans pouvoir se décider à le publier semble indiquer l'importance du rôle que Florina a joué dans sa vie.

Nous n'en saurons peut-être jamais plus long sur la vie sentimentale d'Albert Laberge. C'est mieux ainsi, car les détails de ces scandales posthumes ne présentent pas beaucoup d'intérêt. Ce qui importe, c'est de savoir que Lamento est, au moins à l'origine, un roman autobiographique. Ce fait nous éclaire sur les sources d'inspiration de Laberge. Il se voulait "peintre de la vie" et disait avoir puisé ses sujets dans la réalité quotidienne. Il semble bien qu'il disait vrai.

En ce qui concerne sa vie littéraire, Laberge répétait qu'il avait été trop occupé durant ses années de journalisme et qu'il n'avait presque rien produit. Il est vrai que son travail, les courses, sa famille et Florina ne lui

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

23

laissaient pas beaucoup de temps. Cependant, si sa production est assez limitée, elle est plus étendue qu'il ne le laissait entendre, et forme peut-être la meilleure partie de son oeuvre.

Il n'est pas impossible que ce manque de temps soit responsable d'un des principaux caractères de son oeuvre. En effet, ce qui nous frappe d'abord, au point de vue formel, à la lecture de Laberge, c'est le manque de souffle. Il écrit surtout des contes très brefs, de petits tableaux réalistes ou poétiques. Ses romans et même sa biographie de Charles deBelle ne sont qu'un assemblage de tableaux et de courts récits, plus ou moins reliés ensemble. Il y a là, certes, une disposition naturelle, mais on ne peut s'empêcher de penser que s'il avait eu plus de temps, s'il n'avait pas dû laisser de côté une oeuvre à peine commencée pour la reprendre peut-être des mois plus tard, il aurait pu produire des récits plus longs ou mieux charpentés. Il en avait le temps après sa retraite, mais ce n'est pas après l'âge de soixante ans qu'on peut changer ses habitudes.

Un mois après son entrée à La Presse, il publie son premier conte<sup>33</sup>. On peut déjà reconnaître sa manière

---

<sup>33</sup> Idylle mélancolique, dans Le Samedi, vol. 7, n° 41, livr. du 14 mars 1896, p. 12; repris dans Les Débats, 1<sup>re</sup> année, n° 40, livr. du 2 septembre 1900, p. 6 et dans V, p. 67-70.

d'écrire. Comme dans les contes qui paraîtront au moment de sa retraite, son héros doit subir la malchance la plus gratuite et la plus systématique. Mais on sent ici une sympathie qui sera plus tard généralement absente.

De 1899 à 1917, il travaille à La Scouine, qui sera le premier roman naturaliste publié au Canada français. Le manque de temps le force à travailler lentement; certaines années, il n'écrit qu'un ou deux chapitres. En 1903, il avait déjà écrit au moins treize chapitres. En effet, il publie un extrait de son roman dans le menu du banquet de l'association des journalistes canadiens-français (qui avait la forme d'un minuscule journal), qu'il intitule chapitre XIII. Ce chapitre deviendra plus tard le chapitre XVII.

Graduellement, sa vie littéraire s'intensifie. Le 24 avril 1909, présenté par Charles Gill, Albert Laberge est accepté à l'Ecole littéraire de Montréal, en même temps que Gustave Comte. Il assiste pour la première fois le 15 mai et lit un extrait de La Scouine. Il continuera d'assister irrégulièrement aux réunions jusqu'à la mort de l'Ecole en 1931.

L'année 1909 est également l'année du Terroir. De mai à juillet, Laberge y contribue plusieurs extraits de La Scouine. Au mois de juillet, Gustave Comte fonde La Semaine, hebdomadaire auquel contribuent plusieurs membres

de l'Ecole. Dans chaque numéro, un article signé Philippe Leber (Germain Beaulieu) attaque le monopole de l'Eglise en matière d'éducation. Dans le troisième numéro, Laberge publie un extrait de son roman<sup>34</sup>. Malheureusement, le moment est mal choisi. Les autorités ecclésiastiques en ont assez: le 27 juillet, un mandement de Mgr Bruchési<sup>35</sup> condamne le journal, qui disparaît. Publiée ailleurs, cette page de Laberge aurait peut-être passé inaperçue; dans La Semaine elle vaut à son auteur une condamnation épiscopale:

Ce n'est pas tout. Un conte, annoncé et recommandé dans le sommaire du journal, outrage indignement les moeurs. C'est de l'ignoble pornographie, et nous nous demandons ce que l'on se propose en mettant des élucubrations de ce genre sous les yeux des lecteurs. C'en est trop, il faut couper le mal dans sa racine<sup>35</sup>.

L'archevêque aurait même tenté sans succès de lui faire perdre son emploi à La Presse<sup>36</sup>.

Après cette aventure, il continuera à travailler en silence; ce n'est qu'en 1916 qu'il recommencera à publier, cette fois dans L'Autorité où il connaissait Gilbert Larue. Du 25 décembre 1915 au 24 juin 1916, il publie des extraits de La Scouine, des critiques artistiques et

---

<sup>34</sup> Les foins, dans La Semaine, 1<sup>re</sup> année, n° 3, livr. du 24 juillet 1909, p. 3.

<sup>35</sup> Dans La Vérité, 29<sup>e</sup> année, n° 4, livr. du 7 août 1909, p. 27.

<sup>36</sup> J, p. 113; PR, p. 103-104.

littéraires et L'Idole d'Or. Il semble bien que Laberge ne s'est servi d'un pseudonyme qu'une seule fois, pour L'Idole d'Or. Il y a été forcé par les circonstances. En effet, la direction de La Presse ne voyait pas d'un bon oeil la collaboration d'un employé à un autre journal. Le fils du patron le met en demeure de choisir. Il choisit évidemment La Presse, qui lui donne le pain quotidien. Mais comme il tient à publier encore cette ébauche de roman dans L'autorité, il signe Adrien Clamer<sup>37</sup>. Il n'est pas impossible non plus que Laberge n'ait pas voulu signer un roman qui contenait tant de détails intimes.

Finalement, au bout de deux autres années, il se décide à publier La Scouine, dédiée à son frère Alfred, qui cultive la terre paternelle, et signée "Albert Laberge, fils de Pierre". Ce n'est pas qu'il ait un culte particulier pour son père, bien au contraire; mais pour qu'on ne puisse se méprendre sur son identité, il se nomme à la façon des paysans. En même temps, il proclame ses origines, se déclare solidaire de son enfance, ce qui est particulièrement approprié pour ce roman, car il a observé ses personnages à Beauharnois, au temps de sa jeunesse.

---

<sup>37</sup> Lettre inédite à Jacques Brunet, 30 janvier 1960.

Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que le livre est publié à compte d'auteur, à soixante exemplaires, absolument hors commerce. Laberge procédera ainsi pour tous ses livres (il en publiera quatorze) et cette fantaisie lui coûtera la jolie somme de \$9,000. Comment expliquer ce procédé? Il en a donné lui-même la raison:

car j'éprouve une véritable sensation de détresse lorsque je passe devant des magasins de livres d'occasion et que je vois dans la montre, offerts au tiers ou au quart du prix original, des bouquins à la couverture défraîchie, déteinte, fripée, parfois tachée ou déchirée, dont les auteurs sont des amis ou des camarades. Ces pauvres livres proclament de façon fort éloquente la vanité d'écrire. Ils crient que s'ils n'avaient pas été imprimés, ils n'auraient pas connu les vicissitudes du sort et ne seraient pas là abandonnés et misérables.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ce qui compte, c'est la joie d'écrire, de produire une oeuvre, d'exprimer ce qu'il y a en soi. Qu'importe après cela que le livre soit imprimé ou non? L'auteur a eu la somme de satisfaction qu'il pouvait espérer. Moi, lorsque je remets un manuscrit à l'imprimeur pour en faire un bouquin, j'en fais tirer un très petit nombre d'exemplaires, j'en donne ensuite quatre ou cinq à des amis pour qui j'ai une particulière estime puis j'empile les autres dans le grenier de ma petite maison de campagne — et ils ne sont pas à vendre. C'est comme si le livre n'existait pas<sup>38</sup>.

A lire entre les lignes, on se rend compte que pour Laberge, quoi qu'il en dise, le simple fait d'écrire ne suffit pas. Il lui faut la consécration de la publication, surtout la consécration du livre. Mais comme il ne peut

---

<sup>38</sup> J, p. 145-146.

supporter la pensée de voir ses précieux livres abandonnés, il choisit soigneusement ses lecteurs parmi ses amis. Il se souvient aussi sans doute que les oeuvres de bon nombre de ses amis, peintres ou écrivains, ont été mal accueillies par la critique. Et il se souvient sûrement de la condamnation qui a frappé, en 1904, Marie Calumet de Rodolphe Girard et de celle qui, en 1909, a frappé Les foins, précisément un extrait de La Scouine. Peut-on voir aussi dans cette attitude un profond mépris de la masse, qu'il jugeait indigne de lire ses oeuvres? Il est certain que ce mépris existe chez lui, mais ce n'est pas la principale raison qui le pousse à refuser de vendre ses livres, car on ne comprendrait pas alors pourquoi il publie dans les journaux.

Après avoir insisté dans La Scouine sur la laideur de la vie à la campagne, Laberge se met à l'oeuvre pour célébrer les beautés de la nature, la joie qu'il ressent auprès de sa famille dans sa retraite de Chateauguay où il passe les vacances. C'est une série de poèmes en prose où s'entremêlent les effusions lyriques, les récits à tendance réaliste et les réflexions de l'auteur, qui seront réunis beaucoup plus tard sous le titre Quand chantait la cigale. Composé, comme La Scouine, une page à la fois, le livre aura pour seul principe d'unité le décor de Chateauguay.

En attendant de publier le volume, il en publie des extraits, comme il avait fait pour La Scouine, dans La Presse et dans les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal<sup>39</sup>. Auguste Fortier, à qui Laberge avait envoyé un exemplaire des Soirées, en publiera même des extraits à Pékin<sup>40</sup>. Il ne publie rien d'autre avant sa retraite, mais il n'est pas impossible que plusieurs des contes et des tableaux qu'il publiera plus tard aient été écrits, ou au moins commencés, à cette époque.

Mais le temps approche où, ayant enfin fini de gagner sa vie, financièrement indépendant, il pourra abandonner la dure vie de journaliste. En effet, le 30 septembre 1932, à l'âge de 61 ans, Albert Laberge prend sa retraite.

### 3. Homme de lettres (1932-1960)

Libre de tout souci financier et n'ayant plus de comptes à rendre à personne, Albert Laberge pourra enfin se consacrer à la vocation pour laquelle il se croyait né. Pendant vingt-huit ans, dans sa maison de la rue Hutchison (achetée en 1931), au milieu de ses tableaux et de ses

---

<sup>39</sup> Montréal, s.é., 1925, p. 113-138.

<sup>40</sup> Carpe diem, dans le Journal de Pékin, 17<sup>e</sup> année, n° 522, livr. du 7 janvier 1927, p. 5; La vie grise, ibid., 17<sup>e</sup> année, n° 527, livr. du 10 mars 1927, p. 5.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

30

livres, ou dans sa maison d'été de Chateauguay, entouré de ses fleurs préférées, il sera un Philippe Aubert de Gaspé moderne et aigri. Et sur son antique machine à écrire, il transcrira les manuscrits de treize volumes.

Sa calme routine n'est interrompue que par quelques voyages. En 1932, avec sa femme et son fils Pierre, il entreprend un voyage de 42 jours en Europe, qui sera pour lui un enchantement. Déjà, en 1929, il avait fait le premier voyage de l'Empress of Britain, pour le compte de La Presse et, en 1930, il était allé jusqu'au Yukon et en Alaska avec sa femme. En 1937, une croisière le mènera jusqu'à Caracas avec sa femme et son beau-fils Marcel Desjardins. Il est intéressant de noter que malgré ses protestations d'individualisme, il se contente de voyages en groupe, au lieu de suivre son propre itinéraire.

A part ces voyages, sa vie n'est marquée que par la publication de ses livres et la mort d'êtres chers: sa mère, le 8 octobre 1932, son frère Raoul le 25 novembre 1946, presque tous ses amis et ses connaissances. A sa mort, il ne lui restait plus que deux amis, Oswald Mayrand et Alonzo Cinq-Mars.

Les livres se succèdent assez rapidement, tous publiés en éditions privées. En 1936, Quand chantait la cigale et Visages de la vie et de la mort, son premier livre de contes. Il en publiera sept volumes en tout,

c'est-à-dire la moitié de son oeuvre.

En 1938, il publie Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas ici de véritable critique, mais plutôt d'un hommage aux artistes et aux écrivains canadiens qu'il a connus ou admirés. En 1942, il revient au conte avec Scènes de chaque jour et La fin du voyage. En 1945, un nouveau volume de souvenirs, Journalistes, écrivains et artistes, suivi, en 1949, de Charles deBelle, peintre-poète, plaquette de 64 pages consacrée à un peintre pour lequel il avait une admiration sans bornes.

Entre janvier 1947 et février 1948, il contribue trois contes à Liaison<sup>41</sup>. A compter de 1949, probablement parce qu'il a 78 ans et qu'il a peur de mourir en laissant une oeuvre incomplète, il se dépêche à publier tout ce qu'il peut. Du 8 mai 1949 au 20 février 1955, c'est une longue série de contes dans La Patrie du dimanche, à la suggestion d'Oswald Mayrand. Comme il avait fait pour La Scouine et Quand chantait la cigale, il voulait voir l'effet que feraient ses contes une fois imprimés. Surtout, disait-il, il voulait les voir illustrés. En même temps, chaque année voit la publication d'un nouveau volume:

---

<sup>41</sup> La femme au chapeau vert, vol. 1, n° 2, livr. de février 1947, p. 75-82; La robe violette, vol. 1, n° 4, livr. d'avril 1947, p. 220-223; Le manteau vert, vol. 2, n° 12, livr. de février 1948, p. 79-82.

1950, Le destin des hommes, 1951, Fin de roman; 1952, Images de la vie; 1953, Le dernier souper; 1954, Propos sur nos écrivains et 1955, Hymnes à la terre.

Il semble bien toutefois, que la plupart de ces contes et de ces études aient été composées avant 1949. En effet, selon M<sup>me</sup> Forest<sup>42</sup>, en 1948, Laberge avait quatre manuscrits terminés; au début de Hymnes à la terre<sup>43</sup>, l'auteur nous avertit que ces pages ont été composées sur une période de plusieurs années et Images de la vie contient une section intitulée Pages d'autrefois, qui comprend des tableaux écrits alors qu'il était encore à La Presse. Il est peu probable en effet qu'ayant travaillé lentement toute sa vie durant, il se découvre une aussi prodigieuse fécondité à un âge aussi avancé.

Après 1955, il ne publie presque rien, à peine quelques articles de critique littéraire<sup>44</sup>. Il a songé, cependant, à publier Lamento et il voulait publier une nouvelle édition de La Scouine, revue et augmentée.

---

<sup>42</sup> M<sup>me</sup> Marie Forest, Un aristocrate des lettres canadiennes, conférence dactylographiée, p. 2 (chez Pierre Laberge).

<sup>43</sup> P. 7.

<sup>44</sup> Le dernier en date: Une figure marquante des lettres canadiennes qui disparaît, dans Notre temps, vol. 15, n° 7, livr. du 23 novembre 1959, p. 12. Cet article sur Louis-Joseph Doucet devait paraître en août dans Le Devoir, mais Laberge a eu de la difficulté à le faire publier.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

33

Mais la mort de sa femme a coupé court à ses projets. Elle s'est éteinte le 24 novembre 1956, après quatre ans de maladie, laissant Laberge complètement désespéré. En effet, le temps des infidélités était bien passé et il en était venu à apprécier les qualités de sa compagne, à l'aimer profondément. Trois ans plus tard, il ne tarissait pas d'éloges à son sujet et les larmes lui montaient aux yeux lorsqu'il parlait d'elle. (Il faut toutefois se méfier un peu de ces larmes; il pleurait aussi en récitant du Verlaine.)

Après cette mort, il perd le goût d'écrire et de publier. Il est très las, et bien qu'il ne souffre d'aucune infirmité, il se ressent de ses 86 ans. Il reste, jusqu'à la fin, capable de faire deux heures de marche par jour, mais il recule devant le travail qu'il devrait fournir pour terminer et publier Lamento.

Ses dernières années seront sombres, toutes occupées par l'attente de la mort, du grand repos auquel il aspire, de l'anéantissement irrévocable qu'il redoute. Sa seule joie est la présence de son fils, qui vient le voir tous les jours, et de sa petite-fille Claudia, qu'il adore.

Il est resté lucide jusqu'à la fin et s'est éteint, à l'âge de 89 ans, après seulement trois jours de maladie, le 4 avril 1960, à sa maison de la rue Hutchison. Ses funérailles se sont faites dans la plus stricte intimité

et, à sa demande expresse, sans aucun emblème religieux. Il a été incinéré au four crématoire du Mont-Royal le 6 avril, et ses cendres répandues dans son jardin de Chateauguay.

Il avait consacré toute sa vie à l'art et à la littérature, mais ce sont les pages du sport qui ont annoncé son décès<sup>45</sup>, alors que les pages littéraires gardaient le silence.

Tels sont les faits et les dates qui composent la vie d'Albert Laberge, une vie apparemment calme, tranquille, heureuse, une vie d'esthète passée au milieu des livres et des tableaux qui lui donnaient des joies infinies. Il répétait, à la fin de sa vie: "Je suis un homme heureux."

Mais alors, comment expliquer ses contes et ses romans?

C'est toujours une énigme pour moi que cette apparente contradiction entre l'homme et son oeuvre.

J'ai peine à comprendre comment il peut se faire qu'un artiste au coeur resté si jeune, si riche d'enthousiasme, aimant le beau à s'en mordre les lèvres se complaise dans la description des scènes les moins belles de la vie<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> Ici et là dans le sport, Disparition de M. Albert Laberge, dans La Presse, 76<sup>e</sup> année, n° 147, livr. du 5 avril 1960, p. 38; E.W. Ferguson, The Gist and Jest of It, dans The Montreal Star, livr. du 5 avril 1960, p. 34.

<sup>46</sup> Lionel Léveillé, lettre inédite à Albert Laberge, 23 juin 1951.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

35

Comment se fait-il que, pour lui, écrire un conte avec un dénouement heureux, ce soit écrire pour le public? Pourquoi s'acharner à décrire "... des vies précaires, misérables, sordides, calamiteuses, crapuleuses, sur lesquelles pèse la fatalité, que guide un destin contraire<sup>47</sup>"? Comment un homme heureux peut-il écrire une oeuvre où tout espoir est systématiquement anéanti?

Chez un auteur qui prisait si fort la sincérité, qui se voulait peintre impartial de la vie, on hésite à conclure qu'il n'y ait ici rien d'autre qu'une recette littéraire héritée des naturalistes français. Le pessimisme de Laberge a des racines au plus profond de son être. La jouissance esthétique lui apportait non le bonheur mais l'évasion:

La littérature dont je suis saturé me procure toutes les émotions et les exaltations que d'autres peuvent demander aux excitants et aux stupéfiants<sup>48</sup>.

Pour moi, l'opium, le tabac, les alcools, les pratiques religieuses sont les calmants qui endorment les maux dont souffre notre humanité. [...] Non pour moi, car je ne fais usage ni de drogues, ni de tabac, ni d'alcool, et j'ai laissé en route bien des croyances. Moi ce sont les livres, la littérature qui ont chassé mes ennuis. Je n'en suis pas plus vain pour cela. Au fond, le résultat

---

<sup>47</sup> FV, p. 11.

<sup>48</sup> IV, p. 96.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

36

est le même. Lire un beau livre ou faire un beau rêve en fumant une pipée d'opium, à la fin de la vie, cela se vaut<sup>49</sup>.

Le calme apparent de son existence cache un drame intime qu'on peut deviner à travers son oeuvre. Idéaliste et sensible, il avait été aigri par une suite de déceptions: l'incompréhension de son père, le renvoi du collège, les années difficiles entre 1892 et 1896, le travail désagréable à La Presse, la condamnation épiscopale de 1909, un mariage assez malheureux. C'est à ces désillusions qu'on doit attribuer le jugement sévère qu'il porte sur la société:

La vie nous emporte. Et nous gaspillons les jours, les heures si précieuses, si vite écoulées. Chaque matin, nous nous éveillons avec une pensée, un souci: faire un peu d'argent. Nous courons, nous nous démenons, nous serrons des mains plus ou moins malhonnêtes, des mains d'escrocs et de fripons, nous sourions aimablement à des gens à qui nous voudrions lancer notre poing à la face, et cela, dans l'espoir de conclure quelque affaire. Dans une seule journée, nous commettons des saletés, des bassesses qui nous couvriraient de honte pour le reste de nos jours, si seulement nous pouvions avoir le sentiment de la honte, si nous voulions seulement nous arrêter un moment à nous regarder. Et nous nous couchons, le soir, avec le désir et l'espoir de faire un peu d'argent le lendemain. De l'argent, toujours de l'argent, pour le dépenser, le dépenser le plus rapidement et le plus follement possible, d'en ramasser d'autre dans n'importe quel fumier<sup>50</sup>.

---

<sup>49</sup> Lettre à Auguste Fortier, J, p. 71. La lettre n'est pas datée, mais elle est antérieure à 1929, date de la disparition de Fortier.

<sup>50</sup> P, p. 123.

A notre époque d'écoeuvante vacherie où l'idéal de tant de familles de la campagne paraît être de s'en aller à la ville pour se mettre sous le secours direct, de se faire nourrir par les autres, de vider des bouteilles de bière, de se tenir les pieds au chaud dans le fourneau, de téter la pipe, de vivre dans la fainéantise, en un mot, de se donner le plus de bon temps possible sans fournir le moindre effort...<sup>51</sup>

Dégoûté par la société, Laberge ne se révolte cependant pas contre elle et se contente de l'accabler de son mépris.

Mais ce n'est là qu'une partie de son drame. Les hors-d'oeuvre érotiques qu'il introduit dans Lamento témoignent d'une sexualité un peu morbide. De même on trouve dans ses contes plusieurs vieux veufs que leur instinct pousse à un mariage malheureux:

Ah, les vieux, les pauvres vieux dont le cerveau enfiévré est constamment hanté, obsédé par l'image d'un sexe, image morbide produite non par l'instinct de la bête humaine, mais fruit d'une imagination malade, quelle tristesse!<sup>52</sup>

On est peut-être en droit de supposer que l'auteur a ici servi de modèle à ses personnages.

Pas plus que ses héros, d'ailleurs, il n'a réussi à trouver dans la volupté le chemin du bonheur. Le mariage l'a déçu et, si l'on doit en croire le témoignage de Lamento, l'affaire Florina a plutôt mal tourné. Il semble bien en outre qu'il ne pouvait pas se livrer sans remords

---

<sup>51</sup> P, p. 179.

<sup>52</sup> DS, p. 61.

## L'HOMME ET LA GENESE DE L'OEUVRE

38

au plaisir. Un reste de son éducation religieuse le porte à considérer l'acte sexuel comme une chose vile, qui l'obsède et le dégoûte.

Enfin, dernier élément du drame, une angoisse réelle et poignante étreint Laberge:

Et brusquement, devant cette vision enchantée, je sens sourdre et monter en moi une effroyable détresse. Je songe que ces délicieuses figures qui semblent pétries de roses, d'azur et de soleil, sont vouées à la mort, que tout ce qui m'entoure et qui fait la gloire du printemps est fatalement condamné à la destruction<sup>53</sup>.

Toujours, la pensée de la mort est présente à son esprit. Presque tous ses héros meurent sous nos yeux, le cimetière lui sert souvent de décor et il nous présente même à quelques reprises l'image réaliste du cadavre en décomposition. Lorsqu'il prétend envisager la mort avec sérénité parce qu'elle n'est que le grand repos sans rêves, doit-on ajouter foi à ses affirmations? Combien profonde, combien sincère est la résignation exprimée dans les lignes suivantes:

C'est un homme [l'abbé Joseph Melançon] que je respecte, que j'estime et que j'aime. Nous suivons des routes différentes, mais toutes les routes conduisent à la mort. Il s'y achemine soulevé par un ardent espoir et moi, je marche vers elle, calme et serein, résigné à la nature, aux lentes dissolutions dans la terre<sup>54</sup>.

---

<sup>53</sup> Q, p. 27-28.

<sup>54</sup> J, p. 79.

Aigri, tenaillé par ses sens, ne croyant en aucun être suprême qui puisse le tirer de sa misère, voué à la mort et au néant, Laberge n'a plus qu'une ressource, l'oubli que lui procure la jouissance sensible et esthétique, la philosophie du Carpe diem dont il trouve l'expression parfaite dans le Rhubayat d'Omar Khayyam, son livre de chevet. Il finit par se croire heureux, mais il transpose dans ses oeuvres le malheur qui est au fond de son être.

D'ailleurs, certains indices peuvent nous porter à croire qu'il a éprouvé l'inutilité de ses efforts, qu'il n'a jamais pu s'étourdir assez. Quelques mois avant de mourir, il laisse ce conseil à un jeune homme: "Profitez de chaque jour, de chaque heure, car la vie est brève<sup>55</sup>." Mais il lui répète aussi, et il semble que ce soit la conclusion à laquelle il s'est arrêté: "Vanité des vanités, tout est vanité."

---

<sup>55</sup> Lettre inédite à Jacques Brunet, 21 septembre 1959.

## CHAPITRE II

ROMANS: LA SCOUINE ET LAMENTO

L'oeuvre d'Albert Laberge se présente comme une mosaïque de genres divers: biographie, critique, réflexions et souvenirs, poèmes en prose, tableaux, contes et romans. Mais quand on demandait à l'auteur de se définir, il se disait "peintre de la vie". Il aurait voulu être le Flaubert, le Zola, surtout le Maupassant canadien. Ses récits réalistes constituaient donc pour lui les plus importants de ses ouvrages. C'est pourquoi nous commencerons par là l'étude de son oeuvre.

Il convient également de respecter la chronologie et d'analyser d'abord les deux romans, La Scouine et Lamento, avant d'aborder, dans le prochain chapitre, l'étude des contes et nouvelles.

1. La Scouine

La Scouine occupe une place unique à la fois dans l'histoire de la littérature canadienne-française et dans l'oeuvre de Laberge lui-même. C'est en effet le seul roman purement naturaliste de notre littérature. Certains auteurs ont évidemment été influencés plus ou moins par le naturalisme — qu'on pense à Trente Arpents, par exemple — mais

Laberge est au Canada français le seul vrai disciple de Maupassant et de Zola.

Dans le contexte de la production littéraire d'Albert Laberge, La Scouine doit aussi se placer à part. C'est en effet le seul roman qu'il ait terminé et publié. Lamento est inachevé, et les deux romans sont d'une conception tellement différente quant au sujet et à la structure, qu'il est impossible de les mettre sur le même plan. En outre, s'il existe des affinités certaines entre les nouvelles et La Scouine, l'évolution de la technique et, jusqu'à un certain point, de la philosophie de Laberge confère à ce roman une place spéciale. Nous analyserons La Scouine sous trois chefs: structure, sens du roman et personnages.

La Scouine est un mince volume de 134 pages. Pourtant, dans ce court espace, Laberge a réussi à entasser un grand nombre d'incidents divers répartis en 34 chapitres.<sup>1</sup> Il y parvient en supprimant tout ce qui n'est pas essentiel à son but, à commencer par l'intrigue. En effet, si l'on

---

<sup>1</sup> On a retrouvé une liste dactylographiée des titres des chapitres que Laberge voulait ajouter à son roman pour la deuxième édition: La maladie du Cri qu'oui, Les pommes de terre gelées, Les beignes, L'habit rongé par les mites, La porte de grange. Nous avons le texte de Les pommes de terre gelées, ainsi que le manuscrit du conte intitulé L'habit de drap (publié dans La Patrie, livr. du 11 novembre 1951, p. 25, 31), qui en fait une aventure de Charlot. Il est cependant inutile de tenir compte dans notre étude de ces chapitres composés sans doute longtemps après 1918 et qui n'ajoutent rien au roman.

considère que le roman doit être un récit bien structuré, une action dont tous les épisodes s'enchaînent et découlent l'un de l'autre par voie de conséquence, La Scouine n'est pas un roman. C'est un groupe de tableaux et de récits plus ou moins indépendants, reliés par le lieu, le temps et les personnages.

L'action se passe à Beauharnois. Le village n'est pas nommé, mais on sait, du témoignage de Laberge lui-même, que le roman est tiré de ses souvenirs d'enfance. D'ailleurs, si le lecteur ne sait le nom du village il sait qu'il y a un canal<sup>2</sup> et que le village est situé près de Chateauguay<sup>3</sup>. Le roman commence le 29 septembre 1853<sup>4</sup> et se termine une quarantaine d'années plus tard.

Le centre d'intérêt est la famille d'Urgèle Deschamps, qui comprend sa femme Mâço, trois garçons, Raclor, Téléphore surnommé Tifa et Charlot, ainsi que les bes-  
sonnes, Caroline et Paulima, surnommée La Scouine.

On peut diviser le roman en quatre parties. La première comprend les chapitres I à X et est consacrée à l'enfance de la Scouine. Le livre s'ouvre par une description détaillée et réaliste du souper chez les Deschamps.

---

<sup>2</sup> Pages 30, 55.

<sup>3</sup> Pages 115, 123.

<sup>4</sup> Page 5.

Dans la nuit, Mâço donne naissance aux jumelles. Ensuite, nous pouvons suivre la Scouine à l'école, assister à ses mésaventures et aux événements les plus mémorables de sa vie et de celle du village.

La deuxième partie comprend les chapitres XI à XVIII et représente une durée d'environ un an. Les jumelles ont 20 ans et Charlot 25. Le chapitre XI traite du mariage de Caroline. Les deux chapitres suivants montrent la cruauté de la Scouine. On la voit noyer un chien dans un puits et se faire remettre par le "quêteux" la monnaie d'une fausse pièce de 25 cents. Pour les chapitres XIV à XVI, c'est Urgèle Deschamps qui prend la vedette. Le Jour de l'An, il s'amuse à essayer de découvrir quelle est la meilleure femme d'après l'état des chaussettes de son mari (XIV). Ensuite il reçoit la visite du curé (XV) et tente d'obtenir à vil prix les vaches d'un voisin moribond (XVI). Les deux derniers chapitres de cette partie sont consacrés à Charlot. Son père lui construit une maison, mais Charlot, resté infirme par suite d'un accident, ne l'habitera jamais (XVII). Il tentera de courtiser une jeune fille, mais il sera supplanté et ne recommencera plus l'expérience. Il vieillit avec sa maison, qui restera toujours vide.

La troisième partie comprend les chapitres XIX à XXVIII. La chronologie est ici plus difficile à établir. On sait que Charlot a 35 ans au chapitre XX. On peut

supposer que l'action des autres chapitres se passe vers la même époque, malgré l'absence d'indices précis dans le texte.

Cette partie contient des incidents plutôt hétérogènes. Une violente bagarre de jour d'élection se termine par une humiliante défaite de Deschamps (XIX). Charlot fait l'amour avec une Irlandaise saoule (XX). La Scouine et Charlot vont à l'exposition (XXI). Au retour, ils passent par le rang le plus pauvre de la paroisse, ce qui fournit à Laberge l'occasion de placer un hors-d'oeuvre lyrique sur la misère des paysans (XXII). Le chapitre XXIII raconte la mort de Caroline. Puis, c'est un voyage fait par Charlot en vue de recouvrer un prêt. L'auteur en profite pour raconter la vie misérable de Bagon (XXIV). Suit un tableau réaliste et détaillé du travail de Bagon, le châtreur (XXV). Les deux chapitres suivants constituent peut-être le passage le plus dur de toute la littérature canadienne-française. On y voit Tofile Lambert maltraiter de façon inhumaine ses deux frères, Piguin et le Schno, deux pauvres d'esprit. On assiste à la mort du Schno (XXVI) et à son enterrement (XXVII). La troisième partie se clôt par une mésaventure comique de la Scouine (XXVIII).

La quatrième partie correspond à la vieillesse de Deschamps. Le chapitre XXIX traite du genre de vie de Tifa, Raclor et la Scouine. Au chapitre suivant nous

assistons à une scène violente entre Raclor et Tifa et leurs parents. Puis c'est le retour de Jérémie, frère de Deschamps, et son suicide (XXXI). Les trois derniers chapitres forment un tout. Après la mort de Deschamps (XXXII), la famille déménage au village (XXXIII). La vie y est monotone. Charlot, qui souffre de nostalgie, décide d'aller revoir la terre paternelle. Il y trouve une famille heureuse, vivant d'une vie calme et sereine, ce qui ne fait qu'accentuer ses regrets (XXXIV).

Telles sont les grandes lignes de ce roman curieux qu'est La Scouine, roman sans action, nous l'avons vu, et roman sans héros. En effet, même si le nom d'un des personnages sert de titre à l'ouvrage, il n'y a aucun personnage central autour duquel graviteraient les autres. Ils occupent la vedette à tour de rôle. Il est vrai que la Scouine se voit consacrer plus de chapitres que n'importe quel autre personnage; mais la plupart se trouvent au début du livre. Par la suite, elle n'a pas plus d'importance que Charlot. Il est vrai aussi qu'elle est en scène dans presque tous les chapitres (sauf XIV, XVIII, XIX) mais il est de nombreux chapitres où sa présence ne change rien.

A première vue, étant donné sa structure particulière, le roman peut sembler mal composé, ou, pour mieux dire, pas composé du tout. Les circonstances de composition de l'oeuvre viennent étayer ce jugement. On sait que

Laberge a écrit ces chapitres lentement, un à un, à mesure que l'inspiration lui venait. On peut supposer qu'après plusieurs années il a décidé de les publier, les réunissant en volume.

Il y a probablement une part de vérité dans cette hypothèse, mais une analyse attentive nous porte à croire que l'architecture de La Scouine n'est pas le fruit du hasard et correspond bien aux intentions, conscientes ou inconscientes, de l'auteur.

Pour bien comprendre La Scouine, il faut se rappeler que l'écrivain, de son propre témoignage, s'est inspiré de sa jeunesse à Beauharnois. Ses personnages ont existé et, s'il n'a pas assisté à tous les incidents qu'il rapporte, il les a au moins entendus raconter. Même le surnom de la Scouine est authentique<sup>5</sup>.

Il faut aussi se rappeler que Laberge déclarait volontiers qu'il n'aimait pas le roman parce que ce genre littéraire requiert trop d'imagination et force l'écrivain à trop s'éloigner de la réalité observée. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il ait voulu faire un roman qui respectât le plus possible la réalité qui l'avait inspiré. Or, au moment où il se met à rédiger, c'est-à-dire onze ans après

---

<sup>5</sup> Détail communiqué de vive voix par M<sup>lle</sup> Anna Laberge.

son départ de Beauharnois, cette réalité ce sont des souvenirs, des jalons plantés dans le passé, des incidents plus ou moins disparates, qui dégagent néanmoins une impression commune. Dès lors, la structure de l'oeuvre s'impose d'elle-même; il s'agit d'ordonner un peu ces souvenirs tout en préservant leur caractère discret et la spontanéité des associations qui les ramènent à la surface de la mémoire.

Le livre s'ordonne donc selon une double progression. Nous avons déjà vu la progression selon le temps; le roman peut se diviser en quatre parties qui correspondent aux quatre âges de la vie humaine: enfance, jeunesse, maturité et vieillesse. En même temps qu'elle se déroule selon l'axe du temps, l'oeuvre s'assombrit progressivement. Les passages comiques qui abondent au début se font beaucoup plus rares vers la fin. Le chapitre XXVIII fait seule exception; il a été placé à dessein après l'épisode de la mort du Schno pour créer un contraste et pour fournir un peu de répit au lecteur. Par ailleurs, les morts et les enterrements se multiplient à mesure qu'on approche de la conclusion.

S'il est possible de déceler ainsi le plan général de La Scouine, il est toutefois impossible de justifier la place de chaque chapitre par rapport aux autres. Le secret de l'architecture du roman ne réside pas dans un jeu subtil et nuancé de contrastes et de progression, mais bien dans

le rythme endiablé qui emporte le lecteur d'une scène à l'autre. En général, les chapitres sont courts, bien construits et sans longueurs. On note à peine, ici et là, quelques morceaux de bravoure, des hors-d'oeuvre lyriques dont on se passerait volontiers<sup>6</sup>. A cause de cela, on peut pardonner à Laberge d'avoir voulu faire une oeuvre dont chaque élément vaut plutôt par lui-même qu'en relation avec l'ensemble.

Tel est le moule que Laberge a choisi pour nous présenter le résultat de ses observations. En effet, La Scouine est un roman de moeurs, et c'est par la justesse de son observation que Laberge mérite de survivre.

La Scouine est un roman régionaliste — à condition que l'on entende par ce terme un roman de moeurs dont le cadre est un coin de campagne bien défini. Mais on n'y retrouvera aucun des poncifs qui caractérisent trop souvent ce genre au Canada: pas d'épluchette de blé d'Inde, pas de ceintures fléchées, pas de cabane à sucre. La messe de minuit y est cependant... si l'on peut dire:

Les habitants ont grassement fricoté à leur retour de la messe de Noël. Certes, ils ont l'appetit [sic] robuste autant que les bras, et après le voyage à l'église, au froid, et pendant que leurs bêtes broient leur avoine, à l'écurie, eux se mettent à table et font bombance. Puis, satisfaits, repus de nourriture, ils digèrent silencieusement, autour du poêle et glissent béatement au sommeil<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Pages 38, 79.

<sup>7</sup> Page 38.

Laberge n'a pas visité Beauharnois en touriste; il y a vécu, et il a su voir. Les descriptions précises, les détails pittoresques, abondent: la description de l'école<sup>8</sup>, le criblage du blé<sup>9</sup>, l'exposition<sup>10</sup>, la toilette de Charlot et de la Scouine<sup>11</sup>, etc. Il suffit le plus souvent de quelques lignes:

Cependant, comme la Saint-Michel, date des paiements approchait, les fermiers n'oubliaient pas les affaires. Certes, ils iraient voter, mais ils profiteraient de l'occasion pour vendre un voyage de grain, d'autant plus que Robillard avait entrepris de charger une barge d'orge et qu'il la payait quatre chelins le minot.

Dès le matin, à bonne heure, ce fut sur toutes les routes conduisant au chef lieu du comté une longue procession de wagons remplis de sacs de toile, bien propres, bien blancs, cordés avec soin. Chacun allait vendre son orgel<sup>12</sup>.

Ainsi, par touches successives, Laberge construit un tableau fort complet, malgré sa concision, de la vie des paysans de Beauharnois. Il y réussit parce qu'il sait voir, en bon naturaliste, les moindres détails. Il vaut la peine de citer, à ce sujet, le début du livre:

---

<sup>8</sup> Pages 6-8.

<sup>9</sup> Page 45.

<sup>10</sup> Pages 69-76.

<sup>11</sup> Page 53.

<sup>12</sup> Page 61.

De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Mâço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire. C'était là un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sur et amer. Lorsqu'il eut fini sa besogne, Deschamps ramassa soigneusement dans le creux de sa main, les miettes à côté de son assiette et les avala d'un coup de langue. Pour se désaltérer, il prit une terrine de lait posée là tout près, et se mit à boire à longs traits, en faisant entendre, de la gorge, un sonore glouglou. Après avoir remis le vaisseau à sa place, il s'essuya les lèvres du revers de sa main sale et calleuse. Une chandelle posée dans une soucoupe de faïence ébréchée, mettait un rayonnement à sa figure barbue et fruste de travailleur des champs. L'autre bout de la table était à peine éclairé, et le reste de la chambre disparaissait dans une ombre vague<sup>13</sup>.

En bon naturaliste aussi, il décrit avec la même objectivité et la même précision les scènes les plus répugnantes:

Au bout d'un certain temps, il se leva, prit la bêche que le Schno avait déposée là une couple d'heures auparavant et s'éloigna. Après avoir fait deux cents pas environ, il rencontra les corps de deux petits cochons morts en naissant, il y avait deux jours. A grands coups de bêche, Piguin tailla dans l'un des cadavres. Il s'assit ensuite par terre et se mit à dévorer à belles dents cette charogne immonde, mêlée de boue<sup>14</sup>.

Les détails de ce genre abondent et peuvent expliquer, au moins en partie, pourquoi l'auteur n'a pas voulu livrer le roman au grand public. Cependant, il ne glisse jamais dans

---

<sup>13</sup> Page 1.

<sup>14</sup> Page 97.

l'obscénité ou la pornographie. L'aventure de Charlot et de l'Irlandaise, par exemple, est rapportée en ces termes pudiques:

Alors Charlot se rua.  
Et le geste des races s'accomplit,  
Ce fut sa seule aventure d'amour<sup>15</sup>.

Laberge n'a, au moins dans La Scouine, aucune intention érotique. Il cherche surtout à produire un effet de choc. Il y parvient d'abord en agissant sur les sens du lecteur:

De temps à autre, il s'arrêtait pour tousser, et lançait sur le poêle un gros crachat gras et visqueux. On entendait alors un court grésillement, et il se répandait dans la pièce une odeur nauséabonde<sup>16</sup>.

Le plus souvent, cependant, c'est le comportement de ses personnages qui sert de ressort à Laberge. Les scènes de sadisme sont fréquentes. Tantôt ce sont des animaux qui en sont les victimes (Le Taon qui tue son cheval<sup>17</sup>; le coupeur à l'oeuvre<sup>18</sup>) et tantôt des hommes (Piguin et le Schno<sup>19</sup>). La cruauté ne prend pas toujours la forme de sévices graves; elle se manifeste aussi de façon plus

---

<sup>15</sup> Page 68.

<sup>16</sup> Page 116.

<sup>17</sup> Page 36.

<sup>18</sup> Pages 91-92.

<sup>19</sup> Pages 93-101.

subtile: la Scouine se fait donner par Eugénie Leconte la seule pomme qu'elle ait de l'année<sup>20</sup>. Enfin, Laberge se sert aussi pour le même but de diverses escroqueries: celle des Lynche<sup>21</sup>, la Scouine qui passe une fausse pièce au "quêteux"<sup>22</sup>, etc.

Voilà donc autant de moyens employés par l'auteur pour provoquer chez le lecteur des sensations fortes et désagréables. Le comique labergien participe d'une intention semblable; en effet, le rire est aussi la réaction à un choc.

Les passages comiques sont assez nombreux dans La Scouine. Citons par exemple le stratagème de la Scouine qui, pour éviter d'apprendre ses leçons, déchire une à une les pages de sa grammaire<sup>23</sup> ou la vengeance rabelaisienne des garçons aux dépens de la Scouine<sup>24</sup>. Mais il s'agit d'un comique noir et cruel qui ne réussit souvent pas à provoquer le rire. Le principal ressort comique est en effet la méchanceté des personnages. Ainsi, dans le premier exemple cité, l'aventure tourne au tragique. La

---

<sup>20</sup> Pages 10-11.

<sup>21</sup> Pages 27-29.

<sup>22</sup> Pages 38-41.

<sup>23</sup> Pages 21-26.

<sup>24</sup> Pages 13-14.

Scouine réussit à faire renvoyer l'institutrice, qui est un des rares personnages sympathiques du livre. Laberge n'a pas véritablement le sens comique. On sent toujours ou bien son indignation à l'endroit du farceur ou bien une raillerie méchante à l'égard de la victime. Jamais il ne peut oublier son amertume et s'abandonner à une franche gaieté.

En effet, le monde de Laberge est irrémédiablement noir et sa philosophie désespérée. Son univers est placé sous le signe de la fatalité:

C'était la Chanson de la Faulx, une chanson qui disait le rude travail de tous les jours, les continuelles privations, les soucis pour conserver la terre ingrate, l'avenir incertain, la vieillesse lamentable, une vie de bête de somme; puis la fin, la mort, pauvre et nu comme en naissant, et le même lot de misères laissé en héritage aux enfants sortis de son sang, qui perpéturont [sic] la race des éternels exploités de la glèbe<sup>25</sup>.

Cette fatalité est symbolisée par le pain sur et amer de Mâço, qui revient tout au long du roman comme un leitmotiv:

Ce fut comme si le pain sur et amer, marqué d'une croix qu'il avait mangé et digéré pendant vingt-cinq ans, lui fut tout-à-coup remonté à la bouche. Il fut l'homme de sa nourriture, l'homme dont la chair, le sang, les os, les muscles, le cerveau, le coeur, étaient faits de pain sur et amer. Et le pain était comme le levain qui aurait fait germer dans cette pâte humaine, la haine, le crime, le meurtre<sup>26</sup>.

---

<sup>25</sup> Page 79.

<sup>26</sup> Pages 111-112.

## De la naissance:

Lorsqu'ils revinrent chez eux le lendemain avant-midi, les jeunes virent une mare de sang à l'endroit où d'ordinaire, on jetait les eaux sales. La mère Lecomte était en train de préparer le dîner. Elle leur apprit qu'ils avaient deux petites soeurs nouvelles. Enveloppées dans un couvrepied multicolore, fait de centaines de petits carrés d'indienne, la plupart d'une couleur et d'un dessin différents, les deux jumelles grimaçaient en geignant auprès de leur mère malade<sup>27</sup>.

## jusqu'à la mort:

Un énorme corbillard à panaches, surmonté d'une croix monumentale, et trainé de deux chevaux caparaçonnés de noir, conduisit au cimetière, suivi de cent cinquante voitures la dépouille du vieux Deschamps.

On l'enfouit dans un grand trou.

Il avait fini de manger le pain sur et amer marqué d'une croix<sup>28</sup>.

la vie humaine n'a d'autre dimension que le moment présent. Laberge la dépouille de tout mystère et de toute poésie. La grisaille qui constitue le fond de l'existence de ses personnages n'est interrompue que par des déboires et des malheurs.

Pour ces personnages, la vie n'a aucun but. Leur idéal peut se résumer à celui de Charlot: "Vivre ensemble bien tranquillement, avoir une grande basse-cour, et faire l'élevage des volailles, ce qui ne demande pas beaucoup de

---

<sup>27</sup> Page 5.

<sup>28</sup> Page 122.

travail et rapporte de beaux bénéfices<sup>29</sup>, et même cet idéal terre-à-terre leur est inaccessible.

Aucune issue, aucune consolation ne leur est offerte. L'homme ne retire aucune joie de la société de ses semblables. Il n'y a ni amour entre homme et femme, ni amour filial, ni amitié dans La Scouine. Chacun est seul et ne peut compter que sur ses seules forces, car Dieu n'existe pas. On ne trouve nulle part de vrai sentiment religieux, à l'exception peut-être du vieux rhumatisant qui espère être guéri au passage de l'évêque mais qui ne réussit qu'à se faire éclabousser copieusement pour sa peine<sup>30</sup>. Quant à l'amour de la Scouine pour la soutane<sup>31</sup>, il n'a rien de mystique et semble comporter plutôt des résonnances sexuelles.

Incapables d'adopter la solution que Laberge a acceptée pour lui-même — l'évasion par l'art et la littérature — ses personnages n'ont aucune planche de salut, si ce n'est leur inconscience:

Inconscient des inéluctables destins en marche, Charlot, les cheveux huileux et luisants mêlés au poil de la peau de buffle, de grosses sueurs lui coulant sur le front et les yeux, ses membres lourds et raidis de fatigues, plongés dans la ouate du repos, dormait d'un sommeil de brute<sup>32</sup>.

---

<sup>29</sup> Page 58.

<sup>30</sup> Pages 19-20.

<sup>31</sup> Pages 106-108 et 129.

<sup>32</sup> Pages 54-55.

C'est seulement le désœuvrement de sa nouvelle vie au village qui permettra à Charlot de se rendre compte du vide de son existence<sup>33</sup>. Les autres n'arriveront jamais à cette prise de conscience.

En effet, les personnages de La Scouine n'ont pas d'angoisses métaphysiques et ne s'analysent jamais. Laberge se contente de les faire agir devant nous, sans se préoccuper d'études psychologiques. Il tâche de nous les présenter objectivement, mais il réussit rarement à le faire avec impartialité. Comparons, par exemple, les deux portraits suivants:

Mlle Léveillé, la nouvelle institutrice était blonde et mince et plutôt jolie dans sa robe de mérino bleu. Une boucle de velours noir attachée à ses cheveux lui donnait un air coquet. Sa voix était douce et sympathique comme sa figure.

Tout de suite, elle plut aux enfants<sup>34</sup>.

A seize ans, la Scouine était une grande fille, ou plutôt un grand garçon. Elle avait en effet la carrure, la taille, la figure, l'expression, les gestes, les manières et la voix d'un homme<sup>35</sup>.

On sent toujours que Laberge prend parti, qu'il juge chacun de ses personnages et que, le plus souvent, il les condamne. Et il ne s'agit pas d'un simple jugement intellectuel, mais

---

<sup>33</sup> Pages 128-134.

<sup>34</sup> Page 21.

<sup>35</sup> Page 30.

d'une réaction émotive profonde. Il prend par exemple un malin plaisir à se moquer de la Scouine, à la placer dans des situations ridicules.

Seuls quelques personnages épisodiques lui sont sympathiques: Eugénie Lecomte<sup>36</sup>, M<sup>lle</sup> Léveillé<sup>37</sup>, le "quêteux"<sup>38</sup>. Bagon, par ses malheurs gratuits, peut émouvoir la pitié de Laberge, mais il est coupable d'exercer le métier de châtreur qui l'oblige à perpétrer des crimes contre la nature.

Tous les autres sont nettement antipathiques, la Scouine par sa méchanceté, sa bigoterie, son penchant à la délation et son avarice puérile (elle se croit volée parce qu'elle n'a pas gagné à la roue de fortune); Charlot par son insignifiance et Deschamps par sa roublardise et sa grossièreté.

Telle est, en bref, La Scouine d'Albert Laberge. Le roman est remarquable d'abord par son originalité. Originalité du thème, car personne avant lui n'avait osé, au Canada, dire tant de mal de la terre et de la vie des paysans. Originalité de structure aussi, qui aboutit à une

---

<sup>36</sup> Pages 10-11.

<sup>37</sup> Pages 21-26.

<sup>38</sup> Pages 31-41.

forme de roman complètement neuve. Cette qualité, et surtout l'acuité de l'observation compensent en bonne partie les préjugés de l'auteur et sa conception étriquée de la vie.

## 2. Lamento

Albert Laberge n'a publié qu'un seul roman, La Scouine, mais il a travaillé pendant quarante ans à la rédaction d'un autre roman qui devait s'appeler Lamento. L'oeuvre est restée inachevée, presque entièrement rédigée mais encore informe, un amas de paperasses sans ordre. Malgré cela et bien que la valeur littéraire du roman soit toute relative, Lamento occupe une place importante dans l'oeuvre de son auteur. On peut y découvrir des aspects de la vie, de la pensée et du processus créateur de Laberge qui ne sont révélés nulle part ailleurs. C'est pourquoi nous lui faisons une part importante dans notre étude.

Puisqu'il s'agit d'une oeuvre inachevée et en grande partie inédite, il importe de donner d'abord des précisions sur le texte.

La première ébauche du roman paraît en 1916 dans L'Autorité<sup>39</sup>, sous le titre de L'Idole d'Or et sous le

---

<sup>39</sup> Livraisons des 3, 10, 17 et 24 juin 1916.

pseudonyme d'Adrien Clamer<sup>40</sup>. Par la suite, Laberge publie ici et là des chapitres détachés qui devaient s'insérer dans le roman<sup>41</sup>.

Après la mort de Laberge, le manuscrit a été trouvé chez lui. Son fils Pierre en a fait don à l'Université d'Ottawa.

Ce manuscrit est entièrement dactylographié. Il comprend d'abord 81 pages de grandeurs différentes (8 1/2" x 11", en général), dactylographiées avec interligne, sans marges. Bon nombre sont composées de bouts de papier écrits à des époques différentes, puis collés ensemble sur une même feuille. On y trouve aussi d'assez longues coupures de L'Idole d'Or.

---

<sup>40</sup> Le nom d'Adrien Clamer reparaît, porté par un personnage, dans Dernier amour (V, p. 135-147), et dans la dernière section de Scènes de chaque jour, intitulée Impressions d'Adrien Clamer (p. 239-265).

<sup>41</sup> Ce sont:  
Le jardin merveilleux, dans La Presse, livr. du 26 décembre 1922, p. 3. "Extrait de "La Vagabonde du Rêve", roman en préparation". Repris dans IV, p. 101-103, avec de légères variantes.  
Ses yeux, SCJ, p. 229-231. Repris avec quelques variantes dans IV, p. 111-113.  
Lamento, FR, p. 237-245. Comprend deux chapitres.  
Le violon chante et pleure, dans La Patrie, livr. du 14 sept. 1952, p. 25. Repris dans DS, p. 75-82.  
Le secret d'une nuit, DS, p. 68-74.  
Voyage dans la nuit, DS, p. 83-88.

En outre, il annonce la publication du roman dans Scènes de chaque jour (1942), Journalistes, écrivains et artistes (1945), Propos sur nos écrivains (1954), Hymnes à la terre (1955). Cela laisse supposer qu'il avait abandonné l'idée de publier le roman entre 1945 et 1949 pour y revenir en 1953 ou 1954.

Ces pages sont numérotées comme suit: 1 à 10, 10a, 10b, 11 à 42, deux pages sans numéro, 37 à 41, une page sans numéro, 42 à 45, 1 à 4, une page sans numéro, 8, 1 à 10 (ce dernier groupe est une autre version des six pages précédentes). Les pages du premier groupe portent pour la plupart d'autres numéros qui ont été raturés.

Ces pages forment un tout homogène et c'est là, de toute évidence, que Laberge s'est arrêté dans la préparation de son manuscrit pour la publication. On y trouve toute la trame du roman, à l'exception de la conclusion; c'est tout simplement L'Idole d'Or, augmentée et amplifiée, mais sans beaucoup d'éléments nouveaux, l'histoire toute simple de la liaison entre Paul Dercey et Aline Lierre, en cinq temps: rencontre, développement de l'amour, bonheur parfait, déclin de l'amour, rupture finale. L'action n'est compliquée que de la maladie d'Aline (l'épilepsie), qui occupe cependant une place assez secondaire.

Le reste du manuscrit comprend plusieurs centaines de feuilles de toutes les dimensions, non numérotées, trouvées pêle-mêle dans une valise. On y trouve plusieurs chapitres complets, parfois avec un ou deux doubles au carbone, assez souvent plusieurs rédactions d'un même chapitre, avec des variantes assez minimes, des bouts de brouillon, des notes.

Notons parmi ce fouillis une série de six chapitres qui forment un cycle. C'est l'épisode du voyage d'Aline en Europe. Pendant qu'elle est partie, Dercey apprend qu'elle l'a trompé odieusement, qu'elle a plusieurs autres amants, et même un mari. Le tout se termine sur une réconciliation.

Les autres chapitres sont écrits comme des contes ou des tableaux amovibles, à la façon de ceux de La Scouine. Certains traitent d'épisodes de la liaison de Dercey et d'Aline; d'autres, de l'enfance d'Aline, de ses parents; plusieurs sont centrés sur la vie amoureuse et sexuelle d'Aline; bon nombre décrivent des crises d'épilepsie; il est souvent question de la fille naturelle d'Aline, morte en bas âge; enfin, on trouve des épisodes divers de la vie d'Aline, des scènes auxquelles elle a assisté.

Le roman devait avoir trois épilogues. Laberge en donne la raison suivante:

Les combinaisons du hasard (et de la vie) sont infinies. Un acte, une rencontre, une lettre égarée, un mot, un geste, le fait de prendre une rue plutôt qu'une autre, de tourner à gauche plutôt qu'à droite, de manquer un train peuvent complètement changer notre existence. Notre vie est faite d'une multitude de hasard dont le moindre peut énormément modifier notre destinée. Je songe souvent qu'à l'âge de huit ans, j'ai été sauvé d'une mort certaine, par une fraction de seconde, par un valet de ferme qui me saisit aux poignets alors que mes forces défaillantes m'abandonnant tout à fait, je glissais dans un grand puits. J'ai donné trois épilogues à l'histoire d'Aline. Il pourrait y en avoir mille. Je laisse au

lecteur le soin de choisir lui-même celui qui lui plaira. Je lui suggère même d'en inventer un, de l'écrire et de l'ajouter à son exemplaire<sup>42</sup>.

Le premier épilogue est le suicide mélodramatique des deux amants qui clôt L'Idole d'Or et qui a été repris dans Fin de roman, pages 237-245. Dans le second, Aline meurt à l'hôpital après avoir en vain appelé à son chevet un Dercey implacable. Dans le troisième, elle épouse un vieillard qui la rend malheureuse.

Il est très difficile de rétablir l'ordre de ces matériaux épars et de reconstituer le roman tel que Laberge le concevait. Il est d'ailleurs fort probable que Laberge lui-même a toujours reculé devant cette tâche.

Il semble bien qu'au cours des quarante années qu'il a mis à rédiger le roman, Laberge a peu à peu perdu de vue sa conception originale. En effet, L'Idole d'Or, tant sous sa forme originale dans L'Autorité que sous sa forme amplifiée, est une histoire simple et rectiligne, où rien ne vient retarder la marche de l'action. Comment pourrait-on greffer sur cette nouvelle de composition classique les chapitres disparates qui forment le gros du manuscrit? Comment réconcilier dans le même personnage d'Aline

---

<sup>42</sup> Inédit. Nous avons rétabli les accents, qui manquent à la machine de Laberge, et corrigé les fautes de dactylographie.

l'amoureuse fade de L'Idole d'Or et la nymphomaniacale effrénée, déséquilibrée qu'on retrouve dans le reste du manuscrit? Comment expliquer que le centre d'intérêt soit dans L'Idole d'Or le couple Dercey-Aline pour devenir ensuite le seul personnage d'Aline?

Laberge disait volontiers qu'il n'aimait pas le roman, qu'il n'avait pas l'imagination nécessaire pour faire un roman. C'est tout probablement en travaillant à Lamento qu'il s'en est rendu compte. Il ne serait pas étonnant qu'après avoir étiré L'Idole d'Or à quelque quatre-vingts pages, Laberge se soit aperçu qu'il n'avait pas encore assez de matière pour un roman. Il aurait alors décidé d'amplifier l'oeuvre à l'aide de la même technique qu'il avait employée dans La Scouine. A mesure que les années passaient, il multipliait les chapitres au hasard de l'inspiration, quitte à mettre un jour de l'ordre dans tout cela, mais ne se décidant jamais à entreprendre ce travail.

L'hypothèse est plausible. Il y a cependant une autre explication possible, qui ne détruit pas nécessairement la première. Lamento, nous l'avons vu, est en grande partie un roman autobiographique, l'histoire de la liaison de Laberge avec Florina. Il est donc logique de supposer que Laberge a d'abord voulu écrire seulement l'histoire de son amour et que, par la suite, il a voulu mettre dans son

livre toute la vie de sa maîtresse, tout ce qui se rapportait à elle dans son esprit. Le changement du caractère d'Aline pourrait s'expliquer par la découverte d'une trahison ou même, tout simplement, par le refroidissement de l'affection de Laberge.

Quant aux passages érotiques assez gratuits qui trahissent chez l'auteur une certaine obsession sexuelle, ils donnent à penser que Laberge a raconté dans Lamento tout ce qu'il n'osait pas écrire ailleurs, une sorte de "musée secret"<sup>43</sup>.

On conçoit donc facilement que Laberge ne se soit jamais résolu à publier ce livre hybride, passablement osé et qui contenait tant de choses personnelles. Il disait même l'avoir détruit et en donnait la raison suivante:

Quant à "Lamento, roman d'une épileptique", il n'a jamais été publié. La raison est qu'il y avait dans cet ouvrage un chapitre très osé. Une jeune détenue dans une école de réforme en raison de son vagabondage racontait à une visitante les ardents désirs dont elle était dévorée. Elle employait les termes les plus populaires, les plus crus et les plus brutaux. Moi qui, dans

---

<sup>43</sup> La page titre (dactylographiée) se lit comme suit:

Albert Laberge  
Lamento (en surcharge à la main)  
La Vagabonde du Rêve (raturé)  
Le musée secret (à la main)  
Edition privée  
Montréal  
1919

mes contes me suis toujours efforcé d'être le peintre de la vie, j'avais écrit cette scène et répété ces confidences avec la joie de celui qui décrit une scène vécue. Et pendant que la détenue faisait ces aveux enflammés, une religieuse toute vêtue de blanc comme une immaculée allait et venait dans le parloir surveillant les prisonnières et les visiteuses. J'aimais ce contraste. J'étais non seulement satisfait de ce chapitre, mais j'en étais très fier. Mais à la réflexion, je me disais: C'est impossible de publier chose pareille. Certes, j'avais goûté la joie d'écrire cette page, la grande joie de l'écrire et sûrement que le livre m'aurait donné tout le contentement que je pouvais espérer. La publication du volume n'aurait rien ajouté à mon plaisir. Le livre aurait été pour les amis. Mais ces amis s'ils ne m'avaient pas accusé en face d'être un pornographe se le seraient sûrement dit entre eux. Je fus longtemps dans l'incertitude de publier ou de ne pas publier. Entre temps, j'avais commencé deux chapitres que j'aurais intercalé dans le manuscrit. Mais un jour, je me suis dit: Non, je ne publierai pas cette histoire, et, comme Germain Beaulieu, je pris mon manuscrit, le jetai au feu et vis les feuillets se consumer. Je réalise parfaitement aujourd'hui que je n'aurais pas pu faire imprimer ce manuscrit<sup>44</sup>.

Il est probable que cette explication ne contient qu'une part de vérité. Ce chapitre n'est pas essentiel à l'action et rien n'empêchait Laberge de le supprimer pour la publication. En outre, il est presque certain qu'il ment comme un arracheur de dents quand il dit avoir brûlé le manuscrit; il est douteux qu'il se soit décidé à jeter au feu le fruit de quarante ans de labeur. Toutefois, il n'est pas tout à fait impossible que Laberge ait détruit la version

---

<sup>44</sup> Lettre à M. Paul Wyczynski, 20 novembre 1959, p.2.

définitive du roman, oubliant ses brouillons. Ce seraient ceux-ci qui nous sont parvenus.

Analyser une telle oeuvre n'est pas chose facile. Pour y arriver, il faut d'abord éliminer certains chapitres assez gratuits qui n'ont rien à voir au déroulement de l'action. Ils y sont rattachés par le personnage d'Aline que, très souvent, ils ne contribuent même pas à expliquer. Ce sont en somme des contes très brefs — quatre à cinq pages — assez semblables à ceux qu'on trouve dans Scènes de chaque jour.

Mis à part ces chapitres, donc, Lamento est une oeuvre essentiellement différente de La Scouine. Pour la seule fois de sa vie, Laberge délaisse l'étude de moeurs pour l'analyse psychologique et tente de décrire la passion amoureuse, sujet qu'il évite habituellement. Voyons donc comment il a traité cette histoire d'amour.

Notons tout d'abord qu'il ne s'agit pas ici du triangle conventionnel. La femme de Dercey ne joue aucun rôle dans le roman. Dercey lui-même n'y pense jamais et il est impossible de deviner ses sentiments à son sujet. Aline a parfois des accès de jalousie, mais on ne peut savoir jusqu'à quel point ils sont fondés.

Notons aussi que Laberge ne s'est pas livré jusqu'au bout; son propre personnage est traité avec beaucoup moins de détails que celui de sa maîtresse. Le narrateur

se place en général du point de vue de Dercey, mais un Dercey qui ne s'analyse jamais et qui n'existe qu'en fonction de ses rapports avec Aline.

En conséquence, le lecteur ne retient de lui que l'image imprécise d'un être assez fade. Il devient amoureux graduellement, sans trop s'en rendre compte, laissant la femme prendre l'initiative. Une fois le grand pas franchi, il est uniquement préoccupé de sa passion, dont on sait en somme peu de choses, sinon qu'elle est avant tout physique. Cette passion subit à plusieurs reprises des refroidissements inexpliqués. On sait que Dercey se fatigue d'Aline, mais on ne sait au juste pourquoi. Quand il apprend les nombreuses trahisons de son amante, il est atterré, passe par les souffrances les plus conventionnelles, puis revient malgré tout à l'infidèle qui le fait si cruellement souffrir, cédant à l'attrait hypnotique qu'elle exerce sur ses sens.

Le portrait d'Aline est plus complet. C'est un être bizarre et déséquilibré. Elle nous est d'abord présentée, à travers les yeux de Dercey, comme un personnage romantique: une belle jeune fille blonde, énigmatique, affligée d'une grave maladie. Mais c'est une maladie naturaliste, l'épilepsie, et non une maladie romantique comme la tuberculose. Peu à peu, on apprend toute son histoire, toutes ses déchéances. Elle n'apparaît pas cependant comme

une coupable, mais comme une victime: victime des circonstances et surtout de sa propre nature:

Elle était la double martyre; la martyre de l'effroyable maladie qui était en elle, l'Épilepsie, et la martyre de ses sens. Toute sa vie, elle avait été torturée par ces deux ennemis obscurs qui étaient en elle. Depuis son enfance, elle avait été leur victime et ils l'avaient accablée sans répit ni pitié<sup>45</sup>.

Si son caractère est plus complexe que celui de Dercey, il n'est toutefois guère mieux analysé. Il y a en elle une grande part de mystère. Cela tient sans doute au fait qu'elle est pour Laberge un symbole. Symbole de la femme éternelle, l'Idole d'Or qui attire invinciblement l'homme et lui procure, avec de profondes voluptés, de terribles souffrances. Symbole aussi de l'humanité bafouée par le destin:

Des yeux impénétrables comme la vie: implacables comme la destinée.

Des yeux opaques comme un lac sans fond.

Les yeux de Celle dont l'âme est un gouffre inaccessible aux sondes.

Les yeux de

La Silencieuse.

La Mystérieuse.

L'Eprise de Chimère et d'impossible Idéal.

La Malchanceuse.

Les yeux de Celle au Coeur douloureux<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> Inédit.

<sup>46</sup> IV, p. 111-112.

Les yeux qui disent la peine, l'accablement, les immenses détresses, l'agonie du Jardin des Oliviers, ou plus triste encore, le désespoir dans la chambre solitaire, où volète déjà telle un lugubre chauve-souris, l'idée de suicide<sup>47</sup>.

Entre cette femme étrange et l'être assez fade qu'est Dercey s'établit un amour violent et tumultueux. Laberge en parle le plus souvent avec des métaphores tirées du vocabulaire religieux et mystique:

Très désappointé, il se demandait si, ne le voyant pas, elle n'était pas retournée chez elle, lorsque levant les yeux, il aperçut sa tête blonde tout à fait en haut du long escalier. Et ce fut alors comme si tout le soleil et tout le bonheur de la vie lui fussent entrés dans le cœur. Jamais il n'avait éprouvé aussi douce, aussi divine sensation. Là, dans ce matin ensoleillé de printemps, il voyait dans le ciel bleu, la femme aimée. Et vue ainsi dans les hauteurs, elle était vraiment l'idole, l'Idole d'Or, vers laquelle s'élevaient tous ses désirs.

Dercey, les regards levés vers l'adorable vision, commença l'ascension des degrés.

Il montait vers ses Yeux et son Sourire.

Il montait religieusement, avec ferveur.

Dercey était comme le Pèlerin d'Amour qui, après une longue, longue marche, aperçoit enfin la douce et mystique figure de ses rêves.

Et lorsqu'il distingua les traits d'Aline, lorsqu'il vit la figure aimée de l'idole s'illuminer d'un sourire, lorsqu'il vit l'azur de ses grands yeux, toute son âme se fondit dans une ineffable extase. Enfin parvenu à elle, il lui tendit ses lèvres, et les deux amants échangèrent un baiser "tel qu'il ne s'en donna peut-être jamais sur la terre"<sup>48</sup>.

---

<sup>47</sup> IV, p. 113.

<sup>48</sup> Inédit.

Le thème érotique se complique aussi de motifs religieux. Par exemple, Aline se prend d'un violent désir pour un prédicateur dominicain et lui écrit une lettre brûlante. Ce n'est pas l'homme qui l'attire, mais le prêtre. Dans un autre passage, on voit Aline nue dans son lit, qui chante des cantiques avec ferveur pour son amant.

Il y a lieu de faire ici un rapprochement avec le passage suivant d'une lettre de Florina:

Maman voulait que j'aille à confesse, mais cette pensée là me fit passer par des instants voluptueux. Je pensais à ce que j'aurais à dire au prêtre. Ce qui est pour la religion un péché mortel est en passion un acte d'amour sublime et donne au pauvre confesseur qui reçoit l'aveu d'une telle faute, un désir ardent de connaître toute la volupté de l'acte, s'il ne le connaît déjà. Pour moi, des confessions comme cela sont un crime. De plus, je garde tous mes baisers, mes caresses, pour celui que j'aime: je ne pourrais en céder un au crucifix. Celui que j'aime est bien vivant, il me prend dans ses bras si caressants, me réchauffe sur son corps brûlant de passion. Ses baisers sont des plus troublants pour moi; c'est l'Etre Suprême, il est unique, ce n'est pas seulement un reflet...<sup>49</sup>

Cette attitude de Laberge révèle beaucoup de sa psychologie. Il professait un agnosticisme serein, se permettant à peine, ici et là, quelques coups de dent à l'adresse du clergé. Nulle part ailleurs que dans Lamento il ne se risque à profaner ainsi les choses sacrées. Ici, il laisse tomber le masque et permet au lecteur d'entrevoir

---

<sup>49</sup> Nous avons rétabli l'orthographe et la ponctuation.

les profondeurs troubles de son âme, sa révolte non encore apaisée contre l'enseignement religieux qu'il a reçu dans sa jeunesse et aussi, peut-être, une sorte de nostalgie du sacré. Il a voulu remplacer la religion par l'amour, mais sa tentative s'est soldée par un échec. Dercey est trompé, trahi par Aline, et son amour le conduit à la mort<sup>50</sup>.

Mentionnons aussi d'assez nombreux passages érotiques qui trahissent chez l'auteur, en même temps que le désir toujours présent de choquer le lecteur, une révolte contre les valeurs traditionnelles et des préoccupations un peu morbides. Ces scènes sont toutes traitées du point de vue de la femme, de ses sentiments et de ses réactions. L'homme ne compte pas; il peut d'ailleurs être absent. Le thème de la masturbation, chez des personnages féminins, revient assez souvent. En général, ces scènes ne sont pas écrites dans une intention pornographique; elles sont plutôt faites pour inspirer le dégoût que pour provoquer des réactions érotiques. Laberge se contente de mentionner ce dont il s'agit, sans s'attarder à des descriptions.

Tels sont les points saillants de Lamento. De toutes les oeuvres de Laberge, c'est sans doute celle qui nous révèle le plus de son auteur. C'est aussi la plus

---

<sup>50</sup> Si l'on accepte le premier épilogue.

difficile à juger. Il serait en effet injuste de vouloir évaluer à l'aide de critères rigoureux une oeuvre inachevée que l'écrivain n'a pas consenti à publier. Une fois terminé, le roman aurait pu être un document précieux sur certains aspects de l'amour qui ne sont pas souvent traités dans notre littérature. Mais nous n'avons que les pièces éparses d'un casse-tête en noir. On voit mal comment La-berge aurait pu construire un ensemble cohérent à partir de ces matériaux. Surtout, s'il touche à des problèmes psychologiques intéressants, il n'a pas la profondeur nécessaire pour en donner une analyse lucide.

### CHAPITRE III

#### CONTES ET NOUVELLES

##### 1. Classification

Les nouvelles d'Albert Laberge sont contenues dans les sept recueils suivants: Visages de la vie et de la mort (1936), La fin du voyage (1942), Scènes de chaque jour (1942), Le destin des hommes (1950), Fin de roman (1951), Images de la vie (1952) et Le dernier souper (1953).

Gérard Bessette propose de classer les nouvelles de Laberge d'après le principe suivant:

Selon la distinction de Thibaudet, il y a des romans (et des nouvelles) "qui déroulent une vie et ceux qui isolent une crise". On pourrait ajouter: il y a également ceux qui présentent un tableau (de moeurs). [...]

Naturellement, de la première catégorie à la troisième, l'intrigue tendra à se concentrer dans le temps et les personnages à se multiplier. On passe, en effet, du récit, du temporel, de la succession des événements au drame, aux scènes théâtrales (No 2), pour aboutir finalement à des tableaux des panoramas (No 3) où c'est le spatial, la simultanéité qui dominent<sup>1</sup>.

Ce classement s'applique très bien aux treize nouvelles qui composent son anthologie; toutefois, si l'on veut embrasser toute l'oeuvre de Laberge, il faut préciser davantage. Nous

---

<sup>1</sup> G. Bessette, Anthologie d'Albert Laberge, le Cercle du livre de France, 1962, p. xiv.

## CONTES ET NOUVELLES

74

proposons donc un autre classement, découlant de celui de Bessette, mais plus détaillé et plus plausible.

## 1. Nouvelle-biographie

## a. Biographie pure

Ces nouvelles présentent la vie entière d'un seul personnage, déroulée d'événement en événement.

(23 pièces)<sup>2</sup>

## b. Biographie statique

Il s'agit ici de vies grises, où chaque jour répète la veille et annonce le lendemain. Laberge nous en donne donc une vue d'ensemble, sans détailler la succession des événements. (7 pièces)

## c. Biographie de groupe

Plusieurs vies, plus ou moins interreliées.

(6 pièces)

## d. Biographie d'animal (1 pièce).

## 2. Nouvelle-crise

## a. Instantanés

Ces pièces sont très brèves (une à trois pages), ne contiennent habituellement pas d'action et visent à camper un personnage, très souvent par un bon mot ou un "mot de nature". (21 pièces)

---

<sup>2</sup> Pour ne pas alourdir le texte, nous avons renvoyé à l'appendice 2 la nomenclature des pièces de chacune des catégories.

## CONTES ET NOUVELLES

75

## b. Incidents

Ces pièces s'apparentent à celles de la catégorie précédente. Toutefois, elles sont souvent plus longues. Surtout, Laberge s'intéresse ici à l'événement plutôt qu'au personnage. (47 pièces)

## c. Histoires

Ces nouvelles contiennent une action en plusieurs épisodes. C'est la nouvelle classique, à la Maupassant. (50 pièces)

## d. Tranches de vie

Ces quatre nouvelles racontent une journée ou une demi-journée de la vie d'un personnage, sans unité d'action.

## 3. Nouvelle-tableau

Ce type de nouvelle a été étudié à fond par Gérard Bessette<sup>3</sup>. (5 pièces)

## 4. Nouvelles mixtes

## a. Biographie-crise

Dans ces nouvelles, la crise est préparée de longue main par la biographie du personnage principal.

(15 pièces)

## b. Biographie-tableau (1 pièce).

---

<sup>3</sup> Op. cit., p. xiv, xxiv-xxviii.

Une seule nouvelle ne trouve pas place dans ce classement. Il s'agit de Propos de Diogène (FV, p. 121-145) qui présente des réflexions et des commentaires, sous le couvert de la fiction.

## 2. Structure

Ce classement témoigne d'une grande variété dans la structure de la nouvelle labergienne. Même si l'impression qui se dégage de ces nouvelles et la vision du monde dont elles procèdent sont toujours les mêmes, Laberge brode sur ces thèmes noirs d'infinies variations. S'agit-il d'une recherche littéraire consciente? Laberge fait-il des gammes, tente-t-il savamment de tirer tout le parti possible d'un genre littéraire? Ne serait-il pas plutôt tout à fait inaccessible à de telles préoccupations, jetant tout simplement ses histoires sur le papier dans la forme même où son imagination et son expérience les lui présentent?

Nous optons pour la deuxième solution. En effet, Albert Laberge n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour des problèmes de technique littéraire. Ni dans sa critique, ni dans sa correspondance, ni dans les inédits, ni dans les conversations que nous avons eues avec lui, jamais il n'a abordé ces questions. Ses manuscrits, au moins ceux qu'il n'a pas détruits et qui nous sont parvenus, ne témoignent pas non plus d'un long et patient travail de la forme.

## CONTES ET NOUVELLES

77

Très souvent, à peine quelques mots ou quelques phrases sont changées entre le premier jet et la version imprimée. C'est que Laberge, une fois qu'il avait trouvé son sujet, s'inquiétait fort peu de la façon dont il était présenté. Il arrive à la structure de ses nouvelles par instinct et non par réflexion.

Quelle qu'en soit la cause, cette diversité présente des difficultés pour l'étude de la composition dans les nouvelles d'Albert Laberge. Pour être complet, il faudrait presque passer les nouvelles l'une après l'autre, ce qui est manifestement impossible. Contentons-nous de quelques généralisations assez hâtives. Nous isolerons les deux types principaux auxquels on peut ramener la plupart des nouvelles — soit les nouvelles où prime le dénouement et les nouvelles à tiroirs — et nous donnerons quelques exemples de chacun.

Le premier type comprend, en gros, les nouvelles-crises. C'est en somme le conte à la Maupassant ou à la Edgar Allan Poe, conçu en fonction du dénouement qui comporte un élément de surprise, plus ou moins macabre et horrible, le plus souvent la mort d'un personnage. Dans les cas extrêmes, le conte est très bref (deux à trois pages), se déroule sans solution de continuité dans le temps et dans l'espace et se limite, en somme, au dénouement. C'est ce que nous avons appelé les "incidents". Il arrive aussi

## CONTES ET NOUVELLES

78

cependant que la nouvelle comporte plusieurs épisodes. Voyons par exemple comment se construit La malade<sup>4</sup>.

D'un déroulement chronologique rectiligne, la nouvelle embrasse une période d'environ deux semaines. L'action, rythmée par l'entrée et la sortie des personnages, avance surtout par le dialogue.

Une seule phrase suffit comme introduction: "Une semaine environ avant Noël, Caroline Bardas qui dépérissait depuis quelque temps devint gravement malade et dut prendre le lit."

Aussitôt, le mari va chercher sa fille Zéphirine, en service au village, malgré la réticence de ses employeurs. Puis on décide d'aller chercher le médecin, qui donne deux jours à vivre à la malade. Zéphirine envoie alors son père chercher sa soeur Délima, serveuse à la taverne. Les deux soeurs décident qu'il faudrait habiller convenablement leur mère pour l'ensevelir.

Le même soir, les deux fils Bardas viennent voir leur mère; ils refusent de contribuer pour la robe. Zéphirine tente en vain de faire prendre des remèdes à sa mère. Le lendemain, pendant que Délima est partie avec son père acheter la robe, le médecin revient voir sa malade. Il se

---

<sup>4</sup> V, p. 164-172.

## CONTES ET NOUVELLES

79

fâche tout net parce qu'on ne lui a pas fait prendre ses remèdes; il lui fait une piqûre.

Les jours se passent; malgré les prédictions du médecin, la malade ne meurt pas. Elle prend du mieux et ses filles songent au salaire qu'elles perdent. Puis, le Jour de l'An, après avoir fait manger la vieille Caroline, le docteur annonce triomphalement: "Vous verrez qu'elle vivra encore dix ans."

Aussitôt qu'il est sorti, les deux filles laissent éclater leur colère:

-- Ben ça, c'est la faute du docteur, affirma Zéphirine, fielleuse.

-- Oui, c'est vrai, reconnut Délina. Ben, le maudit, on va l'faire attendre avant de le payer!<sup>5</sup>

Il n'y a rien d'inutile dans cette nouvelle, rien qui vienne interrompre la marche de l'action. Le contraste entre la courbe de la maladie de Caroline Bardas (descendante <sup>et celle de l'enthousiasme de ses filles (montant-descendante)</sup>), où la seconde visite du médecin sert de point tournant, est habilement ménagé. Ce contraste atteint son point culminant au dénouement avec, d'une part, la guérison de la vieille et, d'autre part, la colère de ses filles.

Cependant, Laberge n'atteint pas toujours une telle perfection dans l'architecture. Il arrive que le

---

<sup>5</sup> Page 172.

## CONTES ET NOUVELLES

80

dénouement, tout horrible et imprévu qu'il soit, ne soit pas appelé par ce qui précède. Cauchemar<sup>6</sup> est un exemple typique.

Les deux premières pages racontent le mariage de Florian Desmoy avec une veuve. Quatre mois plus tard, il meurt subitement. Comme on est en plein hiver, le corps est mis au charnier jusqu'au printemps. Les rumeurs vont bon train. On prétend que sa femme l'aurait empoisonné. Les autorités ordonnent une enquête et l'on ouvre le charnier. On y découvre une scène horrible. Desmoy avait été enterré vif. S'étant réveillé de sa léthargie, il avait tenté en vain de sortir du charnier et y était mort gelé.

Cette dernière scène, décrite avec un grand luxe de détails, occupe deux pages. Les six premières pages servent seulement à fournir un prétexte pour l'ouverture du charnier. Laberge aurait sûrement pu amener son dénouement beaucoup plus vite.

Le deuxième type d'architecture dont Laberge se sert souvent est la nouvelle à tiroirs. Ici, les divers épisodes valent par eux-mêmes et ne sont pas axés sur le dénouement. Il arrive que ces épisodes ne procèdent pas l'un de l'autre et que le fil qui les relie soit des plus

---

<sup>6</sup> V, p. 57-64.

ténu. Dans ce groupe prennent place la plupart des nouvelles des catégories 1, 3 et 4.

Gérard Bessette a analysé avec beaucoup de bonheur la structure de la nouvelle-tableau chez Laberge<sup>7</sup>. Il n'est pas nécessaire d'y revenir ici. Examinons plutôt une nouvelle-biographie, La visiteuse<sup>8</sup>, qui révèle fort bien cette technique poussée à l'extrême.

Irene Dolbrook a décidé de venir se reposer chez des amis, M. et M<sup>me</sup> Lantier, sur les bords de la Rivière Endormie, près de Montréal. Elle leur raconte sa vie. Après une enfance malheureuse, elle quitte la maison à l'âge de seize ans pour se soustraire aux empressements de son beau-père. A vingt-deux ans, elle s'éprend de Walter Houston qui l'abandonne après lui avoir pris sa virginité. Ensuite, elle épouse Paul Berry. Malheureusement, l'homme est impuissant. Au bout de trois mois, c'est la séparation. Berry meurt accidentellement avant que les procédures de divorce ne soient terminées. Libre et riche de l'assurance-vie de son mari, elle épouse le docteur Norman Baumer. Comme il est pauvre, c'est elle qui fait vivre le ménage. Au bout de trois ans, le mari se fatigue de cette dépendance. Il trouve un autre amour: c'est le scandale et le

---

<sup>7</sup> Op. cit., p. xxiv-xxviii.

<sup>8</sup> FR, p. 182-239.

## CONTES ET NOUVELLES

82

divorce. Quelque temps après, Irène va se remarier avec Vernon Faber. Ils sont à l'église, devant le pasteur. Une femme s'approche et dépose un enfant dans les bras du marié en disant: "Tiens, prends ton fils." Irène quitte l'église. Quelques mois plus tard, elle va passer une vacance à Miami, rencontre Louis Mercer et s'éprend encore une fois. Ils vont se marier le lendemain. Mercer est assassiné en sortant d'une maison de jeu où il a gagné la forte somme. Accablée par ce nouveau coup du destin, Irène est venue refaire ses forces chez les Lantier.

Toute cette histoire prend vingt-cinq pages<sup>9</sup>. Mais Laberge n'a pas fini pour autant. Il va remplir encore dix-huit pages avec le récit du séjour d'Irène chez les Lantier.

Jusqu'à la page 225, Laberge décrit la Rivière Endormie et son effet apaisant sur Irene. Puis il s'attaque au thème de la religion. Irene passe devant une maison de retraites fermées; elle rencontre une jeune religieuse qui lui explique sa vocation. Laberge revient de nouveau à la rivière, puis c'est une promenade au cours de laquelle Irene rencontre une mendiante avec un enfant idiot. Ce spectacle l'impressionne vivement. Finalement, elle se décide à quitter ces amis pour reprendre sa vie.

---

<sup>9</sup> Pages 186-221.

## CONTES ET NOUVELLES

83

Il est assez rare que Laberge compose aussi mal et pousse jusqu'à ce point l'incohérence et l'invraisemblance. Nous avons choisi à dessein la pire nouvelle pour illustrer la technique de la nouvelle à tiroirs. C'est d'ailleurs une nouvelle importante qui contient à peu près tous les thèmes et toute la philosophie de Laberge.

Il ne faudrait pas croire que cette technique donne toujours des résultats désastreux. Elle convient parfaitement à une nouvelle comme La tante et la nièce<sup>10</sup>. Laberge a voulu décrire ici les innombrables petites frictions qui peuvent se produire entre deux femmes d'âge différent obligées de vivre ensemble. Elles vivent une vie monotone où il ne se passe que des incidents sans importance. Laberge en a choisi trente-huit et les a placés à la suite, se contentant, en guise de transition, de donner un titre à chacun. La technique produit un effet de vérité remarquable.

Tels sont les deux principaux types de structure de la nouvelle labergienne. L'auteur compose "par oreille", peu soucieux de règles, de principes et d'unité. Il lui arrive souvent de frapper juste, mais parfois son instinct le trompe et il nous sert une bouillie infecte.

---

<sup>10</sup> FR, p. 138-181

### 3. Sources

Nous avons vu l'architecture de la nouvelle labergienne; il convient ensuite d'en étudier les matériaux, c'est-à-dire les sources, les thèmes et les personnages. Il a défini lui-même ses sources et sa façon de s'en servir:

Ecrire des contes, c'est entrer de plain-pied dans la vie. Le conte doit être l'image, l'expression, la représentation de la vie. Il ne doit pas toutefois en être une copie servile. Le conteur doit s'inspirer de la vie et créer lui-même les personnages, les scènes, les incidents qui figurent dans son récit. Ses types ressemblent à ceux qui évoluent autour de lui, mais ils sont autres. C'est pourquoi il serait futile et erroné de chercher à trouver dans ce livre des portraits de tel ou tel personnage ayant réellement vécu. Rien de ce qu'on lira n'a été emprunté à la vie. Tout est le produit de l'imagination de l'auteur<sup>11</sup>.

C'est dire que Laberge s'inspire de la réalité, mais qu'il la transforme au gré de son imagination. Il a illustré pour nous, au cours d'une conversation, le point de départ d'une de ses nouvelles.

Il s'agit de Deux rencontres<sup>12</sup>. Dans le train qui le mène à sa maison de campagne, Damien Landry rencontre une grosse femme qui accapare tout un siège. Ils en colère

---

<sup>11</sup> DH, p. 6.

<sup>12</sup> DS, p. 115-136.

par cet égoïsme, Landry va s'asseoir près d'elle pour la forcer à enlever ses bagages de la banquette. La conversation qui s'ensuit est le point de départ d'une longue amitié. Après la mort de sa femme, Landry veut épouser sa vieille amie. Mais il épouse plutôt une ravissante jeune femme qu'il a rencontrée chez elle. Selon Laberge, cette histoire lui a été inspirée par la vue d'une grosse femme dans le train. Tout le reste serait le fruit de son imagination.

Nous avons pu établir que Laberge s'inspire assez souvent de faits divers parus dans les journaux. Il le dit lui-même dans le cas de: Le colporteur et son cheval<sup>13</sup> et Victime du sort<sup>14</sup>. Nous avons retrouvé dans les deux cas la coupure de journal dans un cahier de Laberge. Le même cahier révèle aussi que Le vieux<sup>15</sup> est tiré tout droit d'un journal, comme le dénouement horrible et plutôt invraisemblable de Famille d'émigrés<sup>16</sup> et de Cauchemar<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> S.C.J., p. 192-193.

<sup>14</sup> IV, p. 49.

<sup>15</sup> SCJ, .p. 169-172.

<sup>16</sup> V, p. 32-36.

<sup>17</sup> V, p. 57-64.

Le dénouement de la nouvelle Le bon samaritain<sup>18</sup> où nous voyons un homme inviter un pauvre hère à coucher avec sa femme, morte la veille, provient lui aussi, mais transformé, d'un fait divers où le journaliste signale la découverte du cadavre d'une femme, morte depuis plusieurs jours. Un homme partageait sa couche.

Il est probable que Propos de Diogène<sup>19</sup> lui a été inspiré par deux histoires d'ermites modernes qu'il avait découpées et collées dans son cahier.

Enfin, deux épisodes de contes plus longs lui ont été suggérés par les journaux. Dans Le mouton noir<sup>20</sup>, nous voyons Julien Chantareau envoyé à l'école de réforme pour avoir volé vingt-cinq cents à sa grand-mère. Un incident semblable est rapporté dans La Presse<sup>21</sup>. De même, le dénouement de l'histoire de Vernon Faber, dans La visiteuse<sup>22</sup>, a été inspiré par une lettre publiée dans un "Courrier du coeur": "Son mariage aura lieu prochainement. J'ai envie d'y aller, de lui mettre le petit dans les bras..."

---

18 V, p. 22-26.

19 FV, p. 121-145.

20 FV, p. 77-90.

21 Un incorrigible, dans La Presse, 13<sup>e</sup> année, n° 9 livr. du 11 nov. 1896, p. 8. On n'a pas retrouvé la coupure dans les papiers de Laberge. Remarquer l'écart de date entre le fait divers et la publication de la nouvelle.

22 FR, p. 205-206.

## CONTES ET NOUVELLES

87

Un dépouillement complet des journaux de Montréal entre 1895 et 1955 révélerait sans aucun doute la source de plusieurs autres nouvelles. Nous laissons à d'autres ce travail de bénédictin. Il suffit de savoir que Laberge s'est inspiré largement des journaux.

Toutefois, ceux-ci ne constituent pas sa seule source d'inspiration. L'auteur présente comme suit L'enfant prodigue<sup>23</sup>: "Cette histoire remonte à cinquante ans et m'a été racontée par mon grand-père." Nous n'avons aucune raison de douter de sa parole. De même, La vieille<sup>24</sup> lui a été inspirée par une anecdote de Charles Gill:

Voici l'explication des deux versions du conte "La Vieille". Un soir, mon ami Charles Gill vint me voir et, tout en causant, me raconta une histoire, sans toutefois mentionner aucun nom. Je fus tellement enthousiasmé par la morale (si vraie) que, réalisant que j'avais là le sujet d'un beau conte, je l'écrivis cette nuit-là. Le temps passa, puis la veille du jour où je comptais aller porter mon manuscrit à l'imprimeur, je reçus de nouveau la visite de mon ami Gill. Cette fois, il me raconta encore la même histoire, mais comme une aventure personnelle. Je n'étais pas pour laisser perdre les nouveaux détails et comme le récit me plaisait, j'en fis une nouvelle version. Ce conte, à mon avis, mérite d'être raconté deux fois<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> IV, p. 32-33.

<sup>24</sup> Première version, V, p. 101-106; deuxième version, V, p. 107-112.

<sup>25</sup> Lettre à Jacques Brunet, 5 octobre 1959. Toutefois, il semble que sa mémoire trahissait un peu Laberge. En effet, dans les deux versions, l'aventure est arrivée au peintre qui raconte l'histoire au narrateur. En outre, la nouvelle a été publiée en 1936. Gill était mort depuis dix-huit ans.

Ici et là, on peut retrouver dans les nouvelles de Laberge certains éléments autobiographiques. Sa vie au collège et son renvoi sont transposés dans La vocation manquée<sup>26</sup>. Dans La visiteuse<sup>27</sup>, M. Lantier, vieux rentier qui vit à la campagne près de Montréal, est sûrement Laberge lui-même. Il est probable aussi que le prototype d'Irene Dolbrook est une Américaine qu'il avait rencontrée au cours de sa croisière aux Antilles et avec qui il a entretenu une correspondance assez suivie<sup>28</sup>.

Dans La rouille<sup>29</sup>, la biographie de Francis Lauzon emprunte sans doute quelques éléments à la vie d'Arthur Laberge, frère de l'auteur, qui est allé s'établir dans l'Ouest du pays. Dans La pension Rapin<sup>30</sup>, l'école privée où enseigne Rapin rappelle celle de Leblond de Brumath. Son voyage en Alaska lui a fourni le cadre pour Le sacrilège<sup>31</sup> et peut-être l'incident lui-même. Son travail lui a aussi fourni le cadre de quelques nouvelles: la piste de

---

<sup>26</sup> FV, p. 382-411.

<sup>27</sup> FR, p. 182-236.

<sup>28</sup> Cette femme vit encore et a demandé de taire son nom.

<sup>29</sup> FV, p. 274-308.

<sup>30</sup> FV, p. 62-76.

<sup>31</sup> V, p. 16-18.

## CONTES ET NOUVELLES

89

courses pour Mort de Pascaro<sup>32</sup>, Le Whistling Kid<sup>33</sup> et La femme au chapeau rouge<sup>34</sup>; le monde des sports pour Urgel Pourraux, homme fort<sup>35</sup> et Le colosse<sup>36</sup>. Mentionnons aussi la dépression des années 30 qui lui sert de sujet pour Un homme heureux<sup>37</sup> et L'art de se la couler douce<sup>38</sup>.

Il faut noter enfin quelques nouvelles qui semblent se rattacher à la même source d'inspiration que Lamento. Dans La lettre<sup>39</sup>, une brûlante lettre d'amour signée Aline Lierre parvient au mauvais destinataire et transforme sa vie pour quelques jours. Le nom de la femme et le ton de la lettre rattachent visiblement cette nouvelle à Lamento. Dans L'évasion manquée<sup>40</sup>, la description physique de la femme, la différence d'âge entre les amants, le début de la liaison et les trahisons de la femme rappellent étrangement le roman. Dans Un malchanceux<sup>41</sup>, le personnage épisodique

---

<sup>32</sup> V, p. 12-15.

<sup>33</sup> FV, p. 156-159.

<sup>34</sup> DH, p. 39-49.

<sup>35</sup> DH, p. 50-62.

<sup>36</sup> DH, p. 140-170.

<sup>37</sup> V, p. 179-195.

<sup>38</sup> FV, p. 173-185.

<sup>39</sup> V, p. 82-90.

<sup>40</sup> V, p. 258-285.

<sup>41</sup> V, p. 122-134.

## CONTES ET NOUVELLES

90

d'Aline Méry, par son caractère et son prénom, rappelle celui d'Aline Lierre.

Enfin, dans Dernier amour<sup>42</sup>, le personnage masculin s'appelle Adrien Clamer et la femme Alice Dasterre. Toutefois, il semble plus probable que la nouvelle soit tout à fait indépendante du roman. En effet, Clamer n'est pas l'amant, mais l'ami. Le personnage de Léo Destrier, qui part pour l'Europe laissant Alice Desterre à Montréal, se marie en Europe et charge Clamer de remettre de l'argent à sa maîtresse, pourrait bien être Jules Fournier. Des lettres adressées par Fournier à Laberge au cours de son voyage en Europe au printemps 1910 parlent à mots couverts d'une mission délicate que Fournier avait confiée à son ami auprès d'une certaine femme<sup>43</sup>. En outre, Fournier a effectivement rencontré sa femme au cours de ce voyage<sup>44</sup>.

Telles sont les sources que nous avons pu identifier des nouvelles d'Albert Laberge. Il semble qu'il ait tiré la plupart de ses sujets soit des journaux, soit de son expérience personnelle. Quant aux influences littéraires, nous ne croyons pas qu'elles aient agi dans le

---

<sup>42</sup> V, p. 135-147.

<sup>43</sup> Ces lettres se trouvent à la bibliothèque générale de l'Université Laval (PQ 3919.5 F778Mss.).

<sup>44</sup> Cf. Albert Laberge, Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, p. 115.

choix des sujets. Une comparaison détaillée de son oeuvre avec celle des naturalistes français, surtout Maupassant et Zola, révélerait peut-être certaines ressemblances de détail, mais une telle étude dépasse les cadres du présent travail.

Il est évident que Laberge se rattache à l'école naturaliste par la précision de ses descriptions, son penchant pour les détails sordides et son pessimisme<sup>45</sup>, mais il semblerait que ce soit l'esprit de l'école qui l'ait influencé plutôt que certaines oeuvres en particulier.

#### 4. Thèmes

Les thèmes d'Albert Laberge sont avant tout sociaux. Il ne faut pas comprendre par là qu'il ait ce qu'il est convenu d'appeler des "préoccupations sociales", c'est-à-dire qu'il s'intéresse à l'amélioration du sort des classes ouvrières. Nous verrons qu'il n'en est rien et que Laberge n'est pas un écrivain "engagé". Nous entendons ce terme au sens large: Laberge étudie l'homme de l'extérieur et se préoccupe des rapports entre les hommes plutôt que de l'homme en face de lui-même ou en face de Dieu.

---

<sup>45</sup> Cf. Gabrielle Clerc, La vision du monde d'Albert Laberge, thèse de maîtrise, Université Laval, 1961, p. 41-46.

## CONTES ET NOUVELLES

92

Il a évidemment été amené à traiter d'une façon assez générale de la société canadienne-française. Il promène un regard rapide et réprobateur sur les diverses classes de la société et prononce condamnation sur condamnation, toutes plus naïves et préjugées les unes que les autres. Personne n'y échappe -- médecins:

Mais le médecin-chirurgien qui le traitait, n'était pas pour le laisser partir en paix, mourir de sa belle mort. On est chirurgien ou on ne l'est pas et le métier de chirurgien, comme chacun sait, c'est de coupailler de la chair humaine. Avec ça, il savait que le malade possédait quelques centaines de piastres qu'il laisserait à des héritiers qui suivraient sa dépouille mortelle affublés d'un deuil hypocrite. Alors, pourquoi ne prendrait-il pas sa part du petit pécule? Car il songeait à s'acheter une automobile nouveau modèle. Et on ne les donne pas les autos. Alors, une petite opération viendrait bien à propos. Si elle ne procurait aucun bien au malade, elle serait au moins fructueuse pour lui<sup>46</sup>.

députés:

Charles Rabiolles fut élu par une bonne majorité. A vrai dire, il était ivrogne, paresseux, vénal et ses promesses ne valaient rien, mais à tout prendre, il n'était pas pire que bon nombre de ses collègues<sup>47</sup>.

religieuses:

Ce n'était pas une intelligence d'élite; à peine supérieure à ses élèves, mais elle avait l'âge, l'expérience et le costume; c'était suffisant. D'ailleurs, elle enseignait parfaitement le catéchisme et les prières aux enfants<sup>48</sup>.

---

<sup>46</sup> SCJ, p. 150.

<sup>47</sup> FV, p. 239.

<sup>48</sup> V, p. 41-42.

Quant aux avocats, Laberge leur réserve des pages acerbes dans Propos de Diogène<sup>49</sup>. Si, d'un côté, les riches sont totalement incapables de comprendre les valeurs de l'esprit<sup>50</sup> et s'ils sont d'une inconscience qui frôle le cynisme<sup>51</sup>, les pauvres sont par ailleurs des parasites:

A notre époque d'écoeuvante vacherie où l'idéal de tant de familles de la campagne paraît être de s'en aller à la ville pour se mettre sous le secours direct, de se faire nourrir par les autres, de vider des bouteilles de bière, de se tenir les pieds au chaud dans le fourneau, de téter la pipe, de vivre dans la fainéantise, en un mot, de se donner le plus de bon temps possible sans fournir le moindre effort [...]<sup>52</sup>.

Deux longues nouvelles expliquent comment le secours direct sert seulement à faire vivre dans le luxe des êtres ignobles et paresseux; ce sont Un homme heureux<sup>53</sup> et L'art de se la couler douce<sup>54</sup>, dédié "A toutes les punaises de la terre avec mon mépris et mon dégoût".

Diverses institutions lui servent aussi de cible: les études classiques:

---

<sup>49</sup> FV, p. 126-130.

<sup>50</sup> Cf. Le voyageur, SCJ, p. 57-58.

<sup>51</sup> Cf. Monsieur le président, SCJ, p. 207-214.

<sup>52</sup> P, p. 179.

<sup>53</sup> V, p. 179-195.

<sup>54</sup> FV, p. 175-185.

## CONTES ET NOUVELLES

94

En déclinant rosa, la rose, le jeune Gaspard sentait l'inutilité, la vanité de ces études. Cela lui faisait penser à un jeu de patience. Autrefois, lorsqu'il avait maîtrisé une page d'histoire, il avait appris quelque chose, mais piocher le latin et le grec lui semblait du temps perdu, un effort dépensé en pure perte<sup>55</sup>.

les lois:

Le juge avait simplement appliqué la loi. Les lois c'est comme des barres de fer, ça ne plie pas. Ce sont les hommes qui doivent plier devant les lois, devant les barres de fer. Ce n'est pas toujours pour le mieux, mais c'est ainsi. Parfois, elles sanctionnent l'injustice<sup>56</sup>.

l'impôt:

#### Encouragement aux artistes

J'ai passé un an à écrire ce livre et maintenant, le gouvernement fédéral me force à lui payer \$76.50 comme taxes pour le faire imprimer. Et ce même gouvernement a donné des centaines de millions aux anglais, aux français, aux hollandais, aux chinois, aux grecs, à la Corée, aux juifs de la Palestine, etc. Donnons aux étrangers et taxons les nôtres!<sup>57</sup>

la peine capitale à laquelle les riches peuvent toujours se soustraire et qui constitue un spectacle ignoble<sup>58</sup>; la conscription:

---

<sup>55</sup> FV, p. 334.

<sup>56</sup> DS, p. 29.

<sup>57</sup> FR, p. 4.

<sup>58</sup> SCJ, p. 213-219.

A certains jours, un vent de colère, un souffle de fureur passaient sur le petit village. Il y avait du bruit, des rassemblements, des assemblées pour dénoncer la conscription. En termes énergiques l'on condamnait la politique des marionnettes du gouvernement dont l'Angleterre tirait les ficelles. Des valets des Anglais, disait-on avec mépris. L'on parlait fort, mais, malgré cela, les garçons de la localité étaient obligés de partir et d'endosser l'uniforme. L'on était forcé de se soumettre à la loi et d'aller se faire tuer<sup>59</sup>.

et la guerre:

Dans son enfance on lui avait enseigné des prières dans lesquelles on disait: "Tu ne tueras pas." Mais ce commandement écrit sur les tables de pierre de Moïse était bien vieux, était tombé dans l'oubli. On lui avait appris à tuer et il avait tué des hommes qui lui étaient absolument étrangers, contre lesquels il n'avait aucun grief, mais que ses chefs proclamaient des êtres barbares qu'il fallait anéantir<sup>60</sup>.

Il est à remarquer que Laberge n'a jamais traité de thèmes nationalistes ni des rapports entre les deux principaux groupes ethniques du Canada. Ses personnages, sauf dans quelques rares nouvelles dont l'action se situe hors du Canada, se meuvent tous dans un milieu exclusivement canadien-français. Laberge avait pourtant eu d'assez nombreux contacts avec le groupe canadien-anglais, soit par son travail de chroniqueur sportif, soit dans le monde des artistes. Ces contacts ne transparaissent pas dans ses nouvelles: il étudie une société refermée sur elle-même.

---

<sup>59</sup> DH, p. 210.

<sup>60</sup> DH, p. 90.

## CONTES ET NOUVELLES

96

Telle est la philosophie sociale d'Albert Laberge, philosophie toute négative, faite très souvent de préjugés, de clichés, philosophie de refus. L'auteur n'offre aucune solution, n'épouse aucune cause. Il n'a jamais dit au nom de quel principe il formulait ses condamnations. Il est fort probable qu'il ne s'est jamais posé la question. C'est pourquoi les contes et nouvelles qui exposent ses idées sociales sont en général très faibles. Les romans et les nouvelles à thèse, les oeuvres de protestation ne peuvent être valables que si l'auteur souffre avec les victimes de l'injustice, s'il est engagé jusqu'au plus profond de son être. Or, chez Laberge, il n'y a pas de sympathie, il n'y a que du mépris.

Si Laberge s'intéresse peu à la société en général, il a consacré en revanche de nombreuses nouvelles à l'analyse de groupes restreints. Le couple est la plus petite cellule sociale, mais c'est peut-être celle qui a fait couler le plus d'encre. Voyons donc comment Laberge a traité l'amour.

C'est un thème qui revient assez rarement dans ses nouvelles. L'amour vrai, c'est-à-dire un amour profond, sincère et réciproque, est à peu près inexistant. Parfois, l'auteur nous laisse entrevoir un amour idéal, source de bonheur sans mélange:

## CONTES ET NOUVELLES

97

La liaison entre Mme Louye et Paul Amiens remontait à une vingtaine d'années, vingt belles années de joie, d'amour fidèle et de parfait bonheur. Maintenant, ils étaient arrivés à l'âge mûr, approchant tous deux de la cinquantaine et ils envisageaient l'automne de la vie avec confiance et sérénité. Le chemin parcouru avait été enchanteur et le reste promettait d'être d'une reposante douceur<sup>61</sup>.

mais ce sont là les premières lignes de l'oeuvre. Le reste est consacré à la rupture. De même, dans Jeux du destin<sup>62</sup>, Philémon Massé et Isobel Brophy auraient pu être heureux, mais un hasard stupide est intervenu pour les séparer.

Il est à remarquer que les amours qui procurent pendant un certain temps sinon le bonheur, du moins la volupté, sont toujours adultères. On peut s'en rendre compte d'après la citation ci-dessus. Même l'amitié entre homme et femme doit avoir un relent d'illégitimité. On en trouve un exemple dans Deux rencontres<sup>63</sup>. Damien Landry s'est lié d'amitié avec une femme d'âge mûr et très laide. Comme il lui trouve de grandes qualités de coeur, cette amitié le rend heureux tant que sa femme vit. Après la mort de cette dernière, à qui Landry avait soigneusement caché l'existence de son amie, il songe à épouser cette femme. Dès lors,

---

<sup>61</sup> FR, p. 7.

<sup>62</sup> DH, p. 171-195.

<sup>63</sup> DS, p. 115-136.

## CONTES ET NOUVELLES

98

dans l'optique labergienne, le bonheur n'est plus possible entre eux. Poussé par ses sens, Landry épouse plutôt une jeune femme et délaisse sa vieille amie.

Pour Laberge, la passion amoureuse est d'abord charnelle:

Lui, en avait fait une idole, son idole d'or, comme il disait en caressant ses cheveux et son corps si blonds. Dans ses bras, il jouissait d'une félicité sans bornes, il goûtait l'indicible joie des corps amoureux qui se prennent et se donnent. Il vivait un rêve d'une beauté surhumaine<sup>64</sup>.

Et c'est là que se situe le drame, car la chair n'amène que des désillusions. Continuons la citation:

Mais la désillusion était venue. Il avait eu la preuve qu'elle le trompait. Il avait su qu'après l'avoir quittée [sic] un soir, elle avait passé la nuit avec un autre homme. Lorsqu'il lui en avait fait des reproches, elle lui était apparue menteuse, opinâtre [sic], butée, mauvaise. C'avait été là le commencement de son calvaire, car une parole qu'elle échappait inconsciemment, un vague indice, lui faisaient supposer une nouvelle trahison et il souffrait de ses doutes continuels<sup>64</sup>.

Malgré tout, la passion, mêlée de masochisme, reste plus forte que la logique:

Deval avait tellement souffert, il était tellement une loque pantelante et douloureuse, qu'il était tombé éperdu dans les bras qu'elle lui tendait. Et la vie de joies charnelles, de tromperies et de trahisons avait recommencé<sup>65</sup>.

---

<sup>64</sup> V, p. 259.

<sup>65</sup> V, p. 261.

## CONTES ET NOUVELLES

99

Le sexe est dégoûtant, mais il exerce un attrait irrésistible:

Il avait besoin d'elle comme le morphinomane de sa drogue. Il ne pouvait se passer d'elle, de son sexe. Son sexe: l'auge dans lequel [sic] les pourceux à face humaine s'étaient gorgés de volupté, avaient grogné de satisfaction en enfonçant leur grouin [sic] immonde dans cette chair toujours ouverte à leurs appétits<sup>66</sup>.

Le cas des vieillards est particulièrement pénible:

Ah, les vieux, les pauvres vieux dont le cerveau enfiévré est constamment hanté, obsédé par l'image d'un sexe, image morbide produite non par l'instinct de la bête humaine, mais fruit d'une imagination malade, quelle tristesse!

M. Ledoux avait rencontré Eve, Eve l'éternelle tentatrice qui ne peut pas, qui, toujours, fait succomber l'homme, qui est la cause de ses chutes, de ses misères, de ses peines. Encore y a-t-il des tentatrices qui sont jeunes, jolies, gracieuses, troublantes, mais que dire de ces grossières femelles, de ces vulgaires maritornes, de ces laides matrones, de ces grosses commères dont la seule attraction réside dans un sexe affreux à voir, un sexe usagé, un sexe d'occasion, un sexe dans lequel un lot de mâles ont pataugé et pacagé, un sexe répugnant, repoussant, mais vers lequel l'homme aveuglé par l'instinct se précipite et plonge avec une ardeur farouche<sup>67</sup>.

Mentionnons pour clore le chapitre des amours charnelles, quatre nouvelles qui traitent de la prostitution.

Dans Les deux chouettes<sup>68</sup> et Le ratelier<sup>69</sup>, Laberge insiste

---

<sup>66</sup> V, p. 281-282.

<sup>67</sup> DS, p. 61-62.

<sup>68</sup> SCJ, p. 73-83.

<sup>69</sup> SCJ, p. 86-89.

sur l'aspect le plus sordide du métier tandis qu'il en tire des effets de contraste dans La grand'mère<sup>70</sup>, histoire d'une putain qui "travaille" chez sa fille et dans La rencontre<sup>71</sup> où nous voyons une fille réduite à cette extrémité pour se procurer l'argent nécessaire à l'enterrement de sa mère. Le thème de l'inceste revient aussi trois fois: mère et fils dans Sur le gibet<sup>72</sup> et Lorsque revient le printemps<sup>73</sup>, frère et soeur dans la même nouvelle<sup>74</sup>. Enfin, l'auteur traite de l'homosexualité dans L'art de se la couler douce<sup>75</sup>.

Nous n'avons pas encore parlé du mariage. C'est qu'il s'agit chez Laberge d'un thème distinct de celui de l'amour et auquel il revient beaucoup plus souvent.

On se marie, dans ses nouvelles, pour toutes sortes de raisons qui ne sont pas l'amour. Un veuf épouse sa servante par affollement sexuel<sup>76</sup>, un père marie sa fille

---

<sup>70</sup> SCJ, p. 90-92.

<sup>71</sup> FV, p. 265-273.

<sup>72</sup> SCJ, p. 215-221.

<sup>73</sup> FV, p. 374-375 et p. 330.

<sup>74</sup> Pages 368-369.

<sup>75</sup> FV, p. 174-175.

<sup>76</sup> La maison, FV, p. 146-155.

tuberculeuse pour s'éviter les frais de l'enterrement<sup>77</sup>, une jeune fille épouse un soldat dans l'espoir qu'il sera tué et qu'elle pourra toucher une pension<sup>78</sup>, une mère réussit, à force de stratagèmes, à marier ses quatre filles tuberculeuses et à trouver elle-même un mari<sup>79</sup>, un cultivateur rompt ses fiançailles parce que son futur beau-père refuse de s'engager, dans le contrat de mariage, à lui prêter sa machine à battre<sup>80</sup>.

On pourrait multiplier les exemples à plaisir. Presque tous les personnages de Laberge donnent dans le mariage tête baissée. Mais ils ne tardent pas à le regretter:

L'on a hâte de manger à la même table, de dormir dans le même lit, de se voir chaque jour. Et, sans se connaître réellement, l'on se marie, l'on se lie par des liens qu'il sera impossible de briser. Oui, l'on est marié. L'on croit avoir arrangé sa vie pour le mieux. Auparavant, l'on n'était pas satisfait, l'on n'était pas heureux, car on désirait tant de choses qu'on n'avait pas, mais tout de même, l'on n'était pas malheureux, tandis que maintenant...

Maintenant, l'on se connaît, l'on se connaît davantage chaque jour. Rien de ce qu'on espérait, on ne l'a trouvé chez son partenaire, mais au contraire, on découvre constamment chez lui de nouvelles imperfections, de nouveaux défauts qui nous deviennent de plus en plus insupportables<sup>81</sup>.

---

<sup>77</sup> Il marie sa fille, FV, p. 205-216.

<sup>78</sup> Mariage d'amour, SCJ, p. 162-163.

<sup>79</sup> Le bienheureux Monsieur Frison, FR, p. 60-93.

<sup>80</sup> Contrat de mariage, DS, p. 97-100.

<sup>81</sup> DH, p. 243-244.

## CONTES ET NOUVELLES

102

Certains trouvent une solution heureuse:

Un avant-midi que le pensionnaire était sorti, Georgette s'adressant à son mari lui dit:

--Si tu n'avais pas d'objection, tu coucherais dans la cuisine et Michel dans la chambre.

Tancrède c'était un garçon accommodant, pas malamain du tout, qui entendait raison.

--C'est bon, répondit-il simplement.<sup>82</sup>

mais d'autres doivent recourir au meurtre<sup>83</sup> ou au suicide<sup>84</sup>.

Même si le ménage ne se dissout pas toujours de façon aussi brutale, les époux finissent quand même par se détruire.

Dans La plus belle soirée de sa vie<sup>35</sup>, c'est la femme qui

révèle brusquement à son mari qu'elle l'a trompé pendant

douze ans. Dans La fin du voyage<sup>86</sup> après une demande en

mariage pour le moins brutale ("Tu vas me marier ou je te

tue"<sup>87</sup>), Trefflé Dignalais parvient sans peine à subjuguer

sa femme. Instable, inconsciemment cruel, il la force à

accepter les pires privations et la réduit à une déchéance

proche de l'anéantissement.

---

<sup>82</sup> FV, p. 176.

<sup>83</sup> Fait divers, SCJ, p. 152-155.

<sup>84</sup> Les deux amis, DH, p. 241-272.

<sup>85</sup> FV, p. 116-120.

<sup>86</sup> FV, p. 15-53.

<sup>87</sup> Page 19.

Sa compagne tassée sur une chaise et si petite que, dans l'ombre, on l'aurait prise pour une enfant **sans** son dos voûté qui, sans erreur possible, révélait la vieille femme qu'elle était, ne bougea pas, ne prononça pas un mot. Toute sa vie, elle avait vécu ainsi silencieuse, résignée, dans la soumission passive à l'homme. Dans la cuisine éclairée seulement par la faible lueur qui sortait du poêle, elle donnait par son immobilité l'impression d'être un poulet maigre, déplumé et malade, qui recourbé sur ses pattes et les yeux clos, endure son mal dans son obscure conscience<sup>88</sup>.

Sa seule ressource est l'acceptation:

Près du lit, elle regardait cette figure contractée par la douleur et elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour soulager le malheureux. Elle déplorait son impuissance. Certes, il avait été dur et autoritaire, mais il était fait comme ça. C'était pas sa faute. Il l'avait trimballée d'un coin de misère à un autre coin de misère, mais que voulez-vous? Il n'avait pas le talent pour devenir riche. Ça, c'est pas donné à tout le monde. Sûr qu'elle n'avait jamais eu d'agrément, mais lui n'en avait pas eu davantage. Ah, qu'il est donc triste de voir souffrir le compagnon de sa vie!<sup>89</sup>

Les couples labergiens ne viennent jamais plus près du bonheur conjugal.

On comprend facilement que, fondée sur un tel couple, la famille manque d'harmonie. Ce ne sont qu'hostilité, rancune et même violence ouverte.

Parfois ce sont les parents qui sont responsables. Dans Les noces d'or<sup>90</sup>, les rancunes qui murissaient depuis

---

<sup>88</sup> Pages 15-16.

<sup>89</sup> Pages 51-52.

<sup>90</sup> V, p. 214-227.

de longues années, éclatent soudain en paroles amères et irréparables. Pour payer l'hypothèque sur sa ferme, Julien Mattier a exploité honteusement ses quatre enfants aussi longtemps qu'il a pu. Il les a condamnés à une vie de misères et de déchéance. Le jour de ses noces d'or, deux de ses filles laissent crever leur fiel:

--Si j'sus pas drôle, c'est toujours ben d'vot faute. Qui est-ce qui m'a engagée à quatorze ans pour laver les planchers et les crachoirs dans un restaurant? C'est vous. C'est vous et vous m'avez vandue. Vous veniez chercher mes gages et vous ne me laissiez même pas un sou pour m'habiller<sup>91</sup>.

Et les enfants abandonnent le vieux, qui n'a rien compris: "J'ai des enfants sans coeur, déclara-t-il".

Dans bien des cas, aussi, ce sont les enfants qui sont les grands coupables. On peut citer le cas de l'homme qui fait vivre sa mère dans un réduit ménagé dans la cave de sa demeure et qui n'interrompt même pas une plaisanterie à l'annonce de sa mort<sup>92</sup>.

C'est dans Ce cher père<sup>93</sup> que Laberge a étudié de la façon la plus simple et la plus plausible les rapports entre les membres d'une famille. La donnée du problème n'a rien de compliqué: il s'agit de savoir lequel des six

---

<sup>91</sup> Page 224.

<sup>92</sup> Un bon fils, SCJ, p. 34-37.

<sup>93</sup> FR, p. 246-268.

enfants s'occupera du père, très vieux et malade. Personne n'en veut, évidemment. On le place à l'hospice. Mais sa maladie s'aggrave et les religieuses demandent un supplément. Tout le monde refuse de payer. Laberge exploite la situation à fond. Il met à nu la mesquinerie des enfants, leurs rivalités, leurs haines. Quand il en a assez dit, il s'arrête court, sans se donner la peine de faire un dénouement.

Comme on le voit, Laberge ne nous présente pas une vue idyllique de la famille canadienne-française. Il est à remarquer que les vieillards sont le pôle autour duquel s'organise la famille. Il y a très peu de jeunes enfants dans l'oeuvre de Laberge. En général, les enfants ont quitté la maison paternelle, ou du moins ils sont en âge de le faire. Au fond, le thème de la famille se distingue assez mal de celui de la vieillesse.

Laberge est le seul de nos écrivains qui se soit penché avec tant d'insistance sur les misères des vieillards. N'oublions pas qu'il a publié tous ses recueils de nouvelles entre l'âge de 25 et de 32 ans; c'est dire qu'il était directement intéressé au sujet.

Il nous décrit à plaisir tous les malheurs des vieux: leur laideur:

Le passant aperçoit alors six, huit ou dix têtes dépassant le sommet de la clôture, tête [sic] de vieux, laides, grotesques, tristes, lamentables, caricaturales, et il s'éloigne à la hâte de cette pitoyable et affligeante vision qui le poursuit et qui reste dans son imagination comme un vilain cauchemar<sup>94</sup>.

leurs infirmités:

Complètement chauve, la figure couverte de poils blancs d'une croissance de quatre ou cinq jours, Firmin Dault, qui avait jadis courtoisé la grande Philomène, était étendu sur un petit lit malpropre, dans une chambre sombre, étroite et basse, si basse qu'on était tenté de courber la tête pour ne pas heurter les solives du plafond. [...]

Et ce disant, le malade souleva lentement et péniblement sa couverture, mettant à nu et montrant un pied auquel il manquait trois doigts, un pied difforme, pas beau du tout à voir<sup>95</sup>.

la perte de leur raison:

Il reste ainsi des heures sans bouger, puis il se lève, il rôde, et sort dans le jardin. Mais il faut que je le surveille, car il fait des dégâts. Il a la manie de dévaster les carrés. Il casse les concombres, arrache des pieds de laitue, des carottes, des oignons et il les enterre ensuite en petits tas. Il fait des cachettes<sup>96</sup>.

leur solitude:

Eux, ils n'ont jamais de visite. Personne ne vient les voir. Ils songent que lorsqu'ils mourront, personne ne pensera jamais à eux. Ils seront morts complètement, plus que les autres encore dont le souvenir persistera pendant quelque temps dans quelques mémoires. Eux, ils sombreront dans l'oubli total<sup>97</sup>.

---

<sup>94</sup> V, p. 177.

<sup>95</sup> DH, p. 26-27.

<sup>96</sup> FV, p. 11.

<sup>97</sup> J, p. 173.

Ce qui est sans doute le plus affligeant pour les vieillards, c'est l'anéantissement de tous leurs espoirs. Le père Mattier<sup>98</sup> voit sa terre lui échapper après avoir travaillé cinquante ans pour la payer. Dans Une lampe s'est éteinte<sup>99</sup>, un vieux couple voit mourir ses deux enfants. Francis Lauzon<sup>100</sup> avait défriché des terres pour ses quatre fils, mais deux sont morts, le troisième a été amputé d'une jambe et ne peut travailler la terre; quant au quatrième, il n'aime pas la culture et se fait épicier. A cette désillusion vient s'ajouter l'indifférence complète de leurs enfants, quand il ne s'agit pas d'une haine avouée. (Voir ce que nous avons dit plus haut du thème de la famille.)

Tous ces malheurs ne sont pas nécessairement immérités. La pauvreté des vieillards vient de leur imprévoyance ou de leur manque de jugement<sup>101</sup>, et la haine de leurs enfants procède de leur avarice<sup>102</sup>. Leurs infirmités

---

<sup>98</sup> Les noces d'or, V, p. 214-227.

<sup>99</sup> DH, p. 108-128.

<sup>100</sup> La rouille, FV, p. 274-303.

<sup>101</sup> La fin du voyage, FV, p. 15-53.

<sup>102</sup> Les noces d'or, V, p. 214-227.

les rendent difficiles à supporter et ils ont souvent un caractère impossible<sup>103</sup>. Enfin, ils laissent souvent en mourant un testament injuste<sup>104</sup>.

Tel est le portrait que Laberge trace des vieillards et de leur place dans la société. Il est un peu poussé au noir, sans doute, mais il est solidement fondé sur l'observation. C'est avec ce thème que le réalisme de Laberge atteint à son apogée.

Si la vieillesse est le thème le plus original de Laberge, la mort est sans contredit son thème de prédilection. Dans ses 179 nouvelles, on compte 382 morts, dont 145 morts naturelles, 175 morts accidentelles<sup>105</sup>, 29 meurtres, 26 suicides et la mort de 7 bêtes. Rares sont les récits qui ne comptent pas au moins un cadavre. La mort s'y présente sous toutes ses formes.

Parfois, c'est l'aboutissement attendu d'une fatalité. Un enfant de trois ans voit une mouche se poser sur le cadavre de son père. Il reste par la suite la proie d'une hallucination qui lui fait entendre à tout moment le

---

<sup>103</sup> La tante et la nièce, FR, p. 138-131.

<sup>104</sup> Oraisons funèbres, SCJ, p. 110-113.

<sup>105</sup> Il faut compter 116 morts accidentelles dans une seule nouvelle, Première messe (DH, p. 19-107). Il s'agit de l'incendie d'une église.

bourdonnement de la mouche. L'obsession ne lui laissant plus aucun répit, il finit par se suicider<sup>106</sup>. Parfois, la mort est préparée de longue main par la vieillesse et la maladie<sup>107</sup>. Souvent, elle est inattendue, brutale et immotivée. C'est, par exemple, la fin tragique d'une ouvrière, à la veille de son mariage, qui, à son dernier jour de travail dans une usine de munitions, est victime d'une explosion causée par son imprudence<sup>108</sup>.

Si les personnages de Laberge meurent avec une facilité étonnante, ils se préoccupent en général assez peu de leur propre mort. Lorsqu'elle n'est pas pour eux une complète surprise, ils l'acceptent passivement, avec une résignation qui frise l'inconscience, même s'ils vont se suicider:

Il regardait ses vieux habits et soudain, il se figura être suspendu lui-même près du mur entre ces sombres et minables vêtements. Il avait comme une morbide curiosité de voir quelle apparence il aurait. Alors, sans presque s'en rendre compte, il sortit de sa chambre, entra dans la pièce voisine où son hôtesse faisait parfois sécher du linge sur une corde. Il la coupa, revint chez lui, en attacha une extrémité à un crochet. Automatiquement, il approcha une chaise, fit un noeud coulant, se le passa au cou, monta sur le siège et d'un coup de pied le repoussa...<sup>109</sup>

---

<sup>106</sup> La mouche, V, p. 71-76.

<sup>107</sup> La fin du voyage, FV, p. 15-53.

<sup>108</sup> Masque tragique, IV, p. 13-15.

<sup>109</sup> V, p. 133.

## CONTES ET NOUVELLES

110

Il est très rare que perce leur angoisse:

Dans ses yeux, dans sa figure, je voyais la hantise du trou noir où la bête humaine pourrit, se décompose et retourne aux éléments, l'horreur de la fosse où tout finit, la fosse dans laquelle on dépose votre corps en putréfaction...<sup>110</sup>

Pourtant, à n'en pas douter, cette angoisse habitait Laberge lui-même. Ayant rejeté toute croyance à la survie, il était fasciné exclusivement par l'aspect immédiat de la mort, par le sort du cadavre. Ses personnages ne meurent pas en coulisse mais sur la scène, en pleine lumière, et leur corps reste longtemps exposé à la vue du public. Son oeuvre est peuplée de cadavres horribles:

Sur le plancher en ciment, ils trouvèrent un tas de chairs carbonisées et d'os calcinés...<sup>111</sup>

Le sang coulait, ruisselait, inondait les vêtements de la malheureuse qui tentait en vain de fuir. Finalement, elle croula au plancher, des plaies rouges, béantes, par tout le corps. La figure était mutilée, une épaule fendue, un bras presque entièrement tranché. Un spectacle horrible<sup>112</sup>.

L'auteur s'attache avec une insistance remarquable à décrire l'appareil dont notre civilisation entoure les cadavres. Tantôt la scène est d'une pauvreté sordide:

---

<sup>110</sup> IV, p. 63.

<sup>111</sup> IV, p. 15.

<sup>112</sup> SCJ, p. 216.

Et stupéfait, il vit une petite chambre basse et nue, sauf un étroit cercueil posé sur des tréteaux, un cercueil de pauvre, à peine recouvert d'une mince couche de peinture noire. Sur le couvercle était une laide ferblanterie en forme de croix. Des murs lézardés, recouverts de papier fané, déteint et sali affligeaient la vue. Et sur ces murs étaient accrochés trois bouts de tentures, trois loques miteuses et fripées bonnes pour le marchand de guenilles. Les pompes funèbres des miséreux<sup>113</sup>.

tantôt d'un luxe tapageur et inutile:

Un jour, elle avait été témoin d'une scène qui démontrait de façon fulgurante, l'inégalité du sort et des conditions de vie du riche et du pauvre. Un enfant de cinq mois, fils de l'hôtelier de l'endroit était mort. Alors, lorsqu'un cortège de vingt automobiles était parti du salon mortuaire pour se rendre à l'église pour le service des anges, un landau chargé de gerbes de lis, de muflers blancs, de roses blanches et de mugets précédait le corbillard renfermant un petit cercueil blanc à moitié recouvert de couronnes de fleurs. A ce moment, bien que très jeune, elle s'était rendu compte que jamais ni elle ni aucun des siens, ne s'en irait en terre avec une telle profusion de fleurs<sup>114</sup>.

et tantôt, dans La veillée au mort<sup>115</sup>, d'une grossièreté rabelaisienne et franchement indécente<sup>116</sup>. Rien ne nous

---

<sup>113</sup> FV, p. 268.

<sup>114</sup> FR, p. 100-101.

<sup>115</sup> V, p. 228-257.

<sup>116</sup> Gérard Bessette (*op. cit.*, p. xxv-xxvi) croit sentir chez Laberge une certaine sympathie pour les personnages de cette nouvelle. Il est vrai que le mort aurait sans doute aimé ces funérailles, mais elles dégoûtent Laberge. Il suffit de relire la phrase qui ouvre et ferme le récit pour s'en rendre compte: "Ceci se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada." Qu'on se rappelle aussi comme Laberge avait insisté pour que ses propres funérailles se fassent le plus rapidement et le plus simplement possible.

est épargné, même pas la descente du cercueil dans la fosse:

Lorsque le corps est sorti de l'église, il tombait une pluie torrentielle et seulement une douzaine de personnes ont accompagné le défunt au cimetière. La fosse était pleine d'eau jusqu'aux bords et un vrai déluge s'abattait sur les assistants. L'on a placé une lourde pierre à chaque bout du cercueil et on l'a descendu dans ce trou qui était comme un puits. Les fossoyeurs se hâtaient et les pelletées de terre faisaient rejaillir l'eau de tous côtés<sup>117</sup>.

ni l'image du cadavre en décomposition:

--Oui, tu vas mourir et, au printemps, quand on te sortira du charnier, tu auras la figure couverte de mousse, une mousse d'un pouce de long, comme de la barbe. Tu auras de la barbe<sup>118</sup>.

Laberge revient inlassablement à ces thèmes funéraires, comme si la contemplation de tous ces cadavres pouvait exorciser l'angoisse qui est en lui. On touche ici au plus profond de son drame intime.

Il faut remarquer aussi combien cette façon d'aborder le thème de la mort s'inscrit aisément dans le cadre du naturalisme. L'auteur étudie la mort en observateur — de l'extérieur, en quelque sorte — négligeant l'aspect individuel au profit de l'aspect social.

Laberge a aussi traité assez abondamment de la réaction de l'entourage du mort. On souhaite souvent la mort de l'autre, soit pour en finir avec la maladie et les

---

<sup>117</sup> DH, p. 15-16.

<sup>118</sup> FV, p. 375.

ennuis qu'elle cause<sup>119</sup>, soit pour être débarrassé du moribond qu'on déteste et qui coûte cher<sup>120</sup>, soit encore parce qu'on attend un héritage<sup>121</sup>. Parfois, sans souhaiter la mort, on refuse par une négligence inconsciente mais coupable, de lutter contre elle<sup>122</sup>. On ne recule pas toujours devant le meurtre<sup>123</sup>. Rares sont les cas où l'on redoute la mort de l'autre<sup>124</sup>; le personnage labergien est trop égoïste pour cela.

Après la mort, les proches manifestent de l'indifférence<sup>125</sup>, un soulagement féroce<sup>126</sup>, de l'agacement à la suite des ennuis qu'entraîne la mort<sup>127</sup> ou le testament<sup>128</sup>, assez souvent aussi, un chagrin authentique<sup>129</sup>. Quant aux

---

<sup>119</sup> La malade, V, p. 164-172.

<sup>120</sup> Ce cher père, DH, p. 246-268.

<sup>121</sup> L'héritage, FV, p. 256-264.

<sup>122</sup> Tout P'tit, V, p. 196-213.

<sup>123</sup> Le retour du soldat, DH, p. 39-96; Le billet de lotterie, DS, p. 137-163.

<sup>124</sup> La fin du voyage, FV, p. 15-53.

<sup>125</sup> Un bon fils, SCJ, p. 64-67.

<sup>126</sup> L'époux volage, SCJ, p. 93-94.

<sup>127</sup> Le pendu, IV, p. 74-79.

<sup>128</sup> Les deux soeurs, FR, p. 23-33.

<sup>129</sup> Une lampe s'est éteinte, DH, p. 108-128.

## CONTES ET NOUVELLES

114

meurtriers, qui ont le plus souvent été poussés au crime par les circonstances, ils n'éprouvent jamais de remords<sup>130</sup>.

La mort sert à Laberge à faire ressortir l'égoïsme de ses personnages, à mettre en vedette tout ce qu'il peut y avoir de sordide et de mesquin dans les rapports entre les hommes. Tous ses thèmes, société, amour, mariage, famille, vieillesse, mort, sont d'ailleurs traités avec le même pessimisme. Laberge ne veut voir que la bassesse de l'homme; il le condamne sans rémission. Pourtant, l'homme n'est pas entièrement responsable, car il est le jouet d'un destin contraire qui ne lui laisse aucune chance.

La fatalité n'est pas à proprement parler un thème de Laberge: c'est la base de son univers.

Pour lui, la vie est un jeu de hasard où le moindre petit incident peut changer le cours d'une vie:

Vrai, la fête du roi n'avait pas porté chance à ces deux jeunes gens. La célébration de cet anniversaire dans tous les pays de l'Empire et le congé de cette journée dans les divers domaines de l'activité quotidienne avaient été cause que la destinée de ces deux êtres avait été complètement changée.

Des lettres annonçant des décisions importantes qu'ils avaient jetées le matin à la poste avaient dormi là tout le jour au lieu d'être placées dans des trains et, par suite de ce retard, elles n'étaient jamais parvenues à leurs destinataires. Les résolutions qui devaient décider de leur avenir n'avaient jamais été connues de ceux qu'elles concernaient. [...]

---

<sup>130</sup> Le dernier souper, DS, p. 9-37.

## CONTES ET NOUVELLES

115

Le destin avait mêlé les cartes, s'était fait un malin plaisir de briser les rêves des deux jeunes gens<sup>131</sup>.

Mais les chances ne sont pas égales; les dés sont pipés:

Finir ses jours en paix, comme si ce n'était pas le désir de tous les hommes. Mais combien achèvent en paix leur putain de vie? Finir ses jours en paix, ce serait vraiment trop beau. Il y en a tant qui, avant de partir de ce monde, ont toutes les peines et les misères imaginables<sup>132</sup>.

C'est ainsi. Il vient un jour où le sort est si contraire, si hostile, que toute lutte devient inutile. Il n'y a plus qu'à céder, à s'en aller, car là où vous êtes, c'est le vide, le néant, la solitude dans la foule étrangère qui vous regarderait crever dans la rue comme un chien écrasé. Vous avez beau vous tourner de tous côtés, il n'y a rien à faire, nul secours à atteindre de personne<sup>133</sup>.

Le hasard mène le monde à l'aveuglette:

Mourir à dix-huit ans, moins de quarante-huit heures après ses nocces, alors que l'on rêve d'avenir, que la vie s'ouvre devant soi, n'est-ce pas tragique? Pourquoi pas plutôt le vieux grand-père accablé par les ans, incapable de travailler et l'esprit obscurci? Pourquoi pas la vieille femme aux yeux éteints, inapte à vaquer aux soins du ménage? Sûr que sur la terre tout marche à l'aveuglette<sup>134</sup>.

Pourtant, l'homme ne se révolte jamais. Il accepte son sort avec la plus parfaite passivité:

---

<sup>131</sup> DH, p. 171.

<sup>132</sup> FV, p. 47-48.

<sup>133</sup> SCJ, p. 60.

<sup>134</sup> FV, p. 192.

## CONTES ET NOUVELLES

116

Sans résistance aucune, il s'abandonnait à son destin. Vaguement, il comprenait qu'il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, mais il ne connaissait que cela, obéir. Il était comme le nageur emporté par le courant rapide et qui ne fait aucun effort pour se sauver. Toute sa volonté, tout son jugement, il s'en servait sur le siège de sa voiture, au volant de son camion, pour les autres. Lorsqu'il s'agissait de lui-même, il était sans défense<sup>135</sup>.

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les cruautés du destin envers les personnages labergiens. Tantôt c'est un mendiant à qui on donne par erreur de la saucisse empoisonnée<sup>136</sup>. Tantôt c'est une femme qui éprouve cinq déceptions amoureuses de suite<sup>137</sup>. C'est encore l'incendie d'une église qui cause la mort de 107 personnes<sup>138</sup>. C'est aussi la pauvreté et le manque d'instruction qui poussent au vol et au meurtre<sup>139</sup>.

Cette fatalité omniprésente est gratuite. Il est rare que le malheur soit appelé par la logique interne du personnage; il dépend au contraire des circonstances. Une porte se ferme brusquement sur le bras d'un chasseur. Le

---

<sup>135</sup> FV, p. 212.

<sup>136</sup> Le vieux, SCJ, p. 169-172.

<sup>137</sup> La visiteuse, FR, p. 192-236.

<sup>138</sup> Première messe, DH, p. 97-107.

<sup>139</sup> Le dernier souper, DS, p. 9-37.

coup part et tue son fils<sup>140</sup>. La catastrophe, même quand elle est causée par quelqu'un, peut arriver indépendamment de la volonté du personnage:

L'autre, le fermier Lesieur avait parlé en étourdi, sans réfléchir. Il avait là chez lui un brave et honnête travailleur qui le servait de son mieux depuis trois ans, un robuste et solide gaillard pas paresseux du tout, connaissant la besogne et prenant l'intérêt de son maître. Puis voilà que, sans raison aucune, il lui conseillait de partir. Il ne pensait pas à lui, il ne voyait qu'une bonne place pour son engagé sur la terre à côté<sup>141</sup>.

L'importance que Laberge accorde au hasard l'amène nécessairement à faire de nombreuses entorses à la vraisemblance. La visiteuse<sup>142</sup> en offre un bon exemple. Il est rare cependant que la malchance soit aussi manifestement systématique. En général, chaque nouvelle prise isolément peut se défendre, plus ou moins bien, selon le cas. C'est l'accumulation de ces coïncidences malheureuses, nouvelle après nouvelle, qui lasse le lecteur et donne une impression d'artificiel, de mécanique.

Le pessimisme outrancier de Laberge, qui éclate à l'analyse de ses principaux thèmes, est sans contredit le pire défaut de son oeuvre. Lui qui se veut peintre fidèle

---

<sup>140</sup> Coup de vent, IV, p. 80-82.

<sup>141</sup> FV, p. 199.

<sup>142</sup> FR, p. 182-236.

de la vie, il déforme systématiquement et — disons le mot — un peu bêtement la réalité. Même s'il a su observer les petits détails de la vie quotidienne, même si le portrait qu'il trace de la société canadienne-française est parfois étonnamment ressemblant, il est trop chargé et trop incomplet. Sa conception du monde ne permet pas à Laberge d'être autre chose qu'un écrivain de second ordre.

#### 5. Personnages

Nous avons établi que les personnages de Laberge sont les jouets du destin. Or le destin s'attaque surtout à deux sortes d'hommes: ceux qui sont pris par une idée fixe et ceux qui sont amorphes. Il peut s'amuser à bafouer les premiers; les autres sont les victimes rêvées qui encaissent les coups sans offrir de résistance.

Parmi ces derniers, on peut citer l'exemple de Tout P'tit<sup>143</sup>. Enfant, il était chétif et passait ses journées sagement assis sur la première marche de l'escalier ou chez sa grand-mère.

Au collège, Tout P'tit ne faisait aucun progrès. Lors de sa quatorzième année, le frère Alain, son professeur, décida de le sortir de sa torpeur, de secouer son intelligence. Il le gardait après la classe pour lui donner des explications particulières. Tout P'tit retournait à la maison bien fatigué, mome, les yeux battus...

---

<sup>143</sup> V, p. 196-213.

Il paraissait maintenant plus hébété. Il ne put terminer l'année scolaire. Deux mois avant les examens, il cessa d'aller au collège<sup>144</sup>.

Son père tente de l'initier à son travail, mais il est trop maladroit. Tout P'tit reste à la maison, à ne rien faire. Un ami, ou plutôt une connaissance, car il n'a pas d'amis, l'amène au cinéma avec des filles. Tout P'tit est mal à l'aise et s'ennuie. Une seule chose secoue un peu sa torpeur. Il tombe amoureux de la veuve qui tient le restaurant du coin. Timidement, bien sûr, et en silence. Mais la veuve se marie. Tout P'tit perd pour de bon le goût de vivre:

Tout ce qu'il voulait Tout P'tit, c'était d'être tranquille et, comme un chien blessé, lécher sa plaie en silence, dans un coin<sup>145</sup>.

Peu après, il meurt de tuberculose.

L'oeuvre de Laberge est remplie de ces personnages apathiques, privés d'idéal et de désirs, vaincus d'avance. A côté d'eux, on trouve des personnages dont toutes les énergies sont tendues vers un seul but. C'est le cas du père Mattier<sup>146</sup> qui ne pense qu'à une seule chose: payer l'hypothèque sur sa terre. Pour ce faire, il sacrifie l'un

---

<sup>144</sup> Page 200.

<sup>145</sup> Page 207.

<sup>146</sup> Les noces d'or, V, p. 214-227.

## CONTES ET NOUVELLES

120

après l'autre ses quatre enfants. On peut encore mentionner Julien Chantareau<sup>147</sup>. Révolté contre sa famille bourgeoise et surtout contre sa grand-mère qui l'a fait envoyer à l'école de réforme pour une bagatelle, il décide de se venger en faisant rejaillir la honte sur eux. Après plusieurs condamnations pour vol, il réussit enfin à se faire pendre.

En général la psychologie de Laberge est un peu courte. Ses personnages s'effacent devant l'action, et les événements seuls importent, surtout dans les contes les plus courts. Ils sont tout d'une pièce, sans nuance et sans complexité. Gérard Bessette décrit ainsi Francis Lauzon<sup>148</sup>:

Lauzon est réaliste, déterminé, volontaire, sobre, laborieux, profondément attaché à la terre, à la lignée. Il n'a rien d'un rêveur, d'un artiste, d'un sensuel, d'un sentimental. Seul un intense désir — probablement hérité de son père — d'aller défricher au loin des terres neuves le distingue de la majorité des "habitants"<sup>149</sup>.

Il montre ensuite, avec beaucoup de justesse, comment toute la nouvelle, même les descriptions, cadre bien avec le personnage. Tout cela est fort vrai, mais le personnage est

---

<sup>147</sup> Le mouton noir, FV, p. 77-90.

<sup>148</sup> La rouille, FV, p. 274-308.

<sup>149</sup> Op. cit., p. xvii.

## CONTES ET NOUVELLES

121

quand même manqué. Il est trop parfait et trop froid pour être véritablement humain. Il ressemble étrangement à Jean Rivard. Il n'a pas la chance et la bonne humeur du personnage de Gérin-Lajoie, mais il est lui aussi un colon type, un colon stylisé, une marionnette qui laisse voir ses ficelles.

Si Laberge échoue le plus souvent dans le portrait, il réussit admirablement la caricature. Les personnages de La veillée au mort<sup>150</sup>, tous enlevés d'un seul trait, campent des figures énergiques et pleines de verve. Tous — l'homme fort, le forain, le coureur de jupes, le vieux maquignon — sont inoubliables. Hauts en couleurs, soumis au grossissement comique, ils vivent d'une vie intense, justement parce qu'ils sont exagérés. Il en est de même de certains personnages épisodiques. Un des mieux réussis est la mère de Tout P'tit; elle se décrit elle-même:

-- J'ai peut-être pas autant de qualités que d'autres, disait-elle avec un air qu'elle cherchait à rendre modeste, mais je tâche de tenir ma maison propre. Personne peut dire que je suis salope. Tenez, parlez-moi pas d'entrer chez quelqu'un et de voir des vieilles chaussures dans un coin, des journaux sur les tapis et des meubles couverts de poussière. Ca, ça me dévisage. Moi, j'aime à voir une maison nette<sup>151</sup>.

---

<sup>150</sup> V, p. 228-257.

<sup>151</sup> V, p. 197.

Sa passion pour la propreté est le seul trait de son caractère que nous connaissions, mais il suffit à la caractériser. Dans les personnages plus fouillés, quand il ne peut pas se raccrocher à un trait unique et mémorable, Laberge est incapable de réussir un portrait vraiment vivant.

Il faut peut-être en chercher la raison dans son attitude envers ses personnages. On ne sent pas chez lui, ou du moins très rarement, la sympathie du créateur envers ses créatures, mais au contraire un mépris profond. Laberge ne s'en cachait pas. Qu'on relise la première phrase de La veillée au mort: "Ceci se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada<sup>152</sup>" ou la dédicace de L'art de se la couler douce: "A toutes les punaises de la terre, avec mon mépris et mon dégoût<sup>153</sup>." Qu'on compare les crapules et les imbéciles qui peuplent son oeuvre avec les portraits idéalisés qu'il nous a laissés des hommes qu'il aimait et admirait, Charles de Belle en particulier. Si des nouvelles comme L'art de se la couler douce<sup>154</sup> et Un homme heureux<sup>155</sup> ne suffisaient pas à faire de Laberge

---

<sup>152</sup> V, p. 228.

<sup>153</sup> FV, p. 173.

<sup>154</sup> FV, p. 173-185.

<sup>155</sup> V, p. 179-195.

un misanthrope de la plus pure espèce, si son refus de publier ses livres n'indiquait pas, en même temps que sa peur de la critique, un mépris hautain de la masse, les réflexions suivantes ne laisseraient aucun doute:

Définition: Canayen pure laine: ignorant, fanatique, malhonnête, ordurier, malfaisant, menteur, hypocrite, etc. etc.

Comme un habile chirurgien, Hitler était en train de débarrasser le monde du cancer juif. On ne lui a pas permis de finir sa tâche. Un autre devra la reprendre<sup>156</sup>.

On comprend mal comment M<sup>me</sup> Clerc a pu écrire:

Cet écrivain dont nous avons vu que par bien des aspects il se rattache au mouvement réaliste, partage avec ce mouvement un intérêt et une pitié généreuse pour les classes populaires<sup>157</sup>.

Elle cite comme exemple Masque tragique<sup>158</sup>, oubliant malheureusement que Laberge reproche à son héroïne d'avoir causé le suicide de son ancien amant. La mort horrible de l'ouvrière est donc pour l'auteur la punition méritée de sa trahison et de son étourderie. Il est impossible d'y voir une protestation contre les conditions de travail dans certaines usines.

Il nous semble évident que Laberge déteste la plupart de ses personnages et qu'il écrit surtout pour donner

---

<sup>156</sup> Passages raturés, pp. 13 et 3 du manuscrit de Réflexions (publié dans Hymnes à la terre, p. 67-86).

<sup>157</sup> G. Clerc, op. cit., p. 66.

<sup>158</sup> IV, p. 13-15.

libre cours à sa haine. Dans ces conditions, il est facile de comprendre que la caricature, le trait vif et mordant, lui convient à merveille. Par ailleurs, s'il lui faut analyser un personnage, c'est-à-dire le comprendre et, par conséquent, lui être sympathique, il échoue lamentablement.

#### 6. Réalisme

Le réalisme de Laberge se manifeste à peu près de la même façon dans les contes et nouvelles que dans La Scouine. Les scènes qui visent à choquer le lecteur sont nombreuses. Mentionnons seulement celle où l'on voit une femme s'arracher une dent d'une façon pour le moins originale:

Prenant un bout de fil de fer, elle le fit chauffer à blanc, ouvrit la bouche tout [sic] grande, se mit la langue de côté et appliqua le métal ardent sur la gencive. Il se produisit comme une légère écume et la chair devint blanche. Après un côté, l'autre. Jetant ensuite la tige brûlante sur le cendrier du poêle, elle saisit de ses doigts la dent déchaussée et l'arracha<sup>159</sup>.

On pourrait citer aussi les horribles scènes de pendaison de Sur le gibet<sup>160</sup>.

---

<sup>159</sup> FV, p. 36.

<sup>160</sup> SCJ, p. 215-222.

## CONTES ET NOUVELLES

125

On note dans les nouvelles la même précision de détails que dans La Scouine. Par exemple, la description suivante d'un intérieur canadien-français est des plus exacte:

Le salon, meublé d'un chesterfield en velours brun, d'un piano, de chromolithographies dans de larges cadres dorés, de lourdes portières rouges et de grands rideaux de soie violets aux fenêtres, était toujours hermétiquement clos. Et pour que le soleil ne changeât pas la couleur des meubles, des tapis, des portières, des rideaux et du papier peint sur les murs, les volets étaient continuellement fermés. Un beau salon qu'elle avait Mme Prouvé, seulement un peu lugubre. L'ombre y régnait éternellement. En y pénétrant, on avait un peu l'impression d'entrer dans une chambre mortuaire. Une fois par semaine, Mme Prouvé en ouvrait la porte. Elle balayait, époussetait les meubles et les cadres, puis refermait la pièce qui demeurait close jusqu'à la semaine suivante. C'était comme un sanctuaire. On n'entrait dans ce salon que dans les occasions exceptionnelles<sup>161</sup>.

Cependant, malgré la justesse de l'observation, il y a dans ce passage de sérieuses entorses à l'objectivité. La phrase: "Un beau salon qu'elle avait Mme Prouvé, seulement un peu lugubre" détonne dans ce contexte à la fois par son style et parce qu'elle implique un jugement de valeur. De tels jugements abondent chez Laberge. Ils sont le plus souvent implicites, mais il arrive qu'ils soient exprimés:

Oui, c'est poison les morts. Ils vous ont fait souffrir pendant qu'ils étaient vivants et maintenant qu'ils sont disparus, ils continuent et même c'est pire. Ils seraient à mille pieds sous terre que leur souvenir maudit vous harcelerait<sup>162</sup>.

---

<sup>161</sup> V, p. 198.

<sup>162</sup> SCJ, p. 113.

Par ailleurs, lorsque sa sensibilité n'est pas engagée, il décrit une scène de l'extérieur, s'arrêtant exclusivement aux détails concrets, sans tirer même les conclusions les plus évidentes. Dans Drame sans paroles<sup>163</sup>, aucun personnage n'est nommé. On les voit agir de loin, sans rien entendre de ce qu'ils disent, comme s'il s'agissait d'une pantomime. On peut constater la même objectivité dans la phrase suivante: "Un grand édifice en bois, à deux étages, avec des rideaux blancs aux fenêtres, vraisemblablement un hôpital, se dressait au bord de la route<sup>164</sup>." L'auteur se place ici du point de vue de ses personnages, des touristes qui ne peuvent que deviner la fonction de l'édifice.

L'alternance entre l'objectivité la plus absolue et la partialité la plus passionnée est constante chez La-berge. Il avait été séduit par le pessimisme, les thèmes noirs du réalisme et du naturalisme français, qui lui offraient la possibilité de déverser sa bile. En même temps que les thèmes, il a voulu adopter la technique de cette école littéraire — mais son tempérament émotif rend souvent inutiles tous ses efforts d'objectivité.

---

<sup>163</sup> V, p. 46-48.

<sup>164</sup> V, p. 17.

Conclusion

Albert Laberge est avant tout un conteur; même ses romans ne sont au fond que des ensembles de contes. Et c'est sur ses contes et ses nouvelles que repose l'essentiel de sa réputation littéraire.

Si l'on ne considère que les sommets — une vingtaine de titres environ — Laberge mérite une place de choix dans l'histoire de la littérature canadienne-française. L'observation et la simplicité de Mame Pouliche ou la verve de La veillée au mort n'ont pas beaucoup d'égales dans notre littérature.

Faut-il pour autant partager l'enthousiasme de Gérard Bessette?

Je tiens à l'affirmer dès le début: à mon avis, Albert Laberge est de beaucoup notre plus grand nouvelliste, le seul qui atteigne parfois à la puissance d'un Maupassant, d'un Zola<sup>165</sup>.

Ce jugement nous paraît exagéré. À côté de quelques réussites, combien de contes médiocres et combien d'échecs lamentables! Laberge ne peut survivre que dans des anthologies, par les quelques pièces où n'apparaissent pas ses défauts les plus criants: erreurs graves de composition, manque de profondeur dans l'analyse psychologique,

---

<sup>165</sup> G. Bessette, op. cit., p. vii.

## CONTES ET NOUVELLES

128

invraisemblances flagrantes. A cause de cela, à cause aussi de son pessimisme outrancier et de son manque évident de sympathie pour les gens et le milieu qu'il décrit — défauts qui réduisent singulièrement la valeur humaine de ses contes — Laberge n'est pas un grand écrivain.

## CHAPITRE IV

### PROSES DIVERSES

Les romans et les nouvelles constituent, quantitativement, un peu plus de la moitié de l'oeuvre d'Albert Laberge. Le reste, cependant, n'a qu'une valeur toute relative; ces livres n'auraient pas sauvé leur auteur de l'oubli. C'est pourquoi, bien que nous soyons en présence de genres littéraires assez différents, nous avons groupé toutes ces pièces dans un même chapitre et c'est aussi pour cette raison que nous les étudierons assez rapidement.

Nous verrons d'abord les critiques littéraires et artistiques de Laberge, réservant pour la deuxième section un groupe de pièces assez hétéroclites caractérisées par le fait que Laberge s'y raconte lui-même.

#### 1. Critique

Albert Laberge a publié quatre volumes de critique: Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Journalistes, écrivains et artistes, Charles de Belle, Peintre-Poète et Propos sur nos écrivains<sup>1</sup>. Les deux premiers comprennent

---

<sup>1</sup> On trouve dans la bibliographie les critiques que l'auteur a publiées dans les journaux. Nous n'en tenons pas compte dans notre étude, car les quatre volumes constituent un échantillon plus que suffisant de la critique de Laberge.

## PROSES DIVERSES

130

51 articles consacrés à divers artistes et écrivains. Le troisième est une biographie anecdotique. Quant au dernier, il contient surtout des souvenirs<sup>2</sup>. Plutôt que des critiques véritables, ces livres sont des hommages aux artistes que l'auteur a connus<sup>3</sup>.

On peut se demander quel principe a guidé le choix des écrivains et des artistes qui font l'objet de ces études. Il ne s'agit manifestement pas d'un palmarès. La liste des poètes dont il ne parle pas est impressionnante: Albert Lozeau, Gonzalve Desaulniers, Paul Morin, René Chopin, Louis Dantin, Robert Choquette, Alfred Desrochers. On chercherait en vain des ressemblances entre leur oeuvre et celle de Laberge. En effet, il y a un abîme entre le réalisme et le pessimisme de La Scouine et les élans religieux d'un Lucien Rainier ou la délicatesse un peu mièvre des portraits d'enfants de Charles de Belle. De même, toute tentative pour trouver des traits communs à tous ces artistes et ces écrivains se heurterait nécessairement à un échec.

---

<sup>2</sup> Quatre articles de ce livre ne sont pas des critiques. Ce sont: Léopold Houle, avocat, p. 43-63 (biographie); Blagues de bohème, p. 85-87; Mon premier livre, p. 103-105 et Une anecdote pour finir, p. 107-108 (anecdotes).

<sup>3</sup> On trouvera le nom de ces artistes ~~en consultant l'index des noms cités dans l'oeuvre de Laberge~~, à l'appendice 2, p. 255-257. On trouvera aussi à l'appendice 3 un index des noms cités dans l'oeuvre de Laberge.

## PROSES DIVERSES

131

Entre eux, il y a un seul lien: la personne de Laberge. Le groupe comprend surtout des écrivains, quelques peintres et sculpteurs. On n'y trouve cependant aucun musicien, car il n'aimait pas la musique — c'était un visuel et non un auditif. Ils ont pour la plupart produit leurs meilleures oeuvres entre 1900 et 1925. Quelques-uns d'entre eux — de Belle, les frères de Montigny, Charles Gill, l'abbé Mélançon — étaient des intimes de Laberge et il connaissait tous les autres pour leur avoir parlé au moins une ou deux fois<sup>4</sup>.

Il avait pour ces gens une admiration naïve, fondée non sur leurs qualités artistiques, mais sur le simple fait qu'ils avaient produit une oeuvre. Les artistes et les écrivains étaient pour lui les seuls hommes dignes de vivre; le fait de les avoir fréquentés, d'avoir échangé des manuscrits avec eux et de s'être fait donner des peintures lui conférait un peu de cette dignité, le confirmait dans son personnage. C'est pourquoi il se limite à ceux qu'il a connus et c'est pourquoi il ne manque jamais de se mettre en scène. En faisant leur éloge, il composait aussi son propre panégyrique, puisqu'ils le considéraient comme leur égal.

---

<sup>4</sup> Une seule exception: Jovette Bernier.

Cette attitude de Laberge explique aussi sa conception de la critique. Il n'est pas question pour lui d'analyser une oeuvre avec minutie, d'en expliquer les secrets les plus profonds. Il n'essaie pas non plus de juger d'après des critères objectifs et rigoureux. S'il esquisse une biographie, incomplète et imprécise, c'est bien plus pour raconter des détails qu'il trouve intéressants et des incidents dont il a été l'un des acteurs que pour retracer l'influence de la vie de l'auteur sur son oeuvre. Parfois, il décrit une peinture<sup>5</sup> ou résume un roman<sup>6</sup>, mais très souvent, il se contente de jugements sommaires, dictés par sa sensibilité plutôt que par son intellect:

L'une des plus jolies peintures de Lamarche, un paysage dans une tonalité grise était accrochée dans le bureau du Dr Adelstan de Martigny au milieu des livres, des bronzes et des gravures. C'était un tableau que je goûtais infiniment, un tableau dans lequel le peintre avait mis toutes ses belles qualités d'artiste. J'ignore ce qu'est devenu ce joyau d'art<sup>7</sup>.

Ce sont là des pages que l'on aime à relire à mi-voix pour en savourer la langoureuse tristesse. L'un de mes grands plaisirs à certains jours est de lire quelques-uns de ces poèmes dans les manuscrits même [sic] de l'auteur, manuscrits que je dois à sa généreuse amitié<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> Voir la description de Gethsémani de Charles de Belle, P, p. 24, reprise dans CdB, p. 42-43.

<sup>6</sup> Voir le résumé du Débutant d'Arsène Bessette, J, p. 26-31.

<sup>7</sup> P, p. 80.

<sup>8</sup> P, p. 160.

La plupart des articles sur les peintres sont illustrés par des reproductions de tableaux provenant de sa collection personnelle; dans le cas des écrivains, on trouve de généreuses citations et à l'occasion des inédits. Ces citations ne sont jamais commentées longuement. Voici par exemple comment est présentée une pièce de Jean Charbonneau: "Le poème *Prédestinés* nous fait voir le rôle et la mission du poète. Ces idées sont exprimées en des vers d'une haute envolée." Après la citation, l'auteur conclut: "Voilà non pas seulement de bien beaux vers, mais de la haute poésie"<sup>9</sup>."

Comme on peut le voir par les quelques citations qui précèdent, Laberge ne ménageait pas les éloges et les superlatifs. Il entasse louange sur louange, sans le moindre reproche. Tout au plus, de rares réserves qui n'enlèvent rien à son enthousiasme et à son admiration. C'est ainsi par exemple qu'il mentionne les négligences de style de Louis-Joseph Doucet, mais sans s'y arrêter et sans donner d'exemple<sup>10</sup>. Cette attitude peut sembler étonnante quand on connaît la puissance de haine de Laberge et quand on se

---

<sup>9</sup> P, p. 196.

<sup>10</sup> P, p. 216-217. Faut-il voir une pointe d'ironie dans le paragraphe suivant: "Composer des vers était pour Doucet une espèce de fonction naturelle. Presque chaque année, il publiait un volume et il édifiait ainsi une œuvre très considérable. Il a été l'un des plus prolifiques de nos auteurs." (p. 217)

rappelle l'âpreté de ses romans et de ses nouvelles. On s'attendrait plutôt à trouver dans ses critiques des "éreinements" en règle. Mais il n'y en a qu'un dirigé contre Albert Lozeau, coupable d'avoir brisé la carrière de Guy Delahaye<sup>11</sup>. La raison en est assez simple. Laberge avait choisi l'art et la littérature comme moyens d'évasion. Écrivains et artistes étant pour lui des demi-dieux que la création d'une oeuvre mettait à part du commun des mortels, le moindre reproche à leur adresse lui semblait une sorte de blasphème.

On conçoit facilement qu'un critique aussi peu exigeant et aussi peu scientifique n'a laissé qu'une oeuvre des plus médiocre. S'il n'avait écrit que ces critiques, il ne mériterait pas qu'on le tire de l'oubli. Tout au plus, l'historien de la littérature peut-il puiser ici et là une date, une anecdote, un petit fait, qui peuvent lui être utiles.

Cependant, si les critiques de Laberge nous renseignent fort mal sur les artistes dont il parle, elles sont essentielles à qui veut connaître Laberge lui-même. En effet, elles complètent et corroborent les conclusions qu'on peut tirer de l'analyse des romans et des nouvelles.

---

<sup>11</sup> J, p. 114-115.

Par exemple, le retour de certains thèmes déjà étudiés à propos des nouvelles, est significatif. Il y a, dans les critiques, presque autant de cadavres et de funérailles que dans les contes. L'anecdote suivante, par sa parfaite inutilité, illustre bien l'obsession de Laberge:

Il m'aborda et, après les politesses d'usage:  
 "J'ai fait inhumer Lamarche dans mon terrain au cimetière, m'annonça-t-il. Je possède un beau lot, vaste, sur une légère éminence où les morts peuvent dormir confortablement. J'ai fait transporter là le corps de mon vieux camarade. Je reposerai moi-même là un jour. Amis dans la vie, amis dans la mort. N'approuvez-vous pas cela?"  
 Pour un peu, il m'eût offert une place à côté d'eux dans la souterraine demeure<sup>12</sup>.

Aussi implacable que la mort, le destin est toujours là pour régler la vie des artistes et des écrivains, qui ne résistent guère mieux que les personnages des nouvelles:

Paul de Martigny est né écrivain et, si les circonstances l'eussent voulu, si le sort ne l'eût traité avec tant d'injustice, il n'est pas douteux qu'il aurait créé une oeuvre considérable et de tout premier ordre. Son destin ne l'a pas voulu<sup>13</sup>.

Si ces thèmes ne sont pas limités à la prose réaliste, c'est que les problèmes de la mort et du destin sont d'une importance capitale dans la pensée et la psychologie de l'auteur.

---

<sup>12</sup> P, p. 82-83.

<sup>13</sup> P, p. 167.

Pour le biographe de Laberge, ses critiques constituent une importante source de renseignements. Presque tous les articles sont entrecoupés de souvenirs personnels, d'anecdotes, de réflexions et de commentaires. Ces digressions n'ajoutent rien à la valeur des critiques — au contraire — mais elles contiennent de nombreux détails biographiques et révèlent de nombreux aspects de la personnalité de l'auteur. Nous y avons puisé abondamment dans notre premier chapitre.

C'est là le seul intérêt que présente cette partie de l'oeuvre labergienne, car, inspirée par un lovable sentiment d'amitié, elle témoigne d'une complète absence de sens critique.

## 2. A la première personne

Albert Laberge se livre inconsciemment ou sous le couvert de la fiction dans ses critiques et dans son oeuvre romanesque. Dans les autres livres qu'il nous reste à étudier, Quand chantait la cigale et Hymnes à la terre, il se raconte sans détour. A ces deux ouvrages, il convient d'ajouter diverses pièces des autres recueils, en particulier Impressions d'Adrien Clamer<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> SCJ, p. 241-265. On trouvera la classification des oeuvres de Laberge à l'appendice 2.

## PROSES DIVERSES

137

Sous ce dernier titre sont groupés vingt et un petits poèmes en prose, très brefs, la plupart d'une page ou moins. On y trouve deux personnages, Adrien Clamer (évidemment Laberge lui-même) et son amie Lucie. Une allusion à un cercueil <sup>d'enfant</sup> qui hante la mémoire de Lucie<sup>15</sup> et le nom d'Adrien Clamer permettent d'identifier cette dernière avec Florina. Ces poèmes sont différents, quant au sujet et au ton, des autres poèmes en prose de Laberge. Tout ce qui se rattache au cycle de Lamento présente en effet des caractéristiques bien différentes des autres oeuvres du même genre.

Ces petits poèmes en prose sont en général plus compliqués, plus "littéraires" que ceux que lui a inspirés sa campagne de Chateauguay. Des phénomènes psychiques plus ou moins mystérieux lui servent souvent de sujet. Par exemple, Clamer regardant Lucie dans la glace croit voir une inconnue à sa place<sup>16</sup>. Une sorte d'angoisse mal définie est presque partout sous-jacente, parfois sous la forme de pitié<sup>17</sup> et parfois de désespérance vague qui mène Clamer au bord du suicide<sup>18</sup>. Le thème de l'amour charnel revient ici

---

<sup>15</sup> Procession fleurie, p. 257.

<sup>16</sup> La vision dans la glace, p. 255.

<sup>17</sup> Au sanatorium, p. 254.

<sup>18</sup> Les suicides, p. 256.

à quelques reprises, tandis qu'il est absent dans presque tous les autres poèmes en prose.

Dans Quand chantait la cigale, Laberge raconte les vacances passées à sa maison de Chateauguay entre 1918 et 1923. Il décrit sa maison, son jardin, la nature et les gens: lui-même, sa femme, son fils Pierre, son beau-fils Marcel et sa belle-fille Cécile (la cigale du titre), son oncle Moïse et sa tante Eulalie. Bien que poèmes en prose et récits de toutes sortes s'entremêlent dans ce livre, il s'en dégage néanmoins une impression d'unité. Chacune de ces pièces est écrite dans le même esprit. L'auteur célèbre le bonheur paisible de sa petite retraite. C'est un bonheur un peu factice auquel Laberge tente désespérément de croire mais qui laisse subsister l'angoisse. On le devine à la lecture de certains contes vécus qui s'apparentent à ses nouvelles réalistes<sup>19</sup> et surtout à la lecture des douloureuses méditations sur la mort et la fuite du temps, qui semblent plus sincères que les descriptions de journées heureuses.

Le dernier livre d'Albert Laberge, Hymnes à la terre, publié en 1955 mais dont la composition s'échelonne sur une dizaine d'années, fait pendant à Quand chantait la cigale. La première partie du recueil est inspirée aussi

---

<sup>19</sup> Vente à l'enchère, p. 49-50; La morte inconnue, p. 58.

## PROSES DIVERSES

139

par le calme décor de Chateauguay. On note cependant des différences importantes. Il ne reste plus qu'un seul personnage, l'auteur lui-même. L'angoisse est disparue, soit que Laberge ait réussi à atteindre la sérénité, ou bien qu'il soit parvenu à s'étourdir. Son intérêt se reporte maintenant presque exclusivement sur ses fleurs qui lui procurent de calmes et profondes joies.

Le recueil comprend aussi soixante et onze Réflexions<sup>20</sup> dont la longueur varie entre deux lignes et une demi-page. Plusieurs sujets y sont abordés pèle-mêle: la guerre, les familles nombreuses, les qualités du bon écrivain (sincérité et originalité), la religion, les joies de la littérature. Elles révèlent pour la plupart le cynisme naïf de leur auteur:

Chaque printemps, la pelouse de mon petit coin de terre à la campagne, se couvre de fleurs de pissenlits. Et chaque matin, pendant tout le mois de mai, muni d'un couteau, je vais sur le terrain et, à chaque bouton jaune, j'enfonce la longue lame tranchante dans le sol et coupe la tige à sa racine, mais j'ai beau essayer de les détruire, chaque année, les pissenlits repoussent et reparaissent. Ils sont comme la vermine humaine que ni les guerres, ni les famines, ni les épidémies ne peuvent exterminer<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Pages 67-86.

<sup>21</sup> Page 79.

## PROSES DIVERSES

140

et sa vanité:

Aujourd'hui que je suis arrivé pour ainsi dire au terme de mes jours et que je jette un regard en arrière sur ma vie, je me plais à reconnaître que le talent et les dons dont la nature m'a gratifié, que l'amour du beau, la sensibilité et la faculté d'enthousiasme qu'elle a mis en moi, m'ont procuré plus de contentement et de joie que n'auraient pu m'en donner tous les millions de la terre. Réellement, j'ai été un mortel privilégié qui peut se dire satisfait de son destin<sup>22</sup>.

Elles peuvent être amusantes pour ceux qui apprécient ce genre d'humour inconscient, proche parent du ridicule, mais elles n'ajoutent rien à la gloire de Laberge.

Les deux derniers articles du recueil forment contraste avec le pessimisme des réflexions. Dans Un saint est entré dans ma maison<sup>23</sup>, il trace le panégyrique d'un frère de l'Oratoire Saint-Joseph qui visitait les maisons de Montréal pour répandre la dévotion à saint Joseph et au frère André. Son humilité, sa foi et sa charité ont fait une impression profonde sur Laberge — malgré son athéisme et même si l'on voit mal comment il peut y avoir des "saints" dans sa métaphysique.

Le livre se clôt par un portrait sympathique d'un neveu de l'écrivain, tué au front au cours de la deuxième

---

<sup>22</sup> Pages 82-83.

<sup>23</sup> Pages 87-89.

## PROSES DIVERSES

141

guerre mondiale<sup>24</sup>. Cette fois la contradiction est flagrante. Comment un homme qui a condamné violemment la guerre en général, et en particulier l'intervention des Etats-Unis dans le conflit mondial a-t-il pu faire l'éloge d'un militaire et terminer par la phrase suivante où perce sa fierté: "Le vaillant lieutenant Arthur Laberge, glorieusement tombé à Falaise, dort à jamais dans la terre de France<sup>25</sup>."

A travers les pièces assez diverses que nous avons groupées dans la présente section de notre étude, se dessinent trois thèmes principaux: la nature, la mort et la religion.

Pour Laberge, la nature est avant tout le jardin de sa maison de Chateauguay. La mer, la montagne, les paysages grandioses ne l'attirent pas. Il va rarement se promener dans les bois, s'intéresse peu aux fleurs des champs. Pas d'animaux non plus dans son oeuvre, sauf quelques rares oiseaux.

Il considère la nature comme source de sensations agréables, non comme objet d'étude. Son oeil observateur d'écrivain réaliste ne s'est pas tourné vers les fleurs qui

---

<sup>24</sup> A la mémoire d'un héros, p. 91-92.

<sup>25</sup> Page 92.

## PROSES DIVERSES

142

enchantaient ses vacances. Au lieu de les décrire minutieusement, il se contente de les nommer et d'en dire la couleur. Malgré ses origines paysannes, ses connaissances horticoles semblent fragmentaires. Obligé de prendre soin du potager de sa soeur malade, il lui écrit à l'hôpital pour lui demander conseil:

Marcel me dit aussi que tu voudrais que je coupe les tiges d'asperges, mais je me rappelle bien que l'an dernier, à la fin de la saison, tu avais laissé pousser toutes les tiges. Il y en a de <sup>2</sup><sub>26</sub> et 3 pieds. Dois-je les couper ou les laisser<sup>26</sup>?

Laberge s'intéresse à la nature en poète et non en cultivateur. Voici, en guise d'exemple, la description anthropomorphique d'un ormeau:

Pendant tout le long du jour, le long et mince ormeau qui se penche sur la rivière semble sommeiller. Aucune de ses branches ne bouge, aucune de ses feuilles ne remue. On croirait qu'il fait la sieste, qu'il dort au soleil. Les étourneaux et les grives qui se posent parfois sur lui ne troublent pas sa quiétude. Il baigne béatement dans la lumière et la chaleur au bord de l'eau calme. Il est indifférent au va et vient des passants, des autos qui sillonnent la route<sup>27</sup>.

Ce qu'il cherche dans la nature, c'est d'abord la beauté:

Les pavots d'Orient, les plus éclatantes et peut-être les plus belles fleurs de nos parterres, de larges fleurs rouge flamme, au coeur bleu foncé, presque noir, sur une haute tige. On pourrait dire qu'elles sont la gloire de l'été. Elles n'ont

---

<sup>26</sup> Lettre à Anna Laberge, le 25 mai 1954.

<sup>27</sup> Q, p. 71.

## PROSES DIVERSES

143

aucun parfum, mais leur coloris si vif leur donne une beauté insurpassable. A les contempler, je sentais que la féconde nature avait trouvé là l'une de ses plus admirables créations<sup>28</sup>.

et c'est aussi, à la façon des poètes romantiques, la paix, la consolation et l'évasion:

Je me retrouve devant la petite maison blanche, la maison ancestrale, et il me semble que je viens d'échapper à un cauchemar. Le calme et la paix m'enveloppent. Le ciel infini est peuplé d'étoiles qui ont contemplé la face des premiers hommes sur la terre et qui éclaireront encore notre globe de leurs rayons longtemps après que la race des pauvres pantins humains sera éteinte à tout jamais. Les grands arbres qui connaissent le secret sacré des nuits mystérieuses semblent des sages qui méditent en silence. Entre les hauts liards qui bordent ses berges, la rivière coule doucement dans l'ombre. Sous mes pieds, le gazon a le moelleux d'une chevelure. Alors devant la nature fraternelle, et bonne et vraie, tout mon être vibre profondément, et sous la voûte céleste constellée d'astres éclatants, je me devouvre avec émotion<sup>29</sup>.

M<sup>me</sup> Clerc voit dans ce passage "un véritable élan panthéiste"<sup>30</sup>. Le mot est peut-être un peu fort. Il s'agit d'un sentiment très confus qui pourrait bien être de la simple littérature. Ces élans sont d'ailleurs fort rares. Le plaisir que Laberge éprouve au contact de la nature est avant tout esthétique. Il s'y mêle aussi la joie de vivre

---

<sup>28</sup> HT, p. 27.

<sup>29</sup> Q, p. 82.

<sup>30</sup> G. Clerc, op. cit., p. 28.

## PROSES DIVERSES

144

avec les siens dans un coin de terre qu'il aime, dans une maison qui lui appartient:

O roses de mon jardin vous êtes ma joie!  
Des roses, la petite maison blanche et la  
calme rivière qui coule lentement vers le fleuve,  
que peut-on demander de plus à la vie?<sup>31</sup>

Si Laberge recherche avec tant d'ardeur le calme de la nature, c'est qu'il a besoin d'évasion. Il cherche à s'éloigner de son travail à La Presse et de la masse des humains qui le dégoûte:

Un petit train poussiéreux et noir apparaît.  
La foule des ouvriers se précipite, se bouscule,  
le prend d'assaut. Mal débarbouillés, ayant dé-  
jeuné à la hâte, les yeux encore lourds de sommeil,  
les hommes s'entassent dans les wagons empuantis  
de tabac et d'ail, qui les conduisent à la ville,  
vers les serviles besognes<sup>32</sup>.

Surtout, il cherche à fuir l'angoisse de la mort qui est en lui. De cette angoisse témoigne, comme partout dans son oeuvre, une abondance de cadavres et d'enterrements<sup>33</sup>. De plus, Laberge exprime sa détresse sans détours en de nombreux passages. Tout lui est prétexte à de sombres et douloureuses méditations, même la chute d'une feuille<sup>34</sup>. A certains moments, son anxiété devient presque intolérable

---

<sup>31</sup> HT, p. 34.

<sup>32</sup> Q, p. 88.

<sup>33</sup> La mort vient, Q, p. 102-104.

<sup>34</sup> Q, p. 48.

## PROSES DIVERSES

145

à la pensée que lui et les siens, l'humanité toute entière est vouée à la mort :

Il songe aux siens qui reposent sous le toit de celle qui est partie pour ne jamais revenir. Il sait que ces figures jeunes et blondes vieilliront, se flétriront et mourront. Il sait que son heure à lui approche. A travers la nuit, le brouillard, l'étendue, il sait que la faucheuse inéluctable s'en vient. Il croit la voir accourir du fond de l'espace. Il se demande s'il n'entend pas son pas dans le lointain, s'il ne la verra pas surgir. Il a peur de sentir son souffle le frôler. Il est tenté de porter les mains en avant pour la repousser, pour l'éloigner. Il voudrait crier, hurler, mais il sait la vanité de la lutte et, de désespoir, il marche dans la nuit...<sup>35</sup>

De même, le thème de la fuite du temps lui inspire des images vraiment poétiques :

Et par la fenêtre ouverte, j'entends dans la chambre à côté, le tic tac de l'horloge. Dans le soir, dans le silence solennel, il résonne avec une extraordinaire intensité. C'est comme un furieux bruit de sabots sur la route, une galopade effrénée des heures qui tombent à l'abîme, des heures qui nous mènent vers la mort, des heures qui nous emportent vers le néant...<sup>36</sup>

Aucun autre sujet ne provoque chez Laberge des accents aussi vrais et aussi émouvants.

L'acuité de son angoisse s'explique évidemment par le fait que Laberge avait rejeté toute croyance à la survie. Il revient assez souvent dans Quand chantait la cigale et

---

<sup>35</sup> Q, p. 48.

<sup>36</sup> Q, p. 67-68.

## PROSES DIVERSES

146

Hymnes à la terre sur la question religieuse. Toutefois, il n'a jamais exposé les raisons profondes qui lui ont fait abandonner la foi. On peut voir une demi-confiance dans la réflexion suivante:

L'on a empoisonné mon enfance avec la crainte de l'enfer et des châtements éternels. Aujourd'hui, toutefois, délivré de ces vaines terreurs, je peux vivre en paix les jours de ma vieillesse. Et j'ai renoncé sans regret, aux célestes récompenses, aux chimériques paradis<sup>37</sup>.

Mais une éducation religieuse un peu janséniste ne suffit pas à expliquer la perte de la foi. Les autres reproches dirigés contre la religion dans les deux recueils, supposent tous comme prémisse que la religion est fausse. Ils ne peuvent avoir été formulés que par un incroyant, non par quelqu'un qui n'était pas encore détaché de la religion. L'extrait suivant de Vanitas Vanitatum montre combien la foi et la prière sont vaines et inutiles, puisque toutes les croyances catholiques sont fausses:

Il fait sombre: il faut chaud et l'on respire une odeur de roses, de chandelles et de vieilles jupes. Ce ragoût de senteurs est atroce. L'on étouffe.

Les sons d'un orgue asthmatique se font entendre et l'officiant, d'une voix traînante, marmonne les hymnes qui sont si souvent montés sous la voûte du temple, les hymnes qui ont bercé tant de générations éteintes qui dorment dans le petit cimetière à côté.

Ah, ces prières jamais entendues!

---

<sup>37</sup> HT, p. 72.

## PROSES DIVERSES

147

Devant cette foule agenouillée sur ses vieux os, devant cette foule des humbles, des travailleurs usés, le prêtre entonne un cantique d'allégresse, de remerciements, et de bénédictions. Il rend gloire à la divinité et célèbre les bienfaits reçus.

Le peuple courbé prie sans conviction, pense à la mort, à rien, ou s'endort.

Ca manque d'air. Ca sent le rance, les roses, la chandelle et les vieilles jupes.

L'on suffoque et je sors.

Je suis accablé.

Devant l'infirmité humaine, devant cette indigence mentale, j'éprouve une immense détresse.

Je m'éloigne comme si je portais sur mes épaules un poids énorme, et je marche dans la nuit...<sup>38</sup>

"L'indigence mentale" s'applique tout aussi bien, dans l'esprit de l'auteur, aux fidèles qu'à l'officiant. Ce spectacle lui semble tout aussi futile et inesthétique que celui qui s'offre à lui immédiatement après au club nautique: des jeunes et des moins jeunes qui s'amuse à des enfantillages. On ne peut conclure de ce passage, comme M<sup>me</sup> Clerc, que "la religion pour Albert Laberge entretient la masse dans la misère, l'ignorance, seulement préoccupée de lui faire rendre grâce à la Divinité pour les pseudo-bienfaits reçus"<sup>39</sup>. Cela est surtout impossible quand on se rappelle le souverain mépris de Laberge pour la masse.

Le principal reproche qu'il adresse à la religion, c'est qu'elle est une colossale perte de temps, qu'elle

---

<sup>38</sup> Q, p. 80.

<sup>39</sup> G. Clerc, op. cit., p. 69.

empêche de jouir du moment présent:

Qu'ont-ils à prier, ces hommes? Que ne jouissent-ils du moment présent qui s'en va si vite et ne reviendra plus jamais! Moi, au dehors, je vais sur l'étroite route entre les pommiers fleuris et mon âme baigne dans la joie, l'allégresse. Je goûte une félicité indicible<sup>40</sup>.

Toute la philosophie de Laberge tient dans ces quelques lignes: jouir du moment présent, jouir de l'art et de la nature, jouir égoïstement, car la vie est brève et les hommes sont laids. C'est l'enseignement que lui a laissé Omar Khayyam dont le Rubayyat était son livre de chevet.

Nature, mort, religion, ces trois thèmes étroitement reliés résument la pensée de Laberge et son drame intime et confèrent à ces recueils une certaine valeur humaine. Du côté strictement littéraire, ils n'ont aucune qualité remarquable. Divers genres, poèmes en prose, récits de toute sorte et réflexions, s'y mêlent sans ordre. Aucune unité, aucune progression. On sent, surtout dans Hymnes à la terre, que l'auteur a ramassé tout ce qui traînait dans le fond de ses tiroirs pour en arriver à publier un livre d'une longueur convenable. Dans tout cela, seuls les poèmes en prose méritent quelques remarques.

Ces poèmes sont souvent très différents les uns des autres. Certains sont romantiques:

---

<sup>40</sup> HT, p. 16.

## PROSES DIVERSES

149

Tragique et noir, le soir tombe.

Et brusquement, dans le calme lourd, passe comme un gémissement étouffé dans les cimes des grands ormes.

A l'horizon, d'énormes nuages tumultueux et sombres s'entrechoquent, semblent vouloir escalader le ciel.

De nouveau la plainte se fait entendre, lente, profonde, douloureuse. Une plainte déchirante qui va jusqu'au fond des entrailles.

Quelque part, là-bas, une femme aimée va mourir<sup>41</sup>.

D'autres sont parnassiens:

Une énorme tige de phlox blanc avec le coeur mauve et quelques branches rouges dans un vase vert en forme de globe, sur le buffet, produisent un effet artistique merveilleux. Les couleurs sont admirables d'harmonie et donnent une impression de rare beauté. Et l'odeur de ces fleurs emplit les narines; c'est comme si on plongeait la tête dans un bol de parfum. Pendant plusieurs jours, ce bouquet a embelli la pièce et charmé mes yeux. Avec regret j'ai vu ses pétales fanés se détacher et joncher le meuble, son parfum disparaître, son charme lentement s'évanouir<sup>42</sup>.

D'autres enfin sont naturalistes — quelque étrange que ce genre puisse paraître de prime abord. Voici comment débute Silhouette virgilienne, la première pièce que Laberge a publiée:

Une vieille maison en bois, grise et basse, située au bord de la route.

Un frêne antique, balafré, scrofuleux, tout chargé d'horribles cicatrices — comme une femme dont la rivale aurait arrosé le corps de vitriol, — au feuillage roussi, se penchait vers la vieille mesure.

---

<sup>41</sup> Q, p. 59.

<sup>42</sup> HT, p. 16.

## PROSES DIVERSES

150

Près de là, dans un parc sans herbe, tondu au ras de terre, trois maigres vaches rousses, assoiffées, meuglaient tristement<sup>43</sup>.

Mis à part les quelques poèmes où s'exprime l'angoisse de Laberge et où l'on trouve parfois des images saisissantes<sup>44</sup>, son incursion dans le domaine de la prose poétique se solde par un échec. Chaque fois qu'il délaisse les thèmes réalistes et tente d'exprimer la beauté et le bonheur, il laisse le lecteur indifférent. Son style devient extrêmement vague, manque d'images ou ne contient que des images ternes et sans résonnances. En voici un exemple typique:

La locomotive s'ébranle maintenant et elle projette vers le firmament d'énormes tourbillons vaporeux d'un bleu foncé qui, avant de se dissoudre et de disparaître, prennent les plus jolies formes possibles.

Le spectacle est réellement de toute beauté.

C'est l'apothéose d'un jour heureux<sup>45</sup>.

Ces poèmes semblent factices, comme des compositions d'écoliers, et n'emportent pas la conviction.

En outre, ils sont souvent mal structurés. Certains manquent d'unité, ce qui, dans un texte de deux pages,

---

<sup>43</sup> Silhouette du plein air, Silhouette virgilienne, dans Le Samedi, vol. VI, n° 47, livraison du 27 avril 1895, p. 3.

<sup>44</sup> Voir les extraits que nous avons cités plus haut.

<sup>45</sup> Q, p. 25.

est impardonnable. Dans Le spectre aveugle<sup>46</sup>, Laberge raconte une visite à son ami Charles de Belle. Il commence par décrire le paysage, puis les deux fillettes du peintre. La vue de ces enfants fait naître en lui une profonde détresse à la pensée qu'elles sont vouées à la mort. Cette méditation est interrompue par l'arrivée d'un vieillard aveugle. Laberge ressent d'abord une immense pitié qui se change en mépris lorsqu'il apprend que le vieillard est millionnaire. Il est difficile de trouver mieux en fait de coq-à-l'âne. Souvent aussi, surtout dans les poèmes purement descriptifs, même si l'unité est respectée, il n'y a pas de progression, pas de relief. C'est ainsi que Tourbillon de vie<sup>47</sup>, malgré certaines images intéressantes, donne une impression de délayage verbal. Tout est sur le même plan dans ces deux pages; on pourrait retrancher n'importe quel paragraphe sans que le texte semble incomplet.

En vérité, Laberge n'est pas poète; il ne sait pas concentrer sa pensée ou ses sentiments en quelques lignes, en quelques images pour en tirer le maximum d'effet. Il ne sait pas agencer les rythmes et les sons de sa phrase d'une façon musicale: ses poèmes se lisent mal à haute voix. La

---

<sup>46</sup> Q, p. 27-28.

<sup>47</sup> Q, p. 30-31.

## PROSES DIVERSES

152

prose poétique est peut-être le plus difficile de tous les genres littéraires et Laberge n'avait pas une maîtrise suffisante de ses moyens d'expression pour s'y adonner avec succès.

Si l'on doit faire le bilan de la partie non romanesque de l'oeuvre d'Albert Laberge, on constate très vite que seuls quelques méditations sur la mort et la fuite du temps méritent d'être retenues. Le reste n'a qu'une valeur documentaire. Laberge avait de grandes qualités de conteur, mais son talent n'était pas assez souple pour lui permettre d'aborder d'autres genres.

## CHAPITRE V

### LES MOYENS D'EXPRESSION

Albert Laberge n'est ni un puriste ni un styliste. Une lecture attentive de son oeuvre révèle un grand nombre d'incorrections linguistiques et de grossières erreurs de style. Il serait facile d'en prendre prétexte, à l'instar de certain critique<sup>1</sup>, pour condamner sommairement le style de Laberge, proclamer qu'il ne sait pas écrire et que son oeuvre, par conséquent, ne vaut rien. Mais cela serait injuste. En effet, la correction linguistique est un phénomène para-littéraire. Que Laberge écrive "chaudière" au lieu de "seau", cela n'enlève rien à la valeur littéraire de son oeuvre, du moment qu'il se fait comprendre de ses lecteurs. Cela signifie simplement que la langue de Laberge n'est pas le français universel, mais un français canadien, plus ou moins travaillé. Cela peut évidemment choquer certains lecteurs, beaucoup plus d'ailleurs de nos jours qu'au moment de la publication de La Scouine. Pour une étude objective, cependant, il faut se débarrasser de tels préjugés.

---

<sup>1</sup> Cf. Jean Ethier-Blais, Ni Zola ni Maupassant, dans Le Devoir, vol. liv, n° 51, livr. du 2 mars 1903, p. 11.

Quant aux gaucheries de style, elles sont plus graves, car elles affectent directement la valeur esthétique de l'oeuvre. Dans un poème, de telles négligences peuvent détruire presque entièrement l'effet, mais chez un conteur, elles peuvent passer inaperçues si le style en général est adapté au fond.

Pour ces raisons, nous croyons que, malgré les incorrections et les gaucheries, le style de Laberge mérite un examen sérieux. Nous étudierons donc d'abord ses défauts pour réexaminer par la suite la structure de la phrase et les principaux procédés stylistiques de l'auteur.

Du côté langue, on trouve chez Laberge des incorrections de tout genre. En voici quelques exemples pris au hasard:

Fautes d'orthographe:

language<sup>2</sup>  
grouin<sup>3</sup>  
Tu n'est plus un bébé<sup>4</sup>  
de biens<sup>5</sup> braves gens

En outre, Laberge élide toujours "presque" devant une voyelle et met régulièrement la minuscule aux noms de

---

<sup>2</sup> V, p. 33.

<sup>3</sup> V, p. 282.

<sup>4</sup> FV, p. 34.

<sup>5</sup> SCJ, p. 217.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

155

peuples. Les fautes d'accord sont fréquentes:

Comme si elle eut essuyée une averse...<sup>6</sup>

Et ce cahier, il me semble, donneraient plus que les 90 pages publiées<sup>7</sup>.

Les trois autres nouvelles... se lisent fort agréablement et sont écrits...<sup>8</sup>

On trouve parfois une erreur de genre:

l'auge dans lequel...<sup>9</sup>

Comme on peut s'y attendre, le vocabulaire de Laberge compte de nombreux anglicismes:

avait écrit au premier du pays<sup>10</sup>

collectant les souscriptions<sup>11</sup>

pas le moindre free lunch à espérer<sup>12</sup>

la misérable habitation ne possédait pratique-  
ment pas de mobilier<sup>13</sup>.

Les canadianismes foisonnent:

---

<sup>6</sup> S, p. 14.

<sup>7</sup> P, p. 105.

<sup>8</sup> P, p. 167.

<sup>9</sup> V, p. 281.

<sup>10</sup> SCJ, p. 218.

<sup>11</sup> S, p. 108.

<sup>12</sup> SCJ, p. 117.

<sup>13</sup> FV, p. 37.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

156

Les promeneurs faisaient de l'accordéon<sup>14</sup>

Deux chaudières débordantes de lait<sup>15</sup>

Béatrice ... avait du naturel<sup>16</sup>

Toujours, elle était fraidileuse, gelée<sup>17</sup>.

Parfois, canadianismes et anglicismes s'entassaient dans la même phrase:

Il cacha sa débenture entre deux feuilles de gazette, sous le prélart de la salle à manger<sup>18</sup>.

Il arrive aussi à Laberge d'employer des mots dont il ne connaît pas le sens:

... des pauvres boîtes où des passants mal vêtus entraient se rassasier d'un plat de fèves au lard, d'un hot dog ou de nourritures idoines<sup>19</sup>.

Quant aux erreurs de syntaxe, elles sont légion: phrases sans verbe principal:

Un jour qu'elle souffrait de la grippe et que, frissonnante et grelottante malgré les couvertures qui l'enveloppaient, Aline racontait à Dercey assis au bord du lit, une étrange aventure qui lui était arrivée il y avait environ six ans<sup>20</sup>.

---

<sup>14</sup> S, p. 55.

<sup>15</sup> S, p. 100.

<sup>16</sup> V, p. 28.

<sup>17</sup> FV, p. 17.

<sup>18</sup> FV, p. 26.

<sup>19</sup> FV, p. 146.

<sup>20</sup> DS, p. 68.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

157

verbes employés avec la mauvaise construction:

Réconfortés par la bienfaisante boisson, ils dé-  
pouillèrent leur mauvaise humeur, comme ils eussent  
enlevé un habit ou un faux-col gênant...<sup>21</sup>

confusion dans les négations:

Elle rageait de son impuissance à ne pouvoir gifler  
le gamin<sup>22</sup>.

emploi incorrect des prépositions:

Il la cloua ensuite après l'un des chevrons<sup>23</sup>.

et de très nombreuses ruptures de construction:

Infiniment malheureux, la solitude et les ténèbres  
les affolaient<sup>24</sup>.

Une heure après avoir été dopée, Liose et Pilon  
étaient mari et femme<sup>25</sup>.

Lorsqu'on n'est pas aveugle... le spectacle de la  
nature... lui mettait le coeur en joie<sup>26</sup>.

Ca, c'était une pointe que Madame Lafleur lançait  
à son sien de mari qui avait oublié de lui offrir  
un petit souvenir et qui se trouvait vexée de la  
chose<sup>27</sup>.

---

<sup>21</sup> FR, p. 56.

<sup>22</sup> S, p. 16.

<sup>23</sup> S, p. 57.

<sup>24</sup> S, p. 82.

<sup>25</sup> FV, p. 213.

<sup>26</sup> DH, p. 216.

<sup>27</sup> SCJ, p. 166.

On peut se faire une idée de la fréquence des fautes de langue chez Laberge d'après la liste des corrections que Gérard Bessette a dû faire dans son anthologie<sup>28</sup>. On en compte 87 pour environ 300 pages de texte. Ce total ne comprend pas les fautes d'orthographe, ni les nombreuses corrections apportées à la ponctuation fantaisiste de l'écrivain, ni les coquilles, qui abondent dans tous ses livres.

Quant aux négligences de style, on en trouve aussi de toutes les variétés. Très souvent, Laberge n'arrive pas à présenter une comparaison d'une façon sinon élégante, du moins convenable:

Six mois pendant lesquels j'avais été comme une personne qui a passé cette période dans un lit d'hôpital à la suite d'un accident, sans rien pour troubler sa vie<sup>29</sup>.

Il cultive le pléonasme avec un rare bonheur:

La Scouine avait chaque printemps la charge de prendre soin des veaux<sup>30</sup>.

Certaines phrases sont d'un mauvais goût naïf et pitoyable:

Il ne s'écria pas Eurêka! pour l'excellente raison qu'il ne savait pas le grec, mais il se dit en lui-même: J'ai mon homme<sup>31</sup>.

---

<sup>28</sup> G. Bessette, op. cit., p. xxxiv-xxxv.

<sup>29</sup> FR, p. 201.

<sup>30</sup> S, p. 89.

<sup>31</sup> FV, p. 207.

Ailleurs, il s'empêtre inextricablement dans la syntaxe:

Un orteil à l'ongle que sa longueur faisait ressembler à une griffe...<sup>32</sup>

Même des phrases très simples présentent parfois pour lui des difficultés insurmontables:

Il était polonais et Michel était son prénom<sup>33</sup>.

Enfin, il lui arrive souvent d'imiter, consciemment ou non, le style des journaux. Certaines pages se lisent comme un fait divers écrit à la hâte par un journaliste de troisième ordre:

--Je suis parti à l'heure habituelle, mais nous avons eu un accident. Une automobile conduite par une femme est venue en collision avec le tramway. Son compagnon a été tué et transporté à la morgue, elle-même a été conduite à l'hôpital. La police a été appelée ainsi que le fourgon et l'ambulance. Tout ça nous a retardés de vingt-cinq minutes<sup>34</sup>.

Les inepties de ce genre sont assez nombreuses chez Laberge pour qu'on puisse s'en constituer une bonne collection et se livrer à de l'humour facile. Mais cela ne nous apprendrait pas grand chose des caractéristiques fondamentales du style de Laberge. Voyons plutôt comment se construit la phrase de notre auteur.

---

<sup>32</sup> S, p. 44.

<sup>33</sup> FV, p. 176.

<sup>34</sup> FR, p. 44.

Il serait difficile d'étudier avec précision la phrase labergienne à partir de son oeuvre entière, à moins de disposer d'un calculateur électronique. Il fallait donc fonder notre étude sur un échantillon représentatif de tous les genres que Laberge a abordés, assez long pour donner des résultats valables et assez court pour être facilement maniable. A cette fin, nous avons pris la première phrase de chaque dixième page des quatorze livres qu'il a publiés. Nous avons obtenu ainsi 261 phrases. De cette façon, aucun préjugé inconscient ne pouvait intervenir dans le choix des phrases; en outre, chaque genre (roman, conte, critique, etc.) est représenté dans une juste proportion. Evidemment, un échantillon aussi limité peut donner de bonnes indications, non des résultats extrêmement précis; les chiffres donnés ne doivent donc pas être considérés comme des absolus.

La phrase de Laberge est en général très simple et assez courte. Elle compte peu de verbes à mode personnel. Les tableaux suivants donnent le classement des phrases de notre échantillon d'après le nombre des verbes.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

161

Tableau I.

Classement des phrases d'après le nombre de verbes indépendants et subordonnés.

| Verbes<br>indépen-<br>dants | Verbes subordonnés* |    |    |   |   |   |   | Total |
|-----------------------------|---------------------|----|----|---|---|---|---|-------|
|                             | 0                   | 1  | 2  | 3 | 4 | 5 | 9 |       |
| 0                           | 6                   | 1  | 1  |   |   |   |   | 8     |
| 1                           | 105                 | 61 | 19 | 4 | 2 | 1 | 1 | 193   |
| 2                           | 25                  | 14 | 2  | 3 | 1 |   |   | 45    |
| 3                           | 8                   | 2  | 1  |   |   |   |   | 11    |
| 4                           | 2                   |    | 1  |   |   |   |   | 3     |
| 5                           | 1                   |    |    |   |   |   |   | 1     |
| Total                       | 146                 | 79 | 24 | 7 | 3 | 1 | 1 | 261   |

\* Tous les verbes des phrases en discours direct introduites par un verbe (dit-il, etc.) sont considérés comme subordonnés.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

162

Tableau II.

Classement des phrases d'après le nombre total de verbes.

| Nombre de verbes | Nombre de phrases |
|------------------|-------------------|
| 0                | 6                 |
| 1                | 106               |
| 2                | 87                |
| 3                | 41                |
| 4                | 10                |
| 5                | 7                 |
| 6                | 3                 |
| 7                | -                 |
| 8                | -                 |
| 9                | -                 |
| 10               | 1                 |

Ces tableaux sont significatifs. Seulement 36 phrases sur 261 comptent plus d'une proposition subordonnée; seulement 8 comptent à la fois plus d'un verbe indépendant et plus d'une subordonnée; seulement 62 phrases comptent plus de deux verbes. Il y a un total de 457 verbes dans ces phrases, soit une moyenne de 1,75 par phrase. C'est dire qu'on trouve très peu de phrases à structure complexe. Laberge n'est pas un cérébral et sa phrase n'a rien d'intellectuel ou de savant. Quand il tente de faire une longue phrase, le résultat est souvent désastreux:

Souvent, dans le passé, je songeais que si quelqu'un se présentait chez moi et déposait cinq mille piastres en or sur ma table en me disant: "Voici le prix de votre tableau, Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin", je lui aurais répondu: "Je n'ai que faire de votre or car rien de ce que je pourrais acheter avec cette somme ne saurait me donner la moitié du contentement que j'éprouve chaque jour à contempler cette image"<sup>35</sup>.

Cependant, les tableaux ne donnent pas une idée tout à fait juste de la phrase labergienne. Si les verbes sont rares, la phrase est souvent amplifiée par la multiplication d'éléments jouant le même rôle syntaxique. C'est ainsi qu'on trouvera plusieurs sujets, plusieurs épithètes, plusieurs compléments, etc. Le procédé est employé dans 76 phrases sur 261, soit 29%. Parfois, Laberge en tire des effets d'une verve presque rabelaisienne:

---

<sup>35</sup> CdB, p. 40.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

164

Sale, crasseuse, en haillons, sentant le whisky et la vieille jupe, ronde de partout, les cheveux gras, le teint coloré et la physionomie sympathique malgré tout, elle se tenait debout devant soeur Marcellin<sup>36</sup>.

Le plus souvent, ce sont malheureusement des synonymes ou des quasi-synonymes qu'il entasse ainsi, tout à fait inutilement (46 cas):

La douce, calme et si sage Colette a trouvé là des accents qui nous troublent, nous émeuvent, nous remuent étrangement et font vibrer toutes les fibres de notre être<sup>37</sup>.

Jamais elle n'eut l'idée de mourir, d'en finir avec l'existence, mais elle souffrait, elle était malheureuse au delà de toute expression<sup>38</sup>.

On croirait que, ne pouvant trouver le mot juste, il énumère toute une série de synonymes, espérant que le bon s'y trouvera. Ce genre de délayage devient vite agaçant et constitue le pire défaut du style de Laberge.

Simplicité de la structure de base et multiplication d'éléments de même fonction sont donc les principales caractéristiques de la phrase de notre auteur. Du côté rythme, on remarque un tic. Quatre-vingts phrases commencent par un élément très court, de un à quatre mots, séparé le plus souvent du reste de la phrase par une virgule. Il

---

<sup>36</sup> V, p. 50.

<sup>37</sup> J, p. 20.

<sup>38</sup> FR, p. 20.

s'agit surtout de compléments circonstanciels (34 cas), d'adverbes (27 cas) ou de participes se rapportant au sujet (8 cas). Cette façon de commencer une phrase n'a rien qui soit stylistiquement répréhensible, mais à une telle fréquence (30,6%), elle trahit chez l'écrivain une tentative plutôt malhabile pour éviter de commencer chaque phrase par le sujet. L'étude de la phrase de Laberge nous laisse en général une impression de maladresse, ou plutôt de manque de maîtrise et de raffinement.

Jusqu'ici nous avons traité d'un aspect plutôt grammatical du style. Venons-en maintenant au côté proprement littéraire: les procédés stylistiques les plus caractéristiques de Laberge.

Ce n'est pas un styliste. Il lui arrive cependant de faire à l'occasion un effort particulier dans ce domaine — avec plus ou moins de bonheur. Voici, par exemple, un passage de La Scouine:

Et au dehors, un Vieux Pauvre à longs cheveux blancs et à barbe de prophète, traîne sur la route de neige ses lourds pieds glacés. Il avance lentement et péniblement. Le vent irrespectueux et brutal le soufflette à la figure et s'accroche aux pans de ses vêtements, comme des mains malfaisantes, ennemies, qui voudraient le retenir, l'arrêter.

Il a si longtemps erré par les campagnes, il a passé tant de nuits à la belle étoile, ou dans les granges et les étables, il a jeûné si souvent, il a eu tant de misères, qu'il a oublié les noms de ceux qui furent ses fils et qu'il ne peut se rappeler la figure de celle qui fut la compagne de sa jeunesse. Peut-être qu'il est plus âgé que les antiques maisons en pierre qui bordent le chemin.

Le Vieux Pauvre semble un mage qui chercherait en vain l'Etoile Mystérieuse qui ne luira jamais pour lui...<sup>39</sup>

Il s'agit en somme d'un poème en prose, caractérisé par l'abondance des métaphores et surtout des comparaisons. De tels passages sont assez nombreux dans La Scouine, mais très rares dans les nouvelles.

Comme on peut s'y attendre, c'est surtout dans les poèmes en prose que le style est le plus travaillé.

Mais le soir, lorsque l'obscurité se fait, le jeune ormeau semble s'éveiller. Il agite doucement ses rameaux comme une femme sa chevelure au réveil. Il vit d'une vie mystérieuse. Lentement, doucement, ses branches se balancent en un rythme étrange. Ses feuilles font entendre un murmure indistinct. La nuit se fait. Les ténèbres enveloppent les champs. Dans le grand silence, le jeune ormeau est pris d'une agitation inquiète. Le sommet de sa tige formé de cinq branches s'abaisse et se redresse. C'est comme une main qui s'allonge et tente de saisir quelque chose<sup>40</sup>.

La personnification se poursuit tout au long du poème (une page et demie)<sup>41</sup>.

Le passage où la recherche est la plus évidente se trouve cependant non dans les poèmes en prose mais dans Lamento. Rien n'y manque: artifices typographiques,

---

<sup>39</sup> S, p. 38.

<sup>40</sup> Q, p. 71.

<sup>41</sup> Il est intéressant de remarquer que Laberge personnifie souvent les arbres. Cf. FV, p. 45; Le vieux pin, IV, p. 69-70; Le Vieux Orme, DS, p. 101-114.

débauche de majuscules, répétitions, phrases nominales, comparaisons et métaphores recherchées:

Des yeux impénétrables comme la vie: implacables comme la destinée.

Des yeux opaques comme un lac sans fond.

Les yeux de Celle dont l'âme est un gouffre inaccessible aux sondes.

Les yeux de

La Silencieuse.

La Mystérieuse.

L'Eprise de Chimère et d'impossible Idéal.

La Malchanceuse.

Les yeux de Celle au Coeur douloureux<sup>42</sup>.

Dans les contes, les passages aussi travaillés sont extrêmement rares. Soulignons toutefois Le jeune homme tenté par Satan<sup>43</sup>. Il s'agit d'une sorte de pastiche des paraboles évangéliques. En voici le début:

I -- Il était le septième fils d'un septième fils et il vivait avec sa famille dans une petite campagne.

II -- Son lot était bien misérable car son père et ses frères l'obligeaient à garder les cochons.

III -- Se voyant ainsi humilié et méprisé par les siens, il en conçut un grand chagrin dans son coeur.

IV -- Dès lors, jugeant qu'il n'y avait pas grand avenir pour lui sur la terre paternelle, il revêtit ses habits du dimanche, jeta deux paires de chaussettes, une chemise de flanelle et une casquette déformée dans un vieux portemanteau, embrassa sa mère et s'en vint tenter fortune à la ville<sup>44</sup>.

---

<sup>42</sup> IV, p. 111-112.

<sup>43</sup> SCJ, p. 232-237.

<sup>44</sup> SCJ, p. 232.

L'effet est obtenu à l'aide de moyens assez simples: numérotation des versets, anonymité du personnage, certaines ressemblances du sujet avec la parabole de l'enfant prodigue.

Tous les passages que nous venons de citer constituent des exceptions. Généralement, même les poèmes en prose sont écrits très simplement, avec une grande économie de moyens — pour ne pas parler de pauvreté.

Lentement, je me promène sous les grands arbres.

Par la petite croisée que fait resplendir la lampe, je vois Dearest à sa besogne. Elle essuie les assiettes, les bols et les tasses, les met en pile sur la table, plie la nappe et les serviettes, verse dans un pot des confitures que j'apporterai demain à la ville et accroche le chapeau de Pierre qui traînait. Elle exécute ces travaux familiers d'une main rapide et sûre. J'admire l'harmonie de ses gestes et de ses mouvements. Ces humbles tâches ne lui sont pas pénibles. Elle les accomplit avec joie, pour ceux qu'elle aime.

Par l'étroite fenêtre de la cuisine, le sourire de Dearest m'illumine toute l'âme<sup>45</sup>.

A l'extrême de ces quelques passages en style très littéraire, on trouve dans les contes de nombreux passages en style familier et même populaire. A ce sujet, Gérard Bessette déclare:

Notre nouvelliste possède une variété de "tons", de "niveaux" d'autant plus admirable, d'autant plus fonctionnelle qu'elle passe en général inaperçue.

---

<sup>45</sup> Q, p. 90.

Disons, en simplifiant un peu, que le style de Laberge est d'autant plus relevé (sans jamais devenir guindé ou artiste) que: 1) l'histoire est plus tragique; 2) que son ou ses personnages principaux sont plus instruits ou, par ailleurs, plus sympathiques. Il atteint, au contraire, son maximum de familiarité, de "populisme" dans le comique, l'humour noir, quand les événements sont reflétés par la conscience d'un personnage ridicule, ou vulgaire, ou crapuleux<sup>46</sup>.

C'est sans doute Mame Pouliche<sup>47</sup> qui illustre le mieux le style familier de Laberge. En voici le début:

Ah! ce qu'elle en avait vidé des crachoirs dans sa vie mame Pouliche.

Et ce qu'elle en avait ingurgité des doses de parégorique. Faut bien essayer de se consoler, n'est-ce pas, d'oublier ses misères? Pour sûr, il y en a qui font pire<sup>48</sup>.

Comme on le voit par ce court extrait, ce ton populaire comporte à la fois des éléments de langue — phonétique: "mame Pouliche"; morphologie: "faut bien"; syntaxe: "pour sûr" — et des éléments de style — emploi d'interjections: "Ah!", "n'est-ce pas"; phrases exclamatives et interrogatives.

Gérard Bessette continue son exposé en comparant Mame Pouliche et La vocation manquée<sup>49</sup>, deux nouvelles de

---

<sup>46</sup> G. Bessette, op. cit., p. xxx.

<sup>47</sup> FV, p. 160-172.

<sup>48</sup> FV, p. 160.

<sup>49</sup> FV, p. 382-411.

structure à peu près identique, différant seulement par le personnage principal. La proportion des expressions populaires est de huit contre un en faveur de la première nouvelle. C'est dire qu'il s'agit là chez Laberge d'un procédé conscient, d'un effort délibéré pour adapter le ton au personnage.

Ces expressions se trouvent d'ailleurs en général dans les passages en style indirect libre, technique dont Laberge use souvent. En effet, il n'aime pas se servir de la première personne. Seuls Propos de Diogène<sup>50</sup> et une partie de La visiteuse<sup>51</sup> sont racontés par un des personnages du récit. Il est fort probable qu'il aurait été incapable de se mettre dans la peau de son personnage pour raconter toute une histoire et voir tous les détails par ses yeux; en outre, l'objectivité réaliste s'accommode assez mal de cette technique. Il se réserve donc une liberté que lui interdirait l'emploi de la première personne, mais il éprouve quand même le besoin de faire voir au lecteur la réaction du personnage devant certains événements, d'où l'emploi fréquent du style indirect libre, surtout dans les biographies. En voici un exemple:

---

<sup>50</sup> FV, p. 121-145.

<sup>51</sup> FR, p. 182-236.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

171

Ce qu'elle avait désiré toute sa vie, ce qu'elle aurait aimé à avoir, c'était une pendule qui sonne les heures. C'est si gai, c'est comme un oiseau qui chante. Même si on est triste, ça vous fait du bien. Une fois, à la ville, elle en avait entendu une qui sonnait que c'en était une vraie musique. Bien souvent elle y pensait<sup>52</sup>.

En général, le langage populaire réussit mieux à Laberge que le style recherché. C'est qu'il travaille alors avec une langue qui lui est parfaitement naturelle, tandis qu'il n'a jamais complètement maîtrisé la langue littéraire. Voici par exemple une narration en style direct, où l'on trouve toute la verve et la simplicité d'un bon conteur populaire. Il réussit rarement aussi bien les narrations qu'il prend à son propre compte:

Le père était là avec sa barouche et Tit Toine avec son boghei. Ils partent. Tit Toine prend encore les devants. Le père faisait claquer son fouet, mais sa jument était fine. Elle comprenait. Elle savait que c'était pour la frime. Elle se forçait pas, juste assez pour suivre Tit Toine. Même, il prit une avance de cinq longueurs. De temps à autre, celui-ci, tournait la tête et regardait en arrière. Il pensait aux cinquante piasses qu'il allait empocher. A un arpent du village, le père se fait claquer la langue deux ou trois fois sur les gencives. V'la la p'tite jument grise qui décolle. Pas besoin de fouet avec elle. Juste la commander en se faisant claquer la langue. En rien de temps, elle avait rejoint Tit Toine. Lui, le v'la qui s'met à bûcher sur son poulain. Il lui envoyait de grands coups de fouet sur les flancs. Le père passe à côté.

--On se r'joindra à l'Hôtel, qu'il lui jette ironique, en passant<sup>53</sup>.

---

<sup>52</sup> FV, p. 39.

<sup>53</sup> V, p. 233.

## LES MOYENS D'EXPRESSION

172

Laberge emploie aussi un style plus ou moins populaire pour certains passages satiriques. Ils sont très rares mais fort bien faits:

Et les femmes donc, celles qui ont atteint l'âge canonique, qui l'ont archi atteint, les grosses pouffiasses aux chairs gélatineuses, et les vieilles filles montées en graine, desséchées, décharnées, adonnées aux pratiques contre nature, les vieilles carottes racornies, qui essaient un sourire mais qui ne font qu'une pénible grimace avec leurs fausses dents, tous ces déchets qui ne savent quoi faire de leur vieille peau et qui s'amènent pour apporter à celui ou celle qui gît sur un lit de souffrance, le précieux réconfort de leur présence<sup>54</sup>.

Après les variations de niveau, le procédé le plus caractéristique du style de Laberge est le leitmotiv. Le cas le plus simple est celui de La Scouine. A seize reprises dans le roman, l'auteur mentionne "le pain sur et amer, marqué d'une croix" qui symbolise la bassesse et la misère de la famille Deschamps. Le même procédé est utilisé aussi au chapitre XXIV. Cette fois, c'est le grincement d'une roue qui mêle sa plainte aux réminiscences douloureuses de Bagon. Dans Lamento, ce sont les crises d'épilepsie d'Aline qui reviennent régulièrement.

Gérard Bessette<sup>55</sup> analyse assez longuement un autre leitmotiv, celui de la pipe dans La Rouille<sup>56</sup>. Il montre

---

<sup>54</sup> FV, p. 136.

<sup>55</sup> G. Bessette, op. cit., p. xv-xvi.

<sup>56</sup> FV, p. 274-308.

comment Laberge varie son thème en fonction du développement de l'action. Puis il conclut:

Il fallait tout l'art, tout le doigté de Laberge pour que de si fréquents rappels (une fois toutes les deux pages) d'un objet aussi prosaïque que la pipe ne tournent pas à la rengaine, au radotage; deviennent au contraire évocation, symbole, poésie<sup>57</sup>.

Si son analyse est inattaquable, nous ne pouvons cependant partager son enthousiasme. L'artifice est un peu grossier et tourne bien un peu sinon au radotage, du moins à la rengaine. Quant aux leitmotifs de La Scouine et de Lamento, ils sont présentés avec moins d'art et finissent par agacer le lecteur.

Avant de terminer l'étude des procédés stylistiques de Laberge, il convient de dire un mot de ses images. Les plus intéressantes ne sont pas celles des poèmes en prose, car elles sont souvent assez banales et l'on sent que Laberge les a cherchées trop consciemment. Un seul exemple suffira:

L'on a l'impression que c'est là un jour de fête, un jour de splendeur, un jour unique, que quelque chose de surhumain va se passer. La nature semble s'être parée en vue d'un événement miraculeux. Elle est toute radieuse, transfigurée.

N'est-ce pas à croire que deux Amants, deux Elus, vont apparaître à l'instant et qu'un char féérique va les emporter vers un prestigieux pays de rêve, vers une région enchanteresse, vers un jardin de joie, de félicité et d'éternel amour?

---

<sup>57</sup> Page xvi.

Quelque fabuleux bonheur va traverser le pont d'or. La terre tout entière semble être dans l'attente...<sup>58</sup>

Par ailleurs, les images qui naissent spontanément sous sa plume dans les contes et les romans présentent un tout autre aspect. Elles sont assez rares, mais presque toujours originales. Plusieurs trahissent son obsession de la mort:

... de gros nuages en forme de corbillards...<sup>59</sup>

C'était triste comme un hangar dans lequel un homme s'est pendu<sup>60</sup>.

Le plus souvent, ces images n'ont rien de poétique; elles sont essentiellement réalistes:

La figure rasée du prêtre, rougie par le froid, donnait l'impression d'un morceau de viande saignante<sup>61</sup>.

On rencontre un assez grand nombre de comparaisons analytiques. La comparaison suivante, dont nous citons seulement le début, s'étend sur une page entière:

Une hypothèque sur une terre, c'est comme le cancer ou la syphilis. Un homme achète une ferme. Il emprunte disons deux mille piastres ou plus pour commencer et la grève d'une hypothèque. Il lui communique alors la maladie. C'est comme un garçon avarié qui couche avec une belle fille et lui communique son mal. Ça guérit presque pas. Ça traîne,

---

<sup>58</sup> Q, p. 88.

<sup>59</sup> S, p. 65.

<sup>60</sup> P, p. 74.

<sup>61</sup> S, p. 47.

ça empire, puis souvent, c'est la mort triste et lamentable<sup>62</sup>.

Comme on peut le voir par les quelques exemples qui précèdent, ces images ne témoignent pas d'un goût très sûr. Quelques-unes sont cependant mieux réussies. Laberge n'aurait pu mieux décrire Mame Pouliche que par la comparaison suivante, développée en deux parties:

D'une façon frappante, elle avait les manières d'une poule, Mame Pouliche, très ressemblantes. Le matin, avant d'entrer dans le bureau du gérant où il y avait un tapis, elle se frottait les pieds sur le plancher en glissant, comme la poule qui gratte avec une patte, puis avec l'autre, pour découvrir dans la terre, dans la poussière, un grain de blé, un vermisseau, un insecte<sup>63</sup>.

Oui, c'était vrai qu'elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche. Au lieu de prendre une franche bouchée avec sa fourchette, elle donnait de petits coups dans son assiette, comme la poule qui picore, qui donne du bec, à droite, à gauche. Elle pignochait, saisissant du bout de son outil un brin de viande, de salade, de spaghetti, jamais une vraie bouchée<sup>64</sup>.

Il y aurait encore bien d'autres remarques à faire sur le style de Laberge, mais le cadre de la présente étude nous oblige à nous en tenir aux traits les plus caractéristiques. Nous en avons dit assez cependant pour qu'on puisse se rendre compte que Laberge ne survivra pas par son style.

---

<sup>62</sup> V, p. 215-216.

<sup>63</sup> FV, p. 161.

<sup>64</sup> FV, p. 164.

Incorrections, grossières négligences, délayage presque systématique, manque général de goût, voilà vraiment trop de défauts graves. Laberge n'a pas le don de la jonglerie verbale, ni le culte du mot juste ni surtout l'amour des mots pour eux-mêmes. Nous avons vu cependant qu'il a le souci d'adapter son style à son sujet, à ses personnages. Il y parvient grâce à des moyens un peu grossiers, certes, avec une certaine maladresse, parfois, mais il y réussit quand même. A cause de cela et à cause du fait que les défauts sont souvent beaucoup moins nombreux dans les nouvelles et les chapitres de La Scouine qui présentent d'incontestables qualités du côté du fond, le style de Laberge peut être acceptable à ses meilleurs moments et ne dépare pas les sommets de son oeuvre.

## CONCLUSION

Au terme de cette étude, il convient de faire le point, de situer Albert Laberge dans l'histoire des lettres canadiennes-françaises et de porter un jugement d'ensemble.

Son importance historique est indéniable. On est trop porté à oublier que dès 1899, bien longtemps avant Un homme et son péché, un roman naturaliste était mis en chantier au Canada. La Scouine marque une rupture brusque avec toutes les traditions du roman canadien du XIX<sup>e</sup> siècle. Publier ce roman à Montréal en 1918, c'était faire preuve d'originalité et surtout d'une audace peu commune. Et même si le livre n'a eu que très peu de lecteurs et n'a pas pu, par conséquent, exercer une influence directe, il reste la première manifestation d'un esprit de critique et de révolte qui marquera fortement le roman du XX<sup>e</sup> siècle.

Aigri, hargneux, naïf, borné, manquant de goût, de jugement et de culture, Albert Laberge n'avait pas une personnalité attachante. Sa vie offre un exemple, qui n'est malheureusement pas unique dans notre histoire littéraire, de l'influence que peuvent exercer des circonstances adverses sur un écrivain de talent. Fils d'un paysan presque illettré, chassé du collège avant d'avoir pu terminer son éducation, il a dû s'instruire par lui-même, au petit bonheur. Sa pensée et son style s'en ressentent. Obligé de

## CONCLUSION

178

gagner sa vie par un travail ingrat, épuisant et contraire à ses goûts, ne pouvant disposer que de très peu de temps pour lire et pour écrire, il n'a jamais pu faire sérieusement l'apprentissage de son métier d'écrivain. Après sa retraite, il était trop tard. Vivant à une époque où ni la critique ni le public ne pouvaient apprécier le genre littéraire qu'il pratiquait, il a dû travailler dans la solitude, encouragé seulement par certains amis qui ne le comprenaient d'ailleurs pas toujours. Comment s'étonner alors qu'il se soit aigri, qu'il ait une conception étriquée de la vie? Comment s'étonner des nombreux échecs dans son oeuvre? Ce sont les réussites qui devraient nous surprendre.

Si l'on doit juger une oeuvre par ses sommets, c'est comme conteur que Laberge mérite de survivre. En effet, Lamento est un échec complet; La Scouine, malgré sa grande importance, souffre d'un manque de maîtrise de la technique du roman. Quant à la partie non romanesque de son oeuvre, elle mérite tout au plus un silence indulgent.

Mais une poignée de contes et de nouvelles sauveront Laberge de l'oubli. Les défauts sont nombreux, certes, mais dans les meilleurs contes ils sont plus que compensés par les qualités. Laberge reste le meilleur conteur de sa génération et un des meilleurs que le Canada français ait produit.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. Oeuvres d'Albert Laberge

#### A. Manuscrits inédits:

Lamento, roman d'une épileptique, dactylographié, non paginé. (Voir la description au chapitre II.)

La tragédie d'un peuple, dactylographié, 8 p. (numérotées 64-71). Ce commentaire sur la guerre de Corée aurait pris place dans Hymnes à la terre, après Un saint est entré dans ma maison.

Dans une chambre, dactylographié, 4 p.

De très nombreuses notes, surtout des sujets de contes et de nouvelles, des bribes de brouillons. Laberge écrivait sur des feuilles de tous les formats et les entassait sans ordre. On trouve donc très souvent une ou deux petites feuilles contenant un texte incomplet dont la fin ou le début se sont perdus. Il est donc virtuellement impossible de classer toute cette paperasse d'une façon satisfaisante.

#### B. Manuscrits d'oeuvres publiées.

Le mouton noir, dactylographié, 15 p. (FV, p. 77-90)

La veuve Rendon, dactylographié, 37 p. (= Magasin de modes, DH, p. 196-240).

La visiteuse, dactylographié, non paginé (FR, p. 182-236).

## BIBLIOGRAPHIE

180

Réflexions, dactylographié, 14 p. (HT, p. 67-86).  
Le manuscrit s'arrête après la première réflexion  
de la p. 79. Quatorze réflexions raturées ne fi-  
gurent pas dans HT.

D'importants fragments du brouillon de Hymnes à la  
terre.

Divers autres fragments de brouillons.

## C. Correspondance.

9 lettres à Jacques Brunet, 1959-1960.

32 lettres à Louis-Joseph Doucet, 1911-1957.

37 lettres à Anna Laberge, 1954-1960.

5 lettres à Paul Wyczynski, 1958-1960.

## D. Imprimés.

## 1. Volumes.

La Scouine, Montréal, Edition privée, Imprimerie  
Modèle, 1918, 134 p.

Quand chantait la cigale, Montréal, Edition privée,  
1936, 109 p. (75 exemplaires)

Visages de la vie et de la mort, Montréal, Edition  
privée, 1936, 287 p. (75 exemplaires)

Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui,  
Montréal, Edition privée, 1938, 248 p. (140 exem-  
plaires)

La fin du voyage, Montréal, Edition privée, 1942,  
413 p. (75 exemplaires)

Scènes de Chaque jour, Montréal, Edition privée,  
1942, 270 p. (75 exemplaires)

Journalistes, écrivains et artistes, Montréal, Edi-  
tion privée, 1945, 235 p. (75 exemplaires)

## BIBLIOGRAPHIE

181

Charles de Belle, peintre-poète, Montréal, Edition privée, 1949, 64 p. (75 exemplaires)

Le Destin des hommes, Montréal, Edition privée, 1950, 273 p. (100 exemplaires)

Fin de roman, Montréal, Edition privée, 1951, 269 p. (100 exemplaires)

Images de la vie, Montréal, Edition privée, 1952, 117 p. (75 exemplaires)

Le dernier souper, Montréal, Edition privée, 1953, 163 p. (75 exemplaires)

Propos sur nos écrivains, Montréal, Edition privée, 1954, 103 p. (75 exemplaires)

Hymnes à la terre, Montréal, Edition privée, 1955, 93 p. (75 exemplaires)

## 2. Extraits de La Scouine.

La Scouine, Roman de moeurs de la campagne canadienne, Chapitre XIII, dans Le Menu, Organe du premier banquet annuel de l'Association des Journalistes Canadiens-Français, Montréal, 7 décembre 1903, p. 8.  
(Ch. XVII).

Le jour de l'an, dans La Presse, 21<sup>e</sup> année, n° 51, 31 déc. 1904, p. 8.  
(Ch. XIV).

La Scouine (pages détachées), dans La Presse, 25<sup>e</sup> année, n° 41, 19 déc. 1908, p. 15.  
Comprend Aux jours d'école (Ch. III) et Le mineur (Ch. XXXI).

La Scouine (extrait), dans Le Terroir, livr. de mai 1909, p. 149-153.  
(Ch. XXX).

Charlot, dans Le Terroir, livr. de juin 1909, p. 197-201.  
(Ch. XVII-XVIII).

## BIBLIOGRAPHIE

182

Les Foins, dans La Semaine, 1<sup>re</sup> année, n° 3, livr. du 24 juillet 1909, p. 3.  
(Ch. XX).

La meilleure femme, dans L'Autorité, livr. du 1<sup>er</sup> janvier 1916, p. 3.  
(Ch. XIV).

La visite du curé, dans L'Autorité, livr. du 8 janvier 1916, p. 4.  
(Ch. XV).

Une leçon de grammaire, dans L'Autorité, livr. du 15 janvier 1916, p. 4.  
(Ch. VIII).

Ce finaud d'Urgèle, dans L'Autorité, livr. du 22 janvier 1916, p. 3.  
(Ch. XVI).

La chanson de la faulx, dans L'Autorité, livr. du 29 janvier 1916, p. 3.  
(Ch. XXI-XXII).

Une victoire des bleus, dans L'Autorité, livr. du 5 février 1916, p. 2.  
(Ch. XIX).

La mort du chien, dans L'Autorité, livr. du 19 février 1916, p. 3.  
(Ch. XII).

La plainte de la roue, dans L'Autorité, livr. du 26 février 1916, p. 2.  
(Ch. XXIV).

Les bottines, dans L'Autorité, livr. du 4 mars 1916, p. 2.  
(Ch. XXVIII).

La barbe, dans L'Autorité, livr. du 13 mars 1916, p. 4.  
(Ch. X).

Le jardin, dans L'Autorité, livr. du 25 mars 1916, p. 2.  
(Ch. XXX).

Le pain sur et amer, dans L'Autorité, livr. du 8 avril 1916, p. 2. (Ch. I et II).

## BIBLIOGRAPHIE

183

L'habit de drap, dans La Patrie, livr. du 11 novembre 1951, p. 25-26.  
 Laberge voulait ajouter ce conte à La Scouine dans une deuxième édition.

3. Extraits de Lamento.

L'Idole d'or, roman, dans L'Autorité, livr. du 3, 10, 17 et 24 juin 1916.  
 Sous le pseudonyme d'Adrien Clamer.

Le jardin merveilleux, dans La Presse, livr. du 26 décembre 1922, p. 3.  
 (IV, p. 101-103).

Le violon chante et pleure, dans La Patrie, livr. du 14 septembre 1952, p. 25.  
 (DS, p. 75-82).

## 4. Contes et nouvelles.

Idylle mélancolique, dans Le Samedi, vol. vii, n° 41, livr. du 14 mars 1896, p. 12.  
 (V, p. 67-70).

Idylle mélancolique, dans Les Débats, 1<sup>re</sup> année, n° 40, livr. du 2 sept. 1900, p. 6, col. 3.  
 (V, p. 67-70).

La Mouche, dans La Presse, 18<sup>e</sup> année, n° 174, livr. du 21 juin 1902, p. 5.  
 (V, p. 71-76).

Dîner du jour de l'an, dans L'Autorité, livr. du 1<sup>er</sup> janv. 1916, p. 3.  
 (= Le petit cochon, V, p. 77-81).

La pipe, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 44, livr. du 23 déc. 1922, p. 22.  
 (DH, p. 63-67).

Le Chômage, dans Le Bulletin, Montréal, vol. 32, n° 46, livr. du 3 mars 1935, p. 3, 10.  
 (V, p. 179-195).

La femme au chapeau rouge, dans Liaison, vol. 1, n° 2, livr. de fév. 1947, p. 75-83.  
 (DH, p. 39-49.)

## BIBLIOGRAPHIE

184

La robe violette, dans Liaison, vol. 1, n° 4, livr. d'avril 1947, p. 220-223.  
(SCJ, p. 99-102).

Le manteau vert, dans Liaison, vol. 2, n° 12, livr. de fév. 1948, p. 79-82.  
(IV, p. 24-29).

Urgel Pourraux, homme fort, dans La Patrie, livr. du 8 mai 1949, p. 26-27.  
(DH, p. 50-62).

Une lampe s'est éteinte, dans La Patrie, livr. du 29 mai 1949, p. 27, 30, 31.  
(DH, p. 108-128).

Le retour du soldat, dans La Patrie, livr. du 3 juillet 1949, p. 20, 21.  
(DH, p. 89-96).

Les deux soeurs, dans La Patrie, livr. du 24 juillet 1949, p. 16-17.  
(FR, p. 24-33).

Cadeau d'anniversaire, dans La Patrie, livr. du 14 août 1949, p. 15.  
(SCJ, p. 176-179).

Première et dernière messe, dans La Patrie, livr. du 28 août 1949, p. 29, 30.  
(= Première messe, DH, p. 97-107).

Le journal, dans La Patrie, livr. du 25 sept. 1949, p. 29-30.  
(DH, p. 129-139).

Le jeu du destin, dans La Patrie, livr. du 30 oct. 1949, p. 41, 44; livr. du 6 nov. 1949, p. 42, 43, 55.  
(= Jeux du destin, DH, p. 171-195).

Le destin des hommes, dans La Patrie, livr. du 13 nov. 1949, p. 32-33; livr. du 20 nov. 1949, p. 54.  
(DH, p. 7-38).

Le vieux, Pastorale, L'enfant prodigue, Masque tragique, Le philanthrope, dans La Patrie, livr. du 11 déc. 1949, p. 40-41.  
(IV, 61-63; 39-41; 32-33; 13-15; 66-68).

## BIBLIOGRAPHIE

185

- Images de la vie, dans La Patrie, livr. du 25 déc. 1949, p. 24.  
Comprend Au village (IV, p. 7-10), Départ en musique (IV, p. 64-65).
- L'héritage, dans La Patrie, livr. du 1<sup>er</sup> janv. 1950, p. 29.  
(FV, p. 256-264).
- Les noces d'or, dans La Patrie, livr. du 22 janv. 1950, p. 28-29.  
(V, p. 214-227).
- La malade, dans La Patrie, livr. du 29 janv. 1950, p. 37.  
(V, p. 164-172).
- Le notaire, dans La Patrie, livr. du 12 fév. 1950, p. 28, 30.  
(V, p. 113-121).
- Il marie sa fille, dans La Patrie, livr. du 19 fév. 1950, p. 28-29.  
(FV, p. 205-216).
- La plus belle soirée de sa vie, dans La Patrie, livr. du 26 fév. 1950, p. 32-33.  
(FV, p. 116-120).
- Les trois soeurs, dans La Patrie, livr. du 12 mars 1950, p. 32-33, 37.  
(FV, p. 91-107).
- Le valet de ferme, dans La Patrie, livr. du 19 mars 1950, p. 48-49.  
(FV, p. 196-204).
- Les chauves souris, dans La Patrie, livr. du 2 avril 1950, p. 32-33.  
(FV, p. 54-61).
- Le cheval blanc, dans La Patrie, livr. du 23 avril 1950, p. 23, 37.  
(FV, p. 186-195).
- Le boxeur et la guêpe, dans La Patrie, livr. du 21 mai 1950, p. 47.  
(= Fait divers, SCJ, p. 152-157).

## BIBLIOGRAPHIE

186

La mort de Pascaro, La grève, L'orage, Quand on est vieux, dans La Patrie, livr. du 4 juin 1950, p. 40-41.  
(V, p. 12-15; IV, p. 73; V, p. 37-40; SCJ, p. 169-172).

Le village de l'enfance, Distribution de prix, Les trois pendus, Véritables sacrilèges, dans La Patrie, livr. du 11 juin 1950, p. 40-41.  
(SCJ, p. 121-125; 41-43; 27-28; Le sacrilège, V, p. 16-18).

Complainte du p'tit gars, dans La Patrie, livr. du 9 juillet 1950, p. 17, 24, 29.  
(= Tout P'Tit, V, p. 196-213).

La rouille, dans La Patrie, livr. du 3 sept. 1950, p. 40-41, 46-47; livr. du 10 sept. 1950, p. 32-33.  
(FV, p. 274-308).

L'enfant adoptif, dans La Patrie, livr. du 18 nov. 1951, p. 25-26.  
(SCJ, p. 148-200).

Coup de vent, dans La Patrie, livr. du 9 déc. 1951, p. 2-4.  
(IV, p. 80-82).

La maison, dans La Patrie, livr. du 27 juillet 1952, p. 17, 22.  
(FV, p. 146-155).

Le grand sans-cœur, dans La Patrie, livr. du 3 août 1952, p. 17, 22, 35.  
(DS, p. 38-53).

Le dernier souper, dans La Patrie, livr. du 31 août 1952, p. 28, 29, 35.  
(DS, p. 9-37).

Le veuf se remarie, dans La Patrie, livr. du 12 oct. 1952, p. 25, 30.  
(= La tentation mauvaise, DS, p. 54-67).

Le vieil orme, dans La Patrie, livr. du 14 déc. 1952, p. 37, 46.  
(DS, p. 101-114).

## BIBLIOGRAPHIE

187

Deux rencontres, dans La Patrie, livr. du 8 mars 1953, p. 25, 36.  
(DS, p. 115-136).

Le trésor de la vieille, dans La Patrie, livr. du 11 juillet 1954, p. 36-37; 18 juillet, p. 43; 25 juillet, p. 27, 46; 1<sup>er</sup> août, p. 33, 43, 46, 47.

Le pommier de la vieille Gareau, dans La Patrie, livr. du 30 janv. 1955, p. 31, 34.

Pour laisser passer l'averse, dans La Patrie, livr. du 20 fév. 1955, p. 40.

## 5. Critiques.

Emile Nelligan et son oeuvre, dans La Presse, 20<sup>e</sup> année, n° 98, livr. du 27 fév. 1904, p. 2.

Pour l'art, dans La Presse, 20<sup>e</sup> année, n° 262, livr. du 10 sept. 1904, p. 4.

Maintenant travaillons, dans la Revue canadienne, 42<sup>e</sup> année, tome I, 1906, p. 525-533.

Nos Ecrivains, dans L'Autorité, livr. du 25 déc. 1915, p. 1.

Une visite au peintre Franchère, dans L'Autorité, livr. du 8 janv. 1916, p. 4.

Paysage d'hiver par Rosaire, dans L'Autorité, livr. du 19 fév. 1916, p. 2.

Types canadiens, dans L'Autorité, livr. du 8 avril 1916, p.

L'art et les artistes, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 16, livr. du 20 nov. 1922, p. 2.

Paysan canadien devenu sculpteur, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 24, livr. du 29 nov. 1922, p. 11.

Peintre émérite de notre hiver, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 25, livr. du 30 nov. 1922, p. 14.

Le but de l'art est la décoration, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 29, livr. du 5 déc. 1922, p. 22.

## BIBLIOGRAPHIE

188

M. Delfosse, peintre du vieux Montréal, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 35, livr. du 13 déc. 1922, p. 11.

Exposition d'aquarelles par Mlle Claire Fauteux, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 40, livr. du 20 déc. 1922, p. 2.

V. Lamarche, peintre des étés canadiens, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 84, livr. du 12 fév. 1923, p. 2.

M. Jobson Paradis, peintre de la nature canadienne, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 92, livr. du 22 fév. 1923, p. 12.

Le large cinéma de la nature et de la vie, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 98, livr. du 28 fév. 1923, p. 2.

Exposition de tableaux et de pastels par Chs. de Belle, ... Aux salons de Mme E. Maxwell, dans La Presse, 42<sup>e</sup> année, n° 38, livr. du 27 nov. 1925, p. 23.

Exposition d'aquarelles par Mlle Sophia Atkinson, dans La Presse, 43<sup>e</sup> année, n° 20, livr. du 8 nov. 1926, p. 5.

Exposition de dessins en couleurs par André Bieler, dans La Presse, 43<sup>e</sup> année, n° 25, livr. du 13 nov. 1926, p. 43.

Le traditionnel gâteau des Rois, Granger, [1927], 4 p.

Exposition de tableaux et de sculptures à la maison dans La Presse, 45<sup>e</sup> année, n° 172, livr. du 8 mai 1929, p. 35.

Exposition de pastels par le peintre-poète Ch. de Belle, ... Au magasin T. Eaton, dans La Presse, livr. du 7 février 1930, p.

Exposition de pastels par le peintre poète Ch. de Belle, dans La Presse, 48<sup>e</sup> année, n° 295, livr. du 30 sept. 1932, p. 24.

## BIBLIOGRAPHIE

189

Albert Laberge apprécie Jean-Aubert Loranger, dans La Patrie, livr. du 3 mars 1940.

Nelligan vu par Albert Laberge, dans La Patrie, livr. du 19 nov. 1941, p. 26.

Paysages par Joseph Jutras, dans Le Devoir, livr. du 14 déc. 1944, p. 2.

Préface, dans Rodolphe Girard, Marie Calumet, 2<sup>e</sup> éd. Brousseau, 1946, 283 p.  
Préface, p. 9-13.

Souvenir sur Marcel Dugas, dans La Patrie, livr. du 12 janvier 1947, p. 42.

La vie secrète de madame Jules Baudly, par Marcel Barrière, appréciation de ce livre par Albert Laberge, dans La Patrie, livr. du 13 mars 1949, p. 81, 83.

L'heure où se joue la destinée, dans La Patrie, livr. du 2 sept. 1951, p. 58, 75.

Le poète Albert Boisjoli, dans La Patrie, livr. du 20 nov. 1951, p. 8.

Alfred Laliberté, sculpteur, peintre, joaillier, écrivain..., dans La Patrie, livr. du 22 fév. 1953, p. 36-37.

Les aubes mortes, dans La Patrie, livr. du 4 déc. 1955, p. 36-37.

Le doyen de nos poètes publie un nouveau recueil, dans La Patrie, livr. du 17 fév. 1957, p. 26.

Une vie d'artiste. Biographie du peintre Albert Rolinson par Thomas R. Lee, dans La Patrie, livr. du 17 mars 1957, p. 29.

Début d'une poétesse, dans La Patrie, livr. du 26 mai 1957, p. 26.

Disparition d'un vieil écrivain, dans La Patrie, livr. du 6 avril 1958, p. 34.

Une figure marquante des lettres canadiennes qui disparaît, dans Notre Temps, vol. xv, n° 7, livr. du 28 nov. 1959, p. 12.

## BIBLIOGRAPHIE

190

## 6. Poèmes en prose.

Silhouette macabre, dans Le Samedi, vol. vi, n° 44, livr. du 6 avril 1895, p. 3.  
(SCJ, p. 11).

Silhouettes du plein air, Silhouette virgilienne, dans Le Samedi, vol. vi, n° 47, livr. du 27 avril 1895, p. 3.  
(SCJ, p. 9).

Les deux roses, dans Le Terroir, n° 7, livr. de juillet 1909, p. 274.  
(SCJ, p. 184).

Le poète, dans La Presse, 39<sup>e</sup> année, n° 55, livr. du 9 janv. 1923, p. 2.  
(IV, p. 89-91).

Carpe diem, Tourbillon de vie, Sunt lacrymae rerum, Nocturne, Marche funèbre, Une feuille qui tombe, Quand on devient vieux, Dans le soir, La vie grise, Les départs, dans les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, [s.é.], 1925, p. 113-138.  
(Q, p. 36-37; 30-31; 63-64; 61-62; 59-60; 47-48; 92-93; 89-90; 34-35; 96-98).

Nocturne, dans La Presse, livr. du 13 mars 1926, p. 10.  
(Q, p. 61-62).

Carpe diem, dans Le Journal de Pékin, 17<sup>e</sup> année, n° 522, livr. du 7 janv. 1927, p. 5.  
(Q, p. 36-37).

La vie grise, dans Le Journal de Pékin, 17<sup>e</sup> année, n° 527, livr. du 10 mars 1927, p. 5.  
(Q, p. 34-35).

Le vieux pin, dans La Patrie, livr. du 25 nov. 1951, p. 25.  
(IV, p. 69-70).

## 7. Divers.

En marge d'une annonce, dans La Presse, 50<sup>e</sup> année, n° 304, livr. du 13 oct. 1934, p. 39.  
(IV, p. 114-116).

## BIBLIOGRAPHIE

191

Un saint est entré dans ma maison, dans La Patrie,  
livr. du 25 sept. 1949, p. 92.  
(HT, p. 87-89).

8. Coupures de journaux trouvées chez Laberge et dont  
il a été impossible d'établir la provenance.

La fausse pièce. (S, ch. XIII).

Pompes funèbres. (V, p. 27-31).

La soupe. (SCJ, p. 17).

Un bon cœur. (SCJ, p. 17-18).

Les pèlerins. (IV, p. 92-93).

Exposition de pastels par le peintre-poète de Belle  
... Le peintre de l'enfance.

Exposition de pastels par le peintre-poète Ch. de  
Belle, La douloureuse image du Christ.

Collection de dessins par le peintre-poète C. de  
Belle, Pour remplacer l'exposition.

Figures de rêve et de tragédie.

Pastels de rêve et figures de douleur.

Paysages [sic] de neige et pastels d'enfants.

Expositions de paysages et de sujets de rêve.

Exposition de pastels par M. Charles de Belle, Une  
merveilleuse madone.

Expositions de pastels et tableaux par C. de Belle,  
Aux galeries d'art Watson.

Exposition de pastels par le peintre-poète Charles  
de Belle, ... Au Medical Arts Building.

Hubert Robert, dans La Patrie.

Notes et impressions sur le peintre Robert Wicken-  
den.

## BIBLIOGRAPHIE

192

Tourbillon de vie. (Q, p. 30-31).La vie grise. (Q, p. 34-35).Une feuille qui tombe... (Q, p. 47-48).Marche funèbre. (Q, p. 59-60).Sunt lacrymae rerum. (Q, p. 63-64).Dans le soir, dans La Presse.  
(= Glas dans le soir, Q, p. 89).Les départs. (Q, p. 96-98).Lorsqu'on est malade. (IV, p. 94-97).En famille, dans La Presse. (IV, p. 98-100).

## 9. Anthologie.

Bessette, Gérard, Anthologie d'Albert Laberge, Le Cercle du livre de France, 1962, xxxv, 310 p.

L'anthologie comprend surtout des nouvelles, mais tous les genres auxquels Laberge s'est essayé sont représentés. L'introduction, malgré un enthousiasme exagéré, constitue la meilleure étude jamais publiée sur Laberge.

## II. Sources

## A. Lettres à Albert Laberge.

Note: Le sigle UL désigne le fonds Laberge à la bibliothèque générale de l'Université Laval; le sigle UO désigne le Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Barbusse, Henri, 3 lettres, 1918-1919, UO.

Barrière, Marcel, 5 lettres, 1928-1950, UO.

Baudry, U., 1 lettre, 1938, UO.

Beau, Henri, 2 lettres, 1918, UO;  
14 lettres, 1928-1930, UL.

## BIBLIOGRAPHIE

193

- Beaulieu, Germain, 19 lettres, 1926-1930, UL.  
1 lettre, 1938, UO.
- Beaulieu, J.-A., 4 lettres, 1943-1955, UO.
- Beaupré, Alfred, 1 lettre, 1918, UO.
- Bernard, Marcel, 1 lettre, 1918, UO.
- Bernier, Jovette, 1 lettre, 1938, UO.
- Boisjoli, Albert, 1 lettre, 6 mai 1945, UO.
- Boisjoli, Mme Albert, 1 lettre, 1951, chez Pierre Laberge.
- Bourgeois, Albéric, 1 lettre, 1938, UO.
- Braibant, Charles, 1 lettre, 1936, UO.
- Brisebois, Napoléon, 1 lettre, 1938, UO.
- Buies, Arthur, 1 lettre, 1894, UO.
- Chamson, André, 1 lettre, 1936, UO.
- Charbonneau, Jean, 3 lettres, 1945-1953, UO.
- Cinq-Mars, Alonzo, 6 lettres, 1938-1955, UO.
- Cooper, Velma, 4 lettres, 1952-1955, UO.
- Cottinet, Emile, 1 lettre, 1927, UO.
- Couillard, Anne, 1 lettre, 1953, UO.
- Doucet, Louis-Joseph, 9 lettres, 1918 à 1924, UL.  
6 lettres, 1920-1955, UO.
- Drolet, Antonio, 1 lettre, 1955, UO.
- Dugas, Marcel, 7 lettres, 1927-1940, UL.  
4 lettres, 1938-1945, UO.
- Dyonnet, E., 1 lettre, 1938, UO.
- Falardeau, Emile, 1 lettre, 1953, UO.
- Fébroni, Paule, 1 lettre, 1953, UO.

## BIBLIOGRAPHIE

194

- Ferland, Albert, 9 lettres, 1934-1941, UL.  
1 lettre, 1938, UO.
- Forest, M. & Mme Louis, 7 lettres, 1945-1955, UO.
- Fortier, Auguste, 1 lettre, 1919, UO.  
une centaine de lettres chez Pierre Laberge
- Fournier, Jules, 21 lettres, 1904-1910, UL.
- Fournier, Thérèse-S., 1 lettre, 1938, UO.
- Géniaux, Charles, 2 lettres, 1918-1919, UO.
- Gill, Charles, 1 lettre, UL.
- Girard, Rodolphe, 49 lettres, 1906-1946, UL.  
7 lettres, 1938-1955, UO.
- Giroux, Lactance, 1 lettre, 1933, UO.
- Grandbois, Alain, 1 lettre, 1934, UO.
- Grignon, Claude-Henri, 9 lettres, 1931-1938, UL.  
1 lettre, 1944, UO.
- Hogue, Mme Lillian, 8 lettres, 1953-1955, UO.
- Houle, Léopold, 1 lettre, 1918, UO.
- Jutras, J., 2 lettres, 1944-1945, UO.
- Kennin, Alice S., 1 lettre, 1926, UO.
- Laberge, Anna, 1 lettre, 1949, UO.
- Laberge, Ghyslaine, 1 lettre, 1953, UO.
- Laberge, Lionel, 1 lettre, 1951, UO.
- Laflamme, Germaine, 1 lettre, 1945, UO.
- Laliberté, Alfred, 10 lettres, 1936-1939, UL.  
8 lettres, 1918-1952, UO.  
1 lettre, 1952, chez Pierre Laberge.
- Laliberté, Alfred (musicien), 1 lettre, 1938, UO.
- Laliberté, Jeanne Lavallée, 2 lettres, 1953, UO.

## BIBLIOGRAPHIE

195

- Léautaud, Paul, 1 lettre, 1932, UO.
- LeBel, Maurice, 4 lettres, 1938-1953, UO.
- Lefebvre, Jean-Jacques, 3 lettres, 1951-1953, UO.
- Léger, Cécile, 1 lettre, 1920, UO.
- Lemieux, Marguerite, 7 lettres, 1927-1929, UL.  
1 lettre, 1933, UO.
- Lesage, Colette, 3 lettres, 1938-1950, UO.
- Léveillé, Lionel, 4 lettres, 1938-1951, UO.
- Longpré, Dr Daniel, 4 lettres, 1947-1951, UO.
- Lorimier, Mme I. H. de, 1 lettre, 1945, UO.
- Madeleine, 1 lettre, 1932, UO.
- Malchelosse, Gérard, 1 lettre, 1951 UO.
- Marcotte, Arthur, 1 lettre, 1941, UO.
- Martigny, Paul de, 2 lettres, 1918-1938, UO.
- Maupas, Emile, 2 lettres, 1939-1945, UO.  
1 lettre, 1945, chez Pierre Laberge.
- Maurault, Mgr Olivier, 1 lettre, 1940, UO.
- Mayrand, Oswald, 6 lettres, 1938-1953, UO  
1 lettre, 1954, chez Pierre Laberge.
- Mélançon, abbé Joseph, 10 lettres, 1931-1949, UL.  
6 lettres, 1945-1953, UO
- Montigny, Louvigny de, 21 lettres, 1916-1946, UL.  
10 lettres, 1913-1953, UO.
- McGuire, Alyce, 1 lettre, 1938, UO.
- Nadeau, Dr Gabriel, lettres, 1946-1948, UL.  
6 lettres, 1950-1955, UO.
- Paradis, Jobson, 1 lettre, 1918, UO.
- Préfontaine, Fernand, 1 lettre, 1919, UO.

## BIBLIOGRAPHIE

196

- Raymond, Raoul, 1 lettre, 1944, UO.
- Rosaire, Arthur, 1 lettre, 1921, UO.
- Rosaz, Paul de, 1 lettre, 1930, UO.
- Roy, Laetare, 1 lettre, 1936, UO.
- Roy, Honorine Gervais, 1 lettre, 1943, UO.
- Sainte-Marie, J. E., 1 lettre, 1945, UO.
- South, Marjorie H., 2 lettres, 1955, UO.
- Steiger, Hilda de, 3 lettres, 1945-1950, UO.
- Steinlen, Théophile Alexandre, 1 lettre, 1918, UO.
- Tardif, Thérèse, 1 lettre, 1951, UO.
- Thérien, Gérard, 1 lettre, 1954, UO.
- Tremblay, Jules, 1 lettre, 1918, UO.
- Trève, Jacques, 2 lettres, 1928-1930, UO.
- Wickenden, Robert J., 1 lettre, 1919, UO.
- Zo d'Axa, 2 lettres, 1919-1921, UO.
- [Florina ?], 17 lettres, 8 notes, 1916 [?]-1917 [?], UO.  
Journal de voyage, 1916, UO.

## B. Manuscripts.

- Clerc, Gabrielle, La vision du monde d'Albert Laberge, Thèse de maîtrise, Université Laval, 1961, 86 p.  
Biographie incomplète et confuse, documentation nettement insuffisante, mais analyse assez lucide de six thèmes majeurs.
- Couillard, Anne, Bio-bibliographie de Monsieur Albert Laberge. Ecrivain, critique, journaliste, Ecole des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, 60 p.  
Biographie assez incomplète, très bonne bibliographie.

## BIBLIOGRAPHIE

197

Forest, Mme Marie, Un aristocrate des lettres canadiennes, conférence donnée à Ottawa, dactylographiée, [1948], 24 p. (Chez Pierre Laberge)  
Présentation assez rapide de l'homme et de son oeuvre. Biographie et portrait idéalisés.

## C. Imprimés.

Asselin, Olivar, Quelques livres canadiens, dans La Revue Moderne, 1<sup>re</sup> année, n° 1, p. 17-20, surtout p. 18-19.  
Souligne qu'il ne s'agit pas d'un roman véritable. Pour Asselin, La Scouine est une peinture vraie, bien que dure et un peu osée, de la vie des paysans de 1880. C'est la meilleure étude sur La Scouine publiée à l'époque.

Baker, W. A., La Scouine, dans Le Terroir, vol. 2, nos 8 et 9, livr. d'avril-mai 1920, p. 409-412.  
Eloge dithyrambique. Souligne le côté noir du roman.

Beaulieu, Germain, Nos immortels, Montréal, Lévesque, 1931, 157 p.  
Albert Laberge, p. 113-121.  
Article humoristique. Insiste sur le fait que Laberge est inconnu de la critique et du public, et que son observation des détails l'empêche de voir la laideur de l'objet entier.

Bosco, Monique, Laberge, un grand nouvelliste qui sort de l'ombre après 60 ans, dans Le Magazine Maclean, vol. 3, n° 5, livr. de mai 1963, p. 79.  
Présentation de l'Anthologie. "C'est justement cette constance, cette permanence dans l'obsession qui me font croire à la nécessité intérieure de cette oeuvre."

Bruchési, Mgr Paul, Mandement, daté du 27 juillet 1909, publié dans La Vérité, 29<sup>e</sup> année, n° 4, livr. du 7 août 1909, p. 27.  
Condamnation de La Semaine. Accuse Laberge de pornographie.

Brunet, Jacques, La Scouine d'Albert Laberge, dans Archives des lettres canadiennes, t. II, L'Ecole Littéraire de Montréal, 1963, p. 201-211.

## BIBLIOGRAPHIE

198

Brunet, Jacques, Un naturaliste canadien, Albert Laberge, dans Livres et auteurs canadiens 1962, p. 104-106.

----- Une résurrection, dans Le Droit, 51<sup>e</sup> année, n° 75, livr. du 29 mars 1963, p. 14.

Charbonneau, Jean, L'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, Lévesque, 1935, 320 p., surtout p. 223-229.

Après avoir parlé du réalisme de Laberge, Charbonneau fait une analyse assez élogieuse de La Scouine.

Cinq-Mars, A., Un auteur discret, dans La Patrie, livr. du 13 mai 1945, p.

----- Notre littérature, (chronique) Un témoignage, dans La Patrie, livr. du 28 déc. 1945, p. 8.

Compte rendu d'une conférence de Marcel Tirol sur la littérature canadienne. Il avait parlé de Laberge.

----- Artiste et athlète, dans La Patrie, livr. du 25 sept. 1948, p. 24.

Cite Laberge à propos d'Emile Maupas.

----- Sur Un peintre-poète, dans La Patrie, livr. du 22 janv. 1950, p. 70.

----- Les destins des hommes [sic], dans La Patrie, livr. du 18 juin 1950, p. 74.

----- Un écrivain fécond, dans La Patrie, 75<sup>e</sup> année, livr. du 4 juillet 1951, p. 8.

Sur Fin de roman.

----- L'oeuvre d'Albert Laberge, dans La Patrie, livr. du 20 juin 1952, p. 8.

----- Lucien Rainier, poète, dans La Patrie, livr. du 24 fév. 1953, p. 8.

Cite longuement Laberge.

----- Un livre d'Albert Laberge, dans La Patrie, livr. du 2 avril 1953, p. 8.

Sur Le dernier souper.

----- Propos sur nos écrivains, dans La Patrie, livr. du 6 déc. 1954, p. 8.

## BIBLIOGRAPHIE

199

Cinq-Mars, Alonzo, Hymnes à la terre, dans La Patrie, livr. du 13 déc. 1955, p. 8.

Ces articles ont été écrits par Cinq-Mars à l'instigation d'Oswald Mayrand. Il souligne la parution des livres de Laberge, déplorant le fait qu'ils ne soient pas accessibles au grand public.

Dufresne, Henri, Lucien Rainier, un grand poète, dans La Patrie du dimanche, 15<sup>e</sup> année, n° 10, livr. du 6 mars 1949, p. 62.  
Cite Laberge.

Dugas, Marcel, Parmi ceux que j'ai connus, dans Liaison, vol. 1, n° 3, livr. de mars 1947, p. 141-148; vol. 1, n° 4, livr. d'avril 1947, p. 212-219, surtout p. 144.  
"Texte inédit d'une causerie prononcée à la Familiale, le 5 mars 1944."  
Voit en Laberge "le créateur du roman naturaliste au Canada" et considère La fin du voyage comme "une manière de chef-d'oeuvre".

Ethier, Blais, Jean, Ni Zola ni Maupassant, dans Le Devoir, vol. 54, n° 51, livr. du 2 mars 1963, p. 11.  
Critique sévère et injuste de L'Anthologie, dirigée autant contre Bessette que contre Laberge.

Ferguson, E.W., Anniversary, dans The Herald, livr. du 20 avril 1935, p. 10.

----- The Gist and Jest of It, dans The Herald, livr. du 18 mai 1950, p. 21.

----- The Gist and Jest of It, dans The Herald, livr. du 9 juin 1951, p. 16.

Ferguson, Elmer, The Gist and Jest of It, dans The Montreal Star, livr. du 5 avril 1960, p. 34.  
Ferguson est chroniqueur sportif. Il mentionne la parution de certains livres de Laberge et sa mort.

Girard, Rodolphe, Ceux qui ont goûté du journalisme ne se rappellent jamais cette carrière sans un serrement de cœur, dans La Presse, livr. du 13 oct. 1934, p. 62.  
Mentionne Laberge.

## BIBLIOGRAPHIE

200

Girard, R., Médecin au Maroc, cultivateur à Oka, il devint journaliste, dans Le petit journal, livr. du 21 nov. 1948, p.

Sur Gaston de Montigny; cite Laberge.

----- Vers 1900 le jeune écrivain avait peine à se trouver un éditeur, dans Le petit journal, livr. du 2 oct. 1949, p. 15.

Sur Guy de Lahaie et Jules Fournier; cite Laberge.

----- Brillant reportage d'Ernest Tremblay sur une belle patate, dans Le petit journal, livr. du 15 janv. 1950, p.

Parle un peu de Laberge.

----- Rédacteur sportif, Albert Laberge est un écrivain profond, dans Le petit journal, livr. du 11 juin 1950, p. 15.

Sur Le destin des hommes.

Giron, André, L'Ecole littéraire, dans La Revue moderne, 13<sup>e</sup> année, n° 3, livr. de janv. 1932, p. 6.

Souvenir sur les membres de l'Ecole. Quelques lignes sur Laberge.

[Grignon, Claude-Henri], Valdombre, Un beau livre, dans En avant, livr. du 9 sept. 1938

Signale la parution de Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui.

----- Le dernier luxe d'Albert Laberge, dans Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, vol. 2, n° 10, livr. de sept. 1938, p. 419-432.

Admire Laberge d'avoir publié Peintres et écrivains, sans approuver ses jugements.

Grignon, Claude-Henri, Nos romans, notre théâtre? Ni blancs ni noirs, dans Le Devoir, livr. du 15 nov. 1958, p. 19.

Voit en Laberge un précurseur du roman naturaliste qu'il n'est pas possible d'ignorer.

Laberge, Anna, Généalogie de la famille Laberge, Montréal, Edition privée, 1952, 378 p. (50 exemplaires).

L'Illettré, Albert Laberge, dans Le Droit, livr. du 21 août 1963, p. 2.

Brève présentation de Laberge, surtout d'après l'Anthologie de Bessette.

## BIBLIOGRAPHIE

201

- Marcotte, Gilles, Connaissez-vous Albert Laberge?, dans La Presse, 79<sup>e</sup> année, n° 113, livr. du 2 mars 1963, cahier Arts et lettres, p. 8.  
Bonne présentation de l'Anthologie de Bessette.
- Martigny, P. de, Un grand écrivain, dans La Patrie, livr. 14 mars 1945, p. 9.  
Signale la parution de La fin du voyage.
- Martigny, Paul de, Gare aux apparences, dans La Patrie, livr. du 3 janv. 1950, p. 9.  
Sur Charles de Belle, Peintre-poète. Souligne le contraste entre le réalisme de Laberge et la peinture de de Belle.
- Mayrand, O., Un journaliste philosophe, dans La Patrie, livr. du 19 fév. 1939, p. 9.  
Bref portrait de Laberge. L'article n'est pas signé.
- Montaugier, O., Les compliments, dans Le Canada, livr. du 18 mars 1927, p. 4.  
L'auteur fait rapidement l'éloge de La Scouine.
- Paquin, Frère Léon-Victor, Gaston de Montigny, dans Archives des lettres canadiennes, t. II, L'École littéraire de Montréal, 1963, p. 271-290.  
Cite abondamment Laberge.
- Paquin, Ubald, L'École littéraire de Montréal, dans La Revue populaire, livr. de sept. 1940, p. 11.  
Quelques lignes sur Laberge.
- La Rédaction, Les primes du "Samedi", dans Le Samedi, livr. du 15 juin 1895, p. 2.  
Résultats du concours de prose. Laberge remporte le deuxième prix.
- Sainte-Croix, A. (pseud. de Rex Desmarchais), Un écrivain désintéressé, dans Le Jour, livr. du 23 juin 1945, p. 5.  
Critique de Journalistes, écrivains et artistes. Reproche à Laberge d'être trop prodigue d'éloges.
- Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, P.U.F., 1960, p. 156-158.  
Reconnait l'importance historique de Laberge, reproche à ses romans et à ses contes d'obéir à une mécanique.

## BIBLIOGRAPHIE

202

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française, Paris-Laval, P.U.F., 1954, p. 209.

Mentionne Laberge en passant. Voit en lui un précurseur.

Courrier du directeur, dans Liaison, vol. 1, n° 3, livr. de mars 1947, p. 130; vol. 1, n° 5, livr. de mai 1947, p. 258.

Listes incomplètes et erronées des oeuvres de Laberge.

Du neuf chez le libraire, Albert Laberge, dans La Patrie, 54<sup>e</sup> année, livr. du 7 au 13 mars 1963, p.22.

Quelques mots sur l'Anthologie.

Ici et là dans le sport. Disparition de M. Albert Laberge, dans La Presse, 76<sup>e</sup> année, n° 147, livr. du 5 avril.1960, p. 38.

Souligne la mort de Laberge.

Jean Aubert Loranger meurt à 46 ans..., dans La Patrie, livr. du 28 oct. 1942, p. 3.

L'auteur cite Laberge.

APPENDICE 1  
SOURCE DE LAMENTO

Dans les pages suivantes, on trouvera quelques-unes des lettres de Florina, suivies des passages de Lamento qui reprennent le même incident. Ces extraits ne sont donnés qu'à titre d'exemple. Pour être complet, il faudrait citer toutes les lettres et presque tout le roman.

Pour rendre la lecture plus facile, les fautes d'orthographe, de ponctuation et de dactylographie ont été corrigées, et dans les textes de Florina et dans ceux de Laberge.

1. Voyage en Angleterre.

A. Florina.

(Il me faut être très particulière au contenu de ce petit journal, au cas où il sera lu.)

Journal de mon voyage à Londres

22 septembre 1916

Je viens de vous envoyer deux cartes vous annonçant l'heure exacte du départ.

Arrivée ce matin 8h10, permission de sortir de midi à 6h.

Arrivée des passagers de 7 heures à minuit.

Si vous recevez ce journal vous saurez que, quoiqu'éloignée, je pense toujours à vous.

## APPENDICE 1

204

Samedi, 23 septembre.

Lever 6h30, déjeuner 8h. Je n'ai pu dormir. Quelle nuit! Et combien je regrette d'avoir accepté cette position. Je me trouve si seule, loin de vous. Mais voilà, c'est fait; maintenant il est trop tard. Départ de Montréal 9h30 ce matin.

10 heures du soir.

Quelle journée je viens de passer! La nourriture est très bonne, mais il me faut prendre mes repas debout. Il y a 555 passagers.

Nous avons jeté l'ancre tout près de Québec vers 7h30 ce soir, jusqu'à demain matin. Impossible d'apprendre la cause de ce retard.

Dimanche, 24 septembre.

Lever 6h30. 6h45 j'ai perdu connaissance; ils ont appelé le médecin. Il m'a donné des remèdes à prendre; je me suis levée à 11h30 et je suis retournée à mon poste bien reposée.

Arrivée à Québec 9h30 ce matin. Il fait très bon, quoique un peu froid.

Avant de me coucher, je vous écris ceci. Je viens de faire un tour sur le pont et y suis demeurée jusqu'à notre arrivée à Pointe-au-Père à 11h30 ce soir.

25 septembre.

6h. Lever. Il se prépare une tempête. Quel beau

## APPENDICE 1

205

spectacle que de voir toutes ces vagues! Il fait depuis 10h30 ce matin une terrible tempête. Les vagues passent par-dessus le deuxième pont. Le vaisseau va sur tous les côtés, mais moi je trouve ça grandiose.

Presque tous les passagers ont passé la journée malades. Et cette traversée qui doit durer 16 jours!

Ah! pour vous je me suis éloignée. Il me semblait que vous ne vouliez plus de moi. Si vous saviez ce que je souffre maintenant! Et je viens d'apprendre qu'il me faut demeurer 10 jours à Londres avant de revenir — payer ma chambre et pension pendant ce temps-là. Nous avons passé Terre-Neuve à 1h30 cet après-midi.

Mardi, 26 septembre.

--Matin--

Le médecin m'a donné des remèdes hier soir, disant qu'il me faut dormir; et voilà j'ai dormi de 9h hier soir jusqu'à 7h ce matin. Il fait un beau soleil, mais à regarder les vagues, je m'ennuie encore plus.

Mercredi, 27 septembre.

Levée à 5h50, pour trouver tous les passagers malades et bien malades aussi; mais moi je suis bien. J'ai apporté avec moi la bouteille de Cognac et matin et soir j'en prends un demi-verre.

11h30 du soir, je viens de terminer ma journée; je suis très fatiguée.

## APPENDICE 1

206

Jeudi, 28 septembre.

J'ai bien dormi hier soir et je me suis levée très reposée. Il fait beau quoique la mer est toujours orageuse. L'humidité est très grande dans notre cabine. Ce matin à mon lever mes vêtements étaient tous humides. Je prends mes remèdes continuellement. J'espère trouver un changement après ce voyage. Je n'ose penser qu'il me faut demeurer à Londres 10 jours, peut-être 12. Seule sans vous, que vais-je devenir? Je regrette mon voyage, mais je vais le faire dans l'espoir d'être très heureuse à mon retour. Cela, je vous le demande, gardez-moi quelques heures à mon retour, afin que je puisse vous avoir là tout à moi.

Vendredi, 29 septembre.

Réveil comme d'habitude. Jamais je n'ai mieux appris à connaître les chiens d'Anglais. Pardonnez-moi cette expression vulgaire, mais depuis mon arrivée qu'on rit de moi parce que je suis Canadienne. On dit que je parle très mal l'anglais. Mais est-ce ma faute, moi, s'ils ont des expressions différentes des nôtres en Canada?

Samedi, 30 septembre.

Il pleut et fait très froid. Toujours beaucoup de malades, mais moi, très bien. Le médecin m'a ordonné un bain d'eau salée tous les jours; je le prends le soir; je me réveille plus reposée le lendemain. Il y a M. et Mme Degrelle [?] que je visite dans leur cabine plusieurs fois

## APPENDICE 1

207

par jour. C'est si bon parler français, car nous sommes seuls et ils sont si gentils pour moi.

Dimanche, 1<sup>er</sup> octobre.

Très froid et bien orageux aujourd'hui. Sans doute il nous faut s'attendre à tout maintenant. Nous devons arriver à Falmouth à 1 heure jeudi. Là tous les passagers doivent débarquer et prendre le train jusqu'à destination. Nous continuons jusqu'à Londres, mais entourés de sous-marins. C'est le point le plus dangereux.

Lundi, 2 octobre.

La mer fut très orageuse toute la nuit. C'était vraiment merveilleux de voir les vagues. Je suis libre cet après-midi et je vais demander la permission pour aller m'asseoir sur le pont. A 3 h, parade se sauvetage. Mon bateau est numéro 3.

10h du soir.

Je suis restée sur le pont jusqu'à 5 heures. M. et Mme Degrelle sont venus aussitôt me rejoindre, et je puis dire que c'est le premier bon après-midi que je passe depuis mon départ, mais ils vont me quitter dans deux jours. Alors, je serai bien seule! Les passagers sont très aimables avec moi. Dans ma section, je n'ai qu'un monsieur et il est avec sa dame et cinq enfants. Je suis sur le pont C.

Ceux qui sont en 3<sup>e</sup> sont à plaindre. C'est presque des prisonniers. La nourriture est impossible, les lits

## APPENDICE 1

208

sont sans draps et couvertures, les oreillers en paille. Vis-à-vis de ma cabine, il y a 3 femmes et 4 enfants. Je leur donne 2 fois par jour du bon pain beurré et des fruits de la 2<sup>e</sup> classe. C'est les voir dévorer ça! Quelle horreur que de voir des gens qui ont faim! Je donne 10c. à un cuisinier pour ça tous les jours; il croit que c'est pour moi. J'ai fini ma journée à 10h, ensuite mon bain. Après ça, je suis descendue porter à ces pauvres gens 12 tranches de pain, 1 livre de beurre et 4 sandwiches aux sardines que le chef lui-même m'a donnés. Elles m'attendent tous les soirs et ce soir elles dansaient de joie quoiqu'il fût 11h, mais personne ne se doute de rien, car quand je descends avec les stewardess je ne leur parle jamais.

Nous sommes dans la zone de guerre. Maintenant, plus de lumière dès 6h. Tout est fermé dans les cabines, partout. Si vous aviez vu le beau ciel étoilé! Après avoir donné à ces gens, j'ai demandé à une des employées de monter sur le pont et nous y sommes demeurées jusqu'à 1h du matin. C'est la première nuit étoilée depuis mon départ. Et la lune donc! Ah! vous avoir là, tout près de moi, quel bonheur! Je crois que je ne me séparerai jamais de vous, mais malgré tout ce que je vois je préfère nos promenades à la montagne, là quand vous étiez tout près et qu'au tournant de la route vous me donniez bien vite un de vos si affectueux baisers.

## APPENDICE 1

209

Mardi, 3 octobre.

Lever à 6 heures. C'est étonnant comme les bains me font du bien. Je suis de garde aujourd'hui jusqu'à 10h ce soir.

4h. On voit au loin un vaisseau marchand. C'est le premier. Il pleut encore aujourd'hui. Je viens de prendre le café avec M. et Mme Degrelle. Demain est notre dernière journée; ils m'ont demandé d'aller les visiter à Londres chez leur fille, mais je sais bien que je n'irai pas. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'il y a très peu de pourboires, les passagers ont la bourse serrée, mais il y a tant de dépenses. De plus je ne surveille que les femmes. Il y a deux hommes pour prendre soin des messieurs, mais je préfère encore ça.

Mercredi, 4 octobre.

Encore une journée de passée; ce qui me fait écrire me rapproche de vous. Nous sommes très près de Falmouth. J'ai passé l'après-midi sur le pont avec M. et Mme Degrelle, jusqu'à 5h, et ensuite à mon poste de 5h30 à 10h.

Jeudi, 5 octobre.

Ah! enfin on voit les côtes, le fort militaire d'un côté et de l'autre ce sont toutes des grottes, c'est vraiment beau. Nous voyons plusieurs vaisseaux, mais tous sont des patrouilles. A 1 heure, arrivée à Falmouth. On a jeté l'ancre et un tug est venu chercher les passagers pour les

## APPENDICE 1

210

transporter au port. Il peut à verse. Tout le monde est joyeux. Notre capitaine était celui du Lusitania. On lui a fait une ovation à bord du tug pour le remercier de sa prudence et d'avoir conduit les passagers à bon port. Il nous laisse aujourd'hui avec eux pour Londres, car il a reçu l'ordre de conduire le Miratina [?]. C'est nous maintenant qui sommes en danger.

Vendredi, 6 octobre.

Lever 7h30, mais j'ai dormi très peu. Je pense sans cesse à mon arrivée à Londres. Tous les employés sont chez eux ou chez des amies et moi seule. Mais je vous promets qu'on ne se doutera pas que c'est mon premier voyage. Nous avons laissé Falmouth à 6 heures ce matin. Il est maintenant 3h10 et nous sommes à 30 milles de Dover. Nous voyons les côtes et nous allons à 12 noeuds à l'heure, et malgré tout nous n'arriverons que dimanche. Nous avons 12 vaisseaux qui nous escortent jusqu'à Londres. On annonce un raid de 12 zeppelins pour la semaine prochaine, sans doute à cause de mon arrivée.

Samedi, 7 octobre.

Depuis cinq h. hier après-midi que nous avons reçu l'ordre de jeter l'ancre. Nous venons de laisser Dover. Il est 11h30, c'est vraiment beau tous ces vaisseaux. Il y en a un tout près. C'est un vaisseau hôpital. L'autre près de nous avait le drapeau Canadien à son mât, c'est le

## APPENDICE 1

211

premier que je vois. Je suis sur le pont prenant un bain de soleil et vous écris sur mes genoux. Tout mon travail est fini jusqu'à mon arrivée. Je n'ai qu'à descendre à l'heure des repas.

D'un côté l'eau est verte et de l'autre bleue. Il doit y avoir une centaine de vaisseaux. J'aimerais avoir quelqu'un qui pourrait m'expliquer tous les endroits que nous passons, mais je ne veux demander à personne. Nous venons de passer un beau croiseur. (Est-ce ça le nom français pour cruiser?) Et aussi un vaisseau plus petit que le nôtre portant à son mât Commission Relief Belgium. A droite, c'est la mer et à gauche les côtes.

12h. Nous passons encore un fort, un autre croiseur. C'est triste de voir tous ces vaisseaux peints en noir. Il m'est presque impossible d'écrire, encore moins de lire. Je ne fais que regarder. Ah quel bonheur si vous étiez là près de moi! Mais je n'ai que votre photographie. C'est tout, mais je la mets près de moi quand je me couche et elle me suit partout. J'ai hâte maintenant de voir Londres avec ses brumes, ses horloges, et ses cheminées et de juger par moi-même si tout ce qu'on en dit est vrai. Il y a beaucoup de croiseurs.

D'après ce qu'on me dit ici, nous n'arriverons à Montréal que vers le 4 novembre et je ne puis vous donner la date exacte du départ.

## APPENDICE 1

212

3h de l'après-midi.

Nous venons de recevoir l'ordre d'attendre en pleine mer jusqu'à 6h demain matin, ce qui fait que nous n'arriverons à Londres que vers midi dimanche.

10h30 - Je viens de me promener 3 heures sur le pont au clair de lune et je rentre car il fait trop froid, mais je sais que je ne pourrai dormir.

Dimanche, 8 octobre.

Lever à bonne heure ce matin. Arrivée 11h30 à Surrey Docks. Il nous a fallu signer un tas de papiers et laisser nos bagages à la douane, laquelle est fermée le dimanche. Je n'ai laissé le quai qu'à 2h de l'après-midi. Il m'a fallu chercher une chambre. Je n'osais aller trop loin de peur de ne pouvoir trouver mon chemin demain, car il me faut aller chercher mon salaire demain matin, bien entendu dans un autre quartier. Je demeure au sud est et il me faut aller au nord ouest. Très amusant! Je ferai pour le mieux et je ne montrerai pas aux gens de Londres que je suis ici pour la première fois.

Lundi, 9 octobre.

Je n'ai pas eu beaucoup de difficulté à me trouver une chambre; je demeure chez la femme du [?] anglais. Je préfère ça plutôt que de me trouver chez des gens grossiers. Je prends mon déjeuner là et mon dîner au restaurant. Je prends 1 pinte de lait par jour. C'est si bon de

## APPENDICE 1

213

boire du lait frais (sur le steamer "condensé")! Hier soir, je me suis couchée à 8h30 et j'ai dormi jusqu'à 9h ce matin. Le soleil me faisait honte vraiment. Il fait très chaud ici, c'est comme le mois de mai chez nous: tout est en fleur, les champs couverts de marguerites et de belles roses donc[?]. Je suis indisposée depuis hier. N'oubliez pas la date maintenant, vous savez que moi je l'oublie facilement.

7h30 du soir.

Enfin j'ai trouvé le bureau où il me fallait aller chercher mon salaire et ensuite je suis allée faire un tour en ville. Je ne vois rien d'extraordinaire ici. Peut-être que demain ça sera mieux. Je vais prendre grand soin de mon argent, car je vous assure que je ne comprends rien à leur argent anglais. Je sais la valeur de chaque pièce, mais quand on me fait le prix d'un article je ne comprends plus. Le voir sur un papier, je le sais. J'ai pris mon dîner vers 2h, un bon steak. Je me suis achetée un guide de Londres. J'ai visité Westminster Abbey, L'Alambra Theatre. Je suis allée jusqu'à la gare Eston [?]. Demain, j'irai dans une autre direction. Je vais me coucher maintenant, car je suis très fatiguée.

Mardi, 10 octobre.

Je vien~~x~~ d'écrire à mon frère. J'aimerais bien pouvoir passer quelques jours avec lui. Il fait toujours beau. Je vais faire un tour, mais dans une autre direction

## APPENDICE 1

214

aujourd'hui.

Les prix sont très élevés ici. Le beurre, les oeufs le pain sont le même qu'à Montréal, les légumes sont à bon marché, les chaussures très chères et pas du tout à la mode.

Mercredi, 11 octobre. 10h.

Je reçois à l'instant une carte postale m'annonçant d'aller signer vendredi matin à huit heures. Ce qui veut dire que nous partirons le lendemain. Je vous envoie ceci immédiatement. Comme cela vous pourrez toujours savoir la date du départ. Je vous enverrai un cablegramme le soir du départ, contenant que ces mots...:

"Je suis bien  
Florina"

A vous mes plus tendres baisers.

Florina.

B. Lamento

Aline était de l'autre côté des mers.

En partant de Montréal, elle avait un autre but que d'accepter un emploi apparemment avantageux. Depuis quelque temps, elle en avait assez de son triple rôle: elle en avait assez de se partager; elle en avait assez de son existence tourmentée; elle en avait assez du mensonge. Elle aspirait à une vie moins agitée, plus simple, plus vraie.

## APPENDICE 1

215

Souvent, elle avait pensé à rompre avec Wilson, à briser définitivement avec Aster, à avouer la vérité à Dercey, à lui faire une confession, comme elle avait fait lorsqu'elle lui avait écrit de Sherbrooke et qu'elle lui avait fait entrevoir une page de son passé. Cette fois cependant, ce n'était pas seulement du passé, mais du présent qu'il s'agissait. Le courage lui manqua. Ne pouvant se résoudre à parler, elle avait résolu de partir pour quelque temps.[...]

La première nuit qu'elle passa à bord du navire, elle ne put dormir. Elle regrettait déjà d'avoir signé un engagement. Cette longue absence l'effrayait. Elle ne pouvait maintenant se faire à l'idée d'être si longtemps éloignée de Dercey; elle se trouvait si seule, si loin de son amour.

La journée qui suivit fut atroce, interminable et remplie de poignants regrets. Aline se promettait bien de s'esquiver à Québec si elle en avait la chance et de retourner immédiatement à Montréal auprès de Dercey. Elle ne put toutefois mettre son projet à exécution, et il lui fallut continuer. Et à mesure que le bateau s'éloignait, elle sentait quelque chose se déchirer en elle.

Les jours à passer loin de son ami lui paraissaient des siècles. Il lui semblait qu'elle serait vieille quand elle reviendrait. Elle souffrait atrocement. Par moments, la vue de la grandiose nature lui procurait un moment

## APPENDICE 1

216

d'enthousiasme, mais l'instant d'après, elle retombait dans un morne accablement. Pour ajouter à son désespoir, elle apprit que le Corsican passerait dix ou douze jours à Londres avant de repartir. Une éternité. Elle se demandait ce qu'elle allait devenir, ce qu'elle allait faire pendant ce temps, si loin de Dercey. Comme elle regrettait d'avoir entrepris ce voyage! Mais, elle avait cependant l'espoir d'être heureuse à son retour.

Malgré le mauvais temps, Aline ne ressentait aucun malaise alors que tous les passagers étaient fort malades. Le danger des sous-marins ne l'inquiétait pas non plus. Elle n'y songeait guère. Elle pensait à son amour, uniquement à cela.

Le sort des passagers de troisième l'apitoyait. Les lits sans draps et sans couvertures, les oreillers de paille qui étaient le lot de ces malheureux, affligeaient Aline, créature toute de raffinement et si particulière pour tout ce qui regardait la propreté et le soin de sa personne. Elle souffrait aussi de leur voir servir une nourriture impossible.

Dès le premier jour, elle avait remarqué un groupe de trois femmes et de quatre enfants, de pauvres épaves de la vie emportées à la dérive par le vent de la destinée. Elle s'était prise de pitié pour ces infortunés et, deux fois par jour, en cachette, elle leur descendait du pain,

## APPENDICE 1

217

du beurre, des fruits, qu'elle achetait d'un des cuisiniers et qui croyait que c'était pour elle. Ces pauvres gens l'attendaient tard chaque soir, car elle ne pouvait leur porter ces provisions que son travail terminé, et ils dansaient de joie en recevant ces friandises.

La mesquinerie, l'égoïsme du personnel la révoltaient, la dégoûtaient. Même les hommes ne rougissaient pas de tendre la main aux femmes pour se faire payer le plus petit service. Ainsi, pour avoir une serviette nette pour son bain, le matin, elle devait donner un pourboire; pour avoir l'eau dans la baignoire, un pourboire encore. La même chose pour tout. Elle devait récompenser en espèces sonnantes pour la moindre besogne. Rien pour rien. Depuis longtemps, Aline savait que le personnel des paquebots s'arrange pour exploiter les passagers, mais elle ne pouvait supposer que ces gens en fussent rendus à pressurer les camarades qui travaillaient à côté d'eux. C'était cela qui la surpassait. Elle était une étrangère au milieu de ce troupeau de tend-la-main. Elle n'éprouvait de sympathie pour personne, si ce n'est une sympathie mêlée de pitié pour les trois femmes et les quatre enfants auxquels, en dépit de ses modiques ressources, elle achetait des provisions chaque jour. Sans amitié, sans camaraderie, le temps lui paraissait plus long et sa pensée s'envolait vers Dercey. Chaque jour qui passait diminuait la durée de la séparation.

## APPENDICE 1

213

Maintenant, l'on approchait de Londres. Tous les employés allaient retrouver des parents, des amis, chez qui ils allaient passer les dix ou douze jours pendant lesquels le Corsican prendrait sa nouvelle cargaison. Pour elle, elle devrait se retirer à l'hôtel ou chez des étrangers. Si du moins elle pouvait avoir une lettre de Dercey en arrivant!

A Falmouth, Aline éprouva un vif chagrin. Presque tous les employés du navire reçurent là des nouvelles de leur famille, de leurs proches. Elle, rien. Lorsqu'elle vit ses camarades ouvrir leurs lettres et les lire, elle éprouva une peine atroce. Que n'aurait-elle donné pour recevoir un mot de Dercey?

Tous les passagers et même le capitaine débarquèrent là, tandis que le navire continuait sa route vers Londres, escorté de douze contre-torpilleurs pour le protéger.

Le dernier soir, avant le départ de ses protégés de troisième, Aline leur apporta douze grosses tranches de pain, une livre de beurre, quantité de sandwiches et un sac d'oranges que, comme le reste, elle payait avec l'argent de son salaire.

Maintenant qu'elle était débarrassée de toute corvée, qu'elle était libre, Aline s'abandonnait entièrement à la pensée de Dercey. Le mystère de la nuit étoilée, les merveilleux levers de soleil, le chant des vagues, le grand

## APPENDICE 1

219

souffle de l'infini, berçaient son âme éprise d'amour et de chimère, la transportaient vers l'ami, si loin, si loin.

A Douvres, Aline, assise sur le pont, prenait un bain de soleil, contemplant l'eau, verte d'un côté du navire, bleue de l'autre, et les centaines de vaisseaux réunis là.

Le Corsican passait à côté d'un navire-hôpital et cette vue remplissait Aline de tristesse. C'était ensuite un superbe croiseur, puis un vaisseau de secours pour les Belges. Mais ce qui cependant rendait ce spectacle navrant, malgré ce qu'il avait d'imposant, c'était que tous ces bâtiments étaient peints en noir et avaient une apparence lugubre.

Aline songeait comme ce serait bon d'avoir Dercey à côté d'elle. Quel bonheur ce serait de se sentir près l'un de l'autre, d'échanger quelques mots, de se sourire! Alors elle lui écrivait, sur ses genoux, un journal de son voyage qu'elle lui expédierait en débarquant.

Maintenant, après tout ce qu'elle avait lu et entendu dire de Londres, elle avait hâte de voir cette immense cité et d'en avoir une impression personnelle.

Le dernier soir qu'elle passa à bord, elle se promena trois heures sur le pont, au clair de lune, hésitant toujours à entrer pour se coucher, sachant bien qu'elle ne pourrait dormir...

## APPENDICE 1

220

Enfin, un dimanche midi, après une traversée de dix-sept jours, elle mettait pied à Londres.

En débarquant, Aline se chercha une chambre. Elle eut vite trouvé. La voyageuse alla demeurer chez la femme d'un pasteur unitarien, une brave personne qui n'avait qu'un défaut, celui d'avoir partout à côté d'elle, dans son boudoir, à table, partout, un grand chien collie. Aline prenait son déjeuner dans cette maison, puis, le midi, au cours de ses excursions à travers la ville, elle dînait au restaurant. Elle trouvait bon le matin de s'éveiller dans une chambre ensoleillée, tranquille, et de boire du bon lait frais. Les premiers jours, elle fit la grasse matinée, voulant se reposer des fatigues de la traversée. Lorsqu'elle sortait, ce qui la charmait surtout, c'était de voir les fleurs, les champs encore couverts de marguerites en octobre, et dans les jardins, de belles grosses roses odorantes.

Elle visitait le théâtre Alexandra, les hôpitaux, l'abbaye de Westminster. Ce temple majestueux et grave la charma surtout, et elle y retourna à plusieurs reprises. Certes, elle ne connaissait que peu de choses en architecture, mais cette antique église avec tous les souvenirs historiques qui y étaient associés, avec ses admirables verrières, ses autels en chêne sculpté, lui plaisait infiniment. Elle aimait surtout visiter le coin des poètes et ce n'était pas sans une forte émotion qu'elle lisait sur une plaque de

## APPENDICE 1

221

marbre le nom de Victor Hugo. Et deux couronnes d'immortelles proclamaient le culte dont était entourée dans cette ville étrangère la mémoire de l'auteur des Misérables.

En somme, le séjour à Londres était plutôt agréable à Aline. Elle savait qu'elle avait à attendre, qu'elle ne pouvait hâter son départ. C'était dix ou douze jours qu'elle était condamnée à vivre là avant de repartir et les excursions dans la grande ville étaient le meilleur moyen de faire passer le temps plus vite et de la manière la plus intéressante.

Les heures filèrent rapidement et un jour, en arrivant à sa chambre, Aline trouva une carte postale l'avertissant que le Corsican partait le lendemain et qu'elle devrait se rendre à bord le soir même. La jeune femme avait vécu de bons moments à Londres, mais elle le quittait maintenant sans regret. Elle allait retourner vers Dercey, vers l'ami qu'elle avait laissé en arrière.

## 2. Promenade au cimetière

### A. Florina.

Lundi, 22 octobre 1917.

Depuis cette lettre que je vous ai remise hier soir, je me sens toute autre, j'éprouve comme une délivrance. Pour moi, fini de mentir, plus de secrets avec vous, c'est une autre vie qui commence pour moi.

## APPENDICE 1

222

Quand nous nous promenons seuls à la montagne, c'est un très grand bonheur pour moi, échapper à l'atmosphère de vanité et de médisance, où le scandale est le plaisir de tous. C'est, il me semble, reprendre possession de soi-même c'est regarder la vérité en face et regarder en face la vérité, comment le pourrai-je au milieu des bruits de la ville? Et pourtant quoi de plus nécessaire pour moi que de revivre un peu les heures de ma vie passée?

Là, loin de tous, je vous aime davantage, si cela est possible, en silence, loin de la fièvre et du tapage. Je vous aime, là, quand nos voix adoucies s'arrêtent tout à coup de causer pour écouter, des clochers très éloignés, une rumeur harmonieuse, laquelle nous avertit que pendant que nous nous aimons, que nos mains se pressent, que nos lèvres se désirent, dans ce grand silence des arbres, d'autres, à genoux, crient leur amour et le laissent s'envoler vers l'Infini!

Laissons ces gens à leur prière, laissons les arbres se dénuder, le vent pleurer et les oiseaux nous fuir! Les oiseaux nous reviendront, les arbres refleuriront, le vent chantera très doux sous les caresses du printemps, mais elles ne reviendront pas, les heures perdues que mollement nous laissons tomber sans penser. Aimons-nous sans contrainte, aimons-nous nuit et jour, car il ne nous faut plus perdre une minute de nos heures de grand bonheur...

## APPENDICE 1

223

Mais voilà que tout en écrivant je m'éloigne de mon sujet, les impressions de ma journée... Ce matin, je laisse ma chambre vers dix heures. Ne sachant au juste où aller, je marchais machinalement vers la montagne quand, tout à coup, une folle idée me passe par la tête: "aller au cimetière" et je tourne mes pas de ce côté. Sur le chemin de la Côte des Neiges, tout est triste et la pluie et le vent de la semaine dernière semblent avoir arraché les dernières feuilles qui s'accrochaient aux branches dépouillées. Maintenant la pluie cesse; on n'entend plus le vent. Les arbres se profilent presque nus, immobiles, ayant l'air même tragiques. C'est sans doute l'effet de ces carrières -- car il y en a tout près.

Rien ne sourit et rien ne bouge. J'oubliais ces trois vieilles femmes qui elles aussi s'en vont vers le cimetière et deux vieillards. Là-bas, venant vers moi, plusieurs voitures, revenant sans doute de funérailles. Les femmes rient, les hommes fument. Ces gens-là, quoique tout de noir habillés, sont joyeux. Quel contraste avec la nature! Il y a sur la même route des champs dévastés, quelques demeures dont les portes sont fermées, lesquelles maisons sont à vendre; tout est silencieux, les oiseaux même se taisent. On dirait l'endroit inhabité.

Et tout en marchant mes pensées vont plus loin que mes pas. Je me vois au cimetière il y a plus d'un an;

## APPENDICE 1

224

maman doit se dire souvent que dans ma fièvre de vivre j'oublie mes petites soeurs mortes.

Mais je pense aussi à un autre cimetière loin d'ici. Là il y a un petit coin de terre renfermant une toute petite fosse, là est ma petite fille, oui là, celle que j'ai tant aimée et que je ne reverrai jamais. Elle est là dans toute la tristesse des jours, dans ces décors désolés, elle est là et moi ici. Ah! ces jours du passé quand je la couvrais de baisers et lui disais: nous ne nous séparerons jamais! Comme ce jamais fut de courte durée pour moi! Ces pensées-là font jaillir des larmes, de vaines larmes sorties des profondeurs de tout mon désespoir. Moi qui l'aimais tant, comment ai-je pu vivre heureuse sans elle? Le souvenir de sa vie si brusquement arrêtée fait naître en moi de vives inquiétudes.

Regardant le passé, tout ce que je fais en regard de ce que j'ai voulu faire me fait peur. Je sens un vague remords envahir tout mon être. Peut-être est-ce un peu de ma faute. Ai-je négligé quelques soins? Voilà la cause de ces dernières lignes. Il me semble que j'aurais dû demeurer près de mon enfant comme doit le faire toute bonne mère, et, qui sait, je l'aurais peut-être préservée d'une mort si soudaine, si triste pour moi. C'est pourquoi tout me révolte, me soulève contre la cruauté de la destinée humaine qui voue la vie à tant de larmes.

## APPENDICE 1

225

J'arrive aux portes du cimetière tout en méditant ainsi. Tout était mort autour... partout. Le ciel lui-même semblait une chose éteinte, couvert d'un linceul gris. Je frissonnais comme si la mort eût touché mon coeur et tout mon être s'en alla vers vous, mon cher aimé. Je sentis profondément la désolation de ce cimetière où, malgré notre amour, nos promesses de ne jamais nous séparer, là dans ce lieu nous ne pouvons être ensemble. Non, mon aimé, je ne veux pas aller dans ce soin silencieux et désolé, je ne veux pas que mon corps, lequel vous appartient, aille pour toujours au fond de la terre, et qu'on vienne réciter des prières pour le repos de mon âme, cela je n'en veux pas. Voilà pourquoi je préfère une mort comme celle de votre Idole. En attendant, continuons de nous aimer et oublions ces pensées lugubres. Et puisque nous ne pouvons être unis dans la mort, soyons-le dès maintenant et pour toujours. Dites, le voulez-vous?

Je m'en revins lentement essayant de chasser toutes ces pensées noires. Soudain un rayon de soleil fit une trouée dans ce gris à travers ces arbres dénudés, je sentis une grande douceur pénétrer en moi laquelle changea l'état de tout mon être. Je voulais vivre, oui vivre pour vous aimer, vous qui êtes tout pour moi! Mon être vibrait d'amour pour vous et je me surpris à prononcer tout bas votre nom. C'est maintenant que je comprends combien je vous

## APPENDICE 1

226

aime, combien je ne pourrais vivre sans vous et combien vous êtes nécessaire à mon bonheur. Mon cher amour, continuez de m'aimer et vous réussirez à faire de moi une amoureuse parfaite, digne de vous! Je vois que quand je vous avoue une faute, je n'y reviens plus. C'est le grand remède pour moi afin d'être digne de mon

GranSage.

B. Lamento.

Octobre avait été doux, tiède, ensoleillé, un mois d'un charme rare et précieux, tout éclatant des feuillages colorés de l'automne.

Un dimanche matin, Aline et Dercey partirent pour aller faire une promenade à la montagne. Seulement, au lieu de prendre la route généralement suivie, ils s'engagèrent dans le sentier des bouleaux, moins fréquenté que les autres chemins, plus intime, blanche retraite d'un charme enveloppant. Les feuilles étaient presque toutes tombées et le soleil baignait les ombres de sa clarté. A droite, à gauche, partout, c'étaient des bouleaux et des bouleaux. Il y en avait des milliers. Ils étaient droits, minces, élancés, si beaux et si blancs qu'ils créaient une impression religieuse. Une paix immense régnait en cet endroit. Extasiés, ravis, Aline et Dercey allaient en silence au milieu de cette éblouissante blancheur. Pas un bruit

## APPENDICE 1

227

n'arrivait à eux. Ils étaient séparés de la foule et ils pouvaient se croire seuls au monde. Soudain, le son des cloches lointaines arriva à eux dans l'air limpide et bleu, et Aline extasiée s'appuya chancelante sur l'épaule de son ami.

Les deux amants arrivèrent à une barrière en fer que connaissait bien Dercey, car elle avait toujours été le terme de ses excursions dans cette direction. Cette fois cependant, Aline et Dercey continuèrent d'aller de l'avant, suivant le sentier. Pendant quelques minutes encore ils marchèrent, puis brusquement, ils aperçurent devant eux, entre quelques cèdres au feuillage sombre, une haute colonne grise en pierre. Deux urnes monumentales se trouvaient de chaque côté et formaient un ensemble harmonieux. Aline et Dercey s'arrêtèrent un moment, impressionnés par la beauté du coup d'oeil. Sans s'en rendre bien compte, ils avaient traversé la montagne à sa base et étaient arrivés au cimetière. Descendant la côte et passant entre quelques cèdres et quelques bouleaux, ils se trouvèrent dans le champ du repos. La colonne et les deux urnes qu'ils avaient aperçues en arrivant ornaient un imposant mausolée. Il possédait une puissante porte en bronze, ornée de personnages symboliques et aussi solide que l'entrée d'une forteresse.

Un brusque et irrésistible désir envahit Aline et, de sa main nue, elle pressa le sein froid, dur et provoquant

## APPENDICE 1

228

de l'une des figures de bronze représentées sur la porte du tombeau.

Elle enleva son manteau et son chapeau afin que Dercey, qui avait apporté son kodak, pût prendre une photographie d'elle devant ce monument.

Cinq cents fois peut-être, Dercey avait passé à côté du cimetière en faisant le tour de la montagne, il l'avait vu d'une certaine distance, mais jamais il n'y avait mis les pieds pour le visiter.

Cela le champ des morts? plutôt un immense parc admirablement aménagé, rempli de beaux arbres et d'arbustes.

Toute une série d'anciennes voûtes mortuaires, sentant l'oubli et l'abandon, et dont les portes n'avaient pas été ouvertes depuis un demi-siècle peut-être, se dressaient à côté les unes des autres au pied de la montagne.

Cela le champ des morts? Plutôt un immense parc admirablement aménagé, rempli de beaux arbres, d'arbustes et de fleurs.

Aline et Dercey allaient dans les allées de feu couvertes de feuilles sèches, entre les massifs de lilas au feuillage vert foncé, les platanes complètement dénudés, les chênes géants aux feuilles de bronze, les bouleaux blancs, les trembles pâles, les pins bruissants et les cèdres, et les glorieux pembrinas chargés de lourdes grappes rouges.

Par moment, un rayon de soleil mettait comme une

## APPENDICE 1

229

flamme vive sur un bloc de granit.

Les deux promeneurs s'étaient assis sur un banc pour se reposer un moment. Dercey alluma une cigarette. Gamine, Aline la lui ôta de la bouche pour en tirer une bouffée.

Soudain, ils entendirent le ronflement doux d'un moteur. Dans le ciel bleu, un aéroplane volait au-dessus des tombes. Une jeune femme en jaquette bleu marine, culotte blanche et coiffée d'un élégant chapeau de velours passa au trot de son cheval devant Aline et Dercey. Après une halte de quelques minutes, ils reprirent leur promenade.

Dans les bosquets, dans les massifs de verdure, des oiseaux chantaient. Deux hauts peupliers se dressaient à côté l'un de l'autre, deux peupliers au feuillage d'un beau vert luisant avec ici et là des rameaux prématurément jaunis, donnant l'impression de rayons de soleil qui se seraient arrêtés sur les branches.

Tout le paysage était rayonnant. Quelle merveilleuse promenade pour les deux amants! Aline et Dercey allaient, ravis, extasiés; ils allaient dans ce beau matin d'automne tout ensoleillé, parmi les beaux grands arbres, les massifs d'arbustes. Ils allaient heureux, Tout à coup, ils arrivèrent devant un haut chêne centenaire. Il était entouré de câbles comme un captif, un condamné à mort. Certes, il était condamné, son sort était scellé. Déjà même, on avait commencé à l'abattre. Les bûcherons avaient

## APPENDICE 1

230

fait au vieux et robuste tronc une forte entaille. Ils avaient passé des câbles tout autour de l'arbre et les avaient attachés à d'autres arbres, tout autour, dans le sommet, afin d'assurer la direction de la chute lorsque la cognée porterait le dernier coup, lorsque le chêne s'abattrait. Plus que toutes les tombes, cet arbre couvert de liens et portant une plaie béante donnait une image réelle de la mort. [...]

Aline et Dercey passaient maintenant devant une longue série de voûtes mortuaires aux portes en fer, ajourées. Dercey s'approcha de l'un de ces monuments et, regardant entre les barreaux, vit un lot de cercueils empilés les uns à côté des autres sur des tablettes, comme des caisses dans un hangar ou dans l'arrière-boutique ou la cave d'un magasin ou d'un entrepôt. C'étaient là des corps d'adultes. De l'autre côté de la voûte étaient entassés une douzaine au moins de petits cercueils blancs, défraîchis, couverts de poussière, des cercueils d'enfants. Dans ces boîtes blanches, aux poignées nickelées, reposait la poussière de ceux qui n'avaient pas vécu, qui n'avaient pas connu le goût de la vie. Dercey frissonna devant l'injustice du sort et s'enfuit précipitamment.

Agenouillée à côté d'une tombe, une vieille femme égrenait son chapelet. Par tous ses monuments, ses pierres tombales, ses stèles, la nécropole immense semblait crier

## APPENDICE 1

231

aux amants: Aimez-vous! Aimez-vous! Hâtez-vous de vivre, la vie est courte!

A quelques jours de là, Aline retourna seule au cimetière pour revivre les heures qu'elle avait vécues le dimanche précédent avec Dercey, mais elle éprouva un grand désappointement. Pour commencer, elle se trompa de route et dut revenir sur ses pas en traversant la montagne. Elle songea que si elle avait une attaque d'épilepsie en ce lieu, si elle se blessait, elle aurait le temps de mourir avant que quelqu'un lui porte secours. Puis, le temps était gris. Au lieu de pénétrer dans un grand jardin ensoleillé, elle trouva un vrai cimetière. Elle se trouvait réellement cette fois dans le champ des morts. Le glorieux feuillage des chênes, le merveilleux feuillage bronzé qu'elle avait vu quarante-huit heures auparavant, était terni, flétri, dévasté, arraché. Il jonchait les allées et le gazon. Tout était lugubre, triste et désolé. Des hommes de peine étaient occupés à creuser des fosses pour recevoir les morts le lendemain. De vieilles femmes arrachaient sur des tombes les racines des fleurs qu'elles mettaient dans des paniers, afin de les serrer pour l'hiver et de les replanter au printemps.

Un grand épervier gris comme les nuages planait au-dessus de la nécropole. [...]

## APPENDICE 1

232

## 3. Visite de l'amante.

A. Florina

Jeudi soir.  
Dans mon lit.

Mon cher Albert,

De retour à la ville, mais je suis là près de vous en pensées. J'ai laissé là avec vous mon cœur, mon âme, tout ce qu'il y a de bon en moi. Le trajet fut passable pour moi. M. et Mme Wood ont été bien aimables avec moi jusqu'à la gare. Il m'a même trouvé un siège, placé ma sacoche. La pluie a commencé quelques minutes avant le départ du train et une fois assise, j'ai ouvert la fenêtre, enlevé mon chapeau, mon manteau. J'ai mis ma veste de laine et là je me suis appuyée la tête sur le bord de la fenêtre. La pluie me frappait la figure, mais c'était comme un calmant pour moi. Je me sentais toute brûlante d'amour, de passion pour vous, et la pluie me fit un grand bien car elle m'apaisait un peu. A Sainte-Agathe l'averse cessait et le soleil me mettait une grande tristesse dans l'âme. Vous voyez, cher aimé, que nos pensées sont les mêmes.

Une fois rendue à la gare, j'étais décidée de ne pas m'en aller, de prendre une chambre chez Mme Guay, mais j'ai eu peur des soupçons que les gens pourraient avoir, car il m'aurait fallu vous voir. La pensée d'être près de vous ne pouvait me satisfaire. C'était plus que je désirais. Presque tous les gens débarquèrent à la gare du

## APPENDICE 1

233

mile-end mais je me rendis jusqu'à celle de Viger et l'a il faisait une chaleur écrasante. J'attendis les chars une dizaine de minutes. Tous étaient remplis car il était 6h. Je voulais prendre une voiture quand je vis un City Hall. Je suis arrivée à la maison à 6h30. Mme Jalbert bien surprise de me voir arriver si vite. En entrant dans ma chambre j'aperçus vos deux lettres. Cela me fit beaucoup de plaisir. Je préférais même les trouver là à mon retour, car je me sentais l'âme si triste qu'il me fallait quelque chose de vous pour me ramener un peu. Mon cher aimé, je vous aime et je vous ai causé de la peine; vous étiez triste là près de moi. Voilà pourquoi moi aussi j'étais triste. Ce n'était pas la pensée de revenir seule qui me causait tant, mais celle de vous avoir par ma présence rendu malheureux. C'est une pauvre manière de reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi. Par vous et près de vous seulement j'ai connu le bonheur, j'ai désiré vivre car j'ai connu la grande joie de vivre pour être aimée et là je vous fais de la peine. Jeudi matin, quand votre femme est descendue, de lui voir la figure fatiguée, triste, découragée je me suis sentie toute bouleversée. J'étais moi la cause de tout cela. Avant d'entrer dans votre vie vous étiez heureux et maintenant... Albert, pardonnez-moi cette lettre-ci, mais je ne puis vous mentir maintenant. Il faut vous dire toutes mes pensées. Voilà pourquoi je suis remontée à ma chambre.

## APPENDICE 1

234

Et là j'étais décidée de vous écrire quelques mots, aller chercher mon costume de bain, c'est-à-dire le dire en bas aux gens, et rendre la fin de votre volume une réalité, car tout est vécu dans ce volume à part le dernier chapitre. Et quand vous êtes entré me disant de ne pas pleurer, me prenant dans vos bras, cela me faisait mal mais ne m'enlevait pas la résolution que je venais de prendre, quoique je savais la peine que je vous causerais. Votre femme ne se douterait de rien et serait heureuse. Quand vous me dîtes: "Florina, j'irai vous rejoindre," j'avais un désir fou de vous demander de vous unir à moi dans cette dernière preuve d'amour que j'étais pour vous donner, mais je voulais vos lèvres une dernière fois. Et quand là, avec moi, seul avec la nature vous m'avez embrassée, je sentis en moi un grand changement. Je voulais vivre, oui, vivre pour vous aimer et être aimée par vous. C'était une de ces colères qui me prennent quelquefois et dont j'ai peur. Je me disais, là, près de vous, pourquoi me sacrifier? Les heures de bonheur que votre femme a connues et vécues avec vous sont plus nombreuses que les miennes et je marchais avec vous et une grande jalousie remplissait tout mon être. Je vous désirais là, pour moi seule. Rien ne pouvait changer cet état dans lequel je vivais depuis quelques instants quand tout à coup vous me fîtes arrêter et vous m'avez embrassée. Ces lèvres, comme je les savais bien miennes! Et je sentis toute ma

## APPENDICE 1

235

folie. Pourquoi vous rendre malheureux? Et je pris la ferme résolution de ne pas paraître trop triste devant vous. Je revins à l'hôtel et à votre retour, j'étais près de votre femme. C'est que je voulais entendre le son de votre voix; je voulais pouvoir attacher mes regards sur vous sans qu'on me voie. Je voulais être plus près de vous, mais un nouveau coup à mon pauvre coeur n'était pas loin. Vous rappelez-vous avoir demandé à votre femme de chanter quelques lignes qu'elle avait sur un papier? Cela m'a fait mal, oui bien mal. Je lui en suis reconnaissante de son refus. Je me sauvai dans ma chambre et l'idée de mettre fin à cette vie de jalousie me prit encore une fois. J'entendis vos pas dans l'escalier. Je me dis: je vais l'embrasser, lui dire un dernier adieu et ensuite je mettrai fin à ma vie, mais là vous n'étiez pas seul. Je me suis étendue sur le lit et je me trouvais si malheureuse que je ne savais que faire de moi. Ce furent des instants atroces dans ma vie. Ensuite, au départ, vous n'étiez pas là, mais je me suis retournée et je vous ai vu debout me suivant du regard. J'ai agité mon mouchoir, je vous ai envoyé un dernier baiser. J'ai pleuré tout le trajet en voiture, mais ce me fut un grand soulagement. Cela m'apaisait et m'aidait à continuer mon voyage. Albert, mon cher aimé, je ne vous écris pas ces choses pour vous causer de la peine, mais parce que je vous ai promis de tout vous dire, même mes pensées les plus

## APPENDICE 1

236

intimes, de n'avoir aucun secret pour vous. Je me suis mise au lit à 7h30 et après avoir lu vos chères lettres, je me décidai à écrire ces pages. Excusez-en les fautes, l'écriture, mais il fallait que je vous écrive ce dont mon âme était toutebouleversée.

Florina.

B. Lamento.

Depuis quelques années, Dercey et sa femme allaient chaque saison se reposer une dizaine de jours au Lac Tremblant, dans les Laurentides. Cet été encore, il en serait ainsi. Pour Dercey et Aline, cette séparation serait une torture, mais il était impossible de l'éviter. Rien, en effet, aucune raison valable, aucune excuse ne pouvait empêcher ce petit voyage annuel. Dix jours sans se voir! Aline sentait que cela était au-dessus de ses forces. Son amour profond, passionné, impérieux, exalté ne pouvait s'accommoder de l'éloignement. Alors elle songea qu'elle pourrait peut-être s'absenter de son travail le samedi et aller passer ce jour-là et le dimanche dans le Nord, auprès de Dercey. Avec de la prudence, avec beaucoup de précautions, elle pourrait être quarante-huit heures près de son ami sans trop attirer l'attention, sans laisser soupçonner leur intimité. La chose fut convenue entre les deux amants.

## APPENDICE 1

237

Des contretemps survinrent cependant qui empêchèrent Dercey et sa femme de prendre leur vacance à la date qu'ils avaient fixée. Informée au dernier moment, Aline ne put partir le samedi comme elle l'avait projeté; elle ne put même se rendre à la gare pour assister de loin au départ de son ami. Elle reste à sa chambre, vivant des heures atroces, inoubliables. Elle se demandait comment elle allait faire pour passer loin de Dercey la longue semaine qui était devant elle; comment elle allait faire pour travailler avec la pensée qui ne la quittait pas qu'elle serait seule pendant si longtemps. Qu'allait-elle devenir sans entendre le son si doux de sa voix, sans sentir sur les siennes la pression de ses lèvres amoureuses? Ah! comme chaque soir elle se coucherait triste et désolée avec cette navrante certitude d'être loin de son ami, d'être seule, si seule. De toute la nuit, elle ne put fermer l'oeil et le dimanche, une journée de chaleur atroce, s'écoule morne, interminable. Aline sentait sa tête éclater. Ce n'était pas le désespoir aigu, c'était pire que cela. C'était l'énervement qui brise, l'effroyable ennui, l'accablante dépression qui nous fait heurter le front sur la lourde et grise muraille des heures.

Le mardi, Aline était à bout de force; elle ne pouvait résister plus longtemps à cette torture de l'attente. Elle résolut donc de prendre un risque, de s'absenter de

## APPENDICE 1

238

son travail et de rejoindre Dercey au Lac Tremblant. Sa décision prise, elle se trouva allégée de sa souffrance. Vite, elle fit ses préparatifs, puis se rendit à la gare pour prendre un train qui partait à l'instant. Lorsqu'elle se fut installée dans le wagon, elle éprouva un soulagement, une détente des nerfs. Cependant, elle ne fut pas calme bien longtemps. Il lui semblait maintenant que des influences occultes, mauvaises, pesaient sur elle et que quelque chose de néfaste allait arriver. A Ivry, elle se disait qu'elle ne pourrait jamais parvenir à se rendre au Lac Tremblant, qu'un accident allait se produire, que le train allait dérailler. Elle avait dans la tête que la fatalité s'acharnait après elle pour l'empêcher de se rendre là-bas.

Elle se demandait aussi si elle réussirait à atteindre sa destination, comment elle ferait pour voir Dercey, pour lui parler, sans attirer l'attention de sa femme. Il lui faudrait jouer la comédie, simuler l'indifférence, passer comme une étrangère à côté de celui qu'elle adorait.

Pour une fois, la chance la servit cependant, car lorsqu'elle débarqua, elle prit la voiture avec deux jeunes femmes qui se rendaient également à l'hôtel où se trouvait Dercey. Bien qu'elle fût très loin de se sentir gaie, Aline fit des efforts d'amabilité et se lia rapidement avec elles. Ainsi, elle ne paraîtrait pas être venue seule, elle n'attirerait pas la curiosité. Elle serait seulement une unité

## APPENDICE 1

239

dans un groupe de trois voyageuses.

En arrivant, Aline aperçut son ami parmi plusieurs personnes sur la vérandah. Dercey s'arrangea de manière à lui dire quelques mots un peu plus tard, mais tous deux réalisèrent sur le champ l'impossibilité de se voir sans témoins, même pendant quelques minutes, sans se faire découvrir immédiatement. En effet, il y avait presque toujours quelqu'un dans les corridors, dans les escaliers, et la porte d'une chambre pouvait s'ouvrir d'un instant à l'autre, une figure apparaître. Et comme la principale occupation des gens dans ces villégiatures est de gloser sur leurs compagnons, Aline et Dercey constatèrent qu'ils devaient renoncer à l'espoir de se trouver seuls et se contenter de se voir de loin.

Le soir, les deux amants réussirent à faire un bout de promenade ensemble sur la route, mais il durent vite se séparer, quelqu'un pouvant les rencontrer et une seule remarque pouvant les mettre dans un embarras extrême.

Enervée par ses efforts pour se rendre aimable auprès de ses deux compagnes, désappointée de ne pas pouvoir se jeter dans les bras de son ami, dévorée par les terribles mouches qui infestaient la campagne, Aline ne put fermer l'oeil de la nuit. Au matin, elle fut la première à se rendre au lac pour se baigner et Dercey la rencontra comme elle remontait à sa chambre. Ils échangèrent quelques mots

## APPENDICE 1

240

à la hâte, mais se séparèrent rapidement en entendant des pas qui approchaient. L'avant-midi et l'après-midi, Dercey vit Aline à la plage, mais là encore il lui fut impossible d'aller lui parler.

Irritée par cette impossibilité de voir son ami, fatiguée par le manque de sommeil, Aline ne trouva plus bientôt la force nécessaire pour conserver auprès de ses deux compagnes l'amabilité qu'elle s'était imposée au début. Elle s'isola un peu. Son esprit traversait une tourmente. Aline jugeait tous ces gens qui étaient là auprès d'elle, qui étaient cause qu'elle ne pouvait se jeter dans les bras de son ami. Elle constatait leur parfaite insignifiance, leur complète nullité, leur vanité, leur égoïsme. Comme elle négligeait de se rendre aimable, elle fut vite l'objet de remarques désagréables. On la trouvait plutôt excentrique. Comme les autres, la femme de Dercey eut des mots sarcastiques à l'égard d'Aline. Ce dernier trait, qu'elle entendit, la fit beaucoup souffrir.

De nouveau, Aline ne put dormir la nuit suivante. D'être si près de son ami et d'en être si complètement séparée, de sentir l'hostilité sourde de tout ce monde hypocrite et lâche, Aline, effroyablement lasse, le cerveau troublé, songea une fois de plus à la mort. Ah! pourquoi ne pas finir dès maintenant cette existence toute remplie de peines, de chagrins et d'épreuves? Pourquoi ne pas

## APPENDICE 1

241

demander à l'eau de ce lac l'oubli profond, le repos sans fin?

Et la chimère lui soufflait à l'oreille les paroles du désespoir. Brusquement, elle prit sa résolution. Restaient ses adieux à Dercey. Alors elle écrivit:

Mon bien Aimé, mon très cher amoureux,

Un dernier adieu, un dernier baiser. Je m'en vais vers ce lac pour mettre fin à cette vie de souffrances physiques et morales dont les seules heures de bonheur ont été vécues avec vous. Mon cher amour, je ne vous en veux pas, mais je ne peux continuer à souffrir de la sorte. Je vous aime et je vous ai aimé dès le premier jour où je vous ai rencontré. Je n'ose vous voir, car je souffre trop. Rappelez-vous parfois nos baisers, nos caresses, nos heures heureuses. Pardonnez-moi la peine que je vous cause. Adieu, je vous aime et je souffre.

Aline

Elle mit cette petite lettre sous enveloppe et la jeta dans la boîte de poste à l'adresse de Dercey. Elle partit ensuite de l'hôtel en disant qu'elle allait se baigner. Dercey la vit partir. Il laissa s'écouler quelque temps pour ne pas éveiller les soupçons, puis se dirigea à son tour vers la plage, car il éprouvait un besoin irrésistible de lui dire son amour.

## APPENDICE 1

242

Assise sur un tronc d'arbre au bord de la grève, Aline avait sorti un carnet de sa poche et, comme elle avait fait si souvent, elle confiait sa peine au papier.

Personne, écrivait-elle, ne peut deviner que ma douleur silencieuse et exaltée devient un danger pour ma raison. Mon Aimé même ne s'en doute pas. Ce matin, l'eau m'attire. Je me sens indifférente à tout. Ma raison de vivre s'enténèbre. Je glisse peu à peu dans l'inconscience. Ce n'est pas de la révolte; ce n'est pas un chagrin violent, c'est une obsession malade qui me fait passer des heures entières à fixer les vagues. C'était la même chose pendant ma traversée en Angleterre. Je passais mes journées sur le pont et après les journées, mes soirées, guettant un signe, évoquant une vision que je tremblais d'apercevoir. Mes crises de désespoir et de terreur se compliquent de détresse physique, détruisant en moi toute espèce d'équilibre, et mon corps suit mon âme dans cette course à l'abîme. Depuis deux jours que je suis ici, près de celui que j'aime, je ne mange pas, je ne dors pas, et c'est machinalement que mes pas me traînent vers le lac. Et ce matin, je me disais qu'il ferait bon me coucher immobile sur le sable, revivre toute ma vie et, après un dernier adieu, avancer dans l'eau, avancer toujours...

Personne ici ne me connaît, excepté mon Aimé. Je disparaîtrais de sa vie. Je donnerais à sa femme les heures

## APPENDICE 1

243

de bonheur que j'en ai volées. Et je serais débarrassée de tout ce monde égoïste, indifférent, aveugle, sans remords de cette vie inutile qu'ils vivent tous.

Le lac est immobile. Les arbres tout autour ressemblent à une foule grave et recueillie qui attend patiemment quelqu'un qui doit venir...

J'irai vers cette eau qui m'attire.

Brusquement, elle cessa d'écrire, laissa tomber entre ses genoux le carnet sur lequel elle jetait ses suprêmes pensées. Elle frissonna toute. Au moment de mourir, elle songea que peut-être au fond de sa chair germait un nouvel être, le fruit de l'amour.

Elle cherchait des dates, évoquait des souvenirs. Oui, peut-être...

Ce fut là un moment d'indicible souffrance. Elle ne faiblit pas cependant devant l'idée de ce double sacrifice. S'il en était ainsi, le malheureux serait supprimé avant d'avoir connu l'effroyable angoisse de vivre.

Elle se leva résolument.

A ce moment, Dercey apparut à quelques pas. Il tenait à la main quelques iris qu'il venait de cueillir pour elle.

Alors toute sa volonté sombra et elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

(Le reste du chapitre a été écrit à une date postérieure.)

## APPENDICE 1

244

Flagellée par l'insolent dédain de bonshommes bouffis de prétentions et par la sottise de commères endimanchées, la chair déchirée par les longues et dures épines de la jalousie, Aline n'avait rencontré sur le chemin de l'amour que peines et déceptions.

Dans la banale hôtellerie, dans ce lieu de vulgaires plaisirs, peuplé de vaniteuses médiocrités, la Grande Amoureuse avait trouvé son Jardin des Oliviers.

Pour voir son amant, elle avait gravi un âpre et douloureux calvaire.

Là cependant, devant le spectacle de la nature, son coeur assoiffé de tendresse, déchiré de désespoir et débordant de poésie, s'était élevé au-dessus des basses réalités, avait connu le grand frisson que communique la beauté des choses et avait compris la volupté et la douceur triste de mourir.

Et après avoir souffert cette agonie, Aline retournait le midi à Montréal, reprendre son humble et fastidieuse besogne.

## APPENDICE 1

245

## 4. Souvenirs d'enfance.

## A. Flôrina.

(Enveloppe des Canadian Pacific Steamship Lines,  
sans timbre.)

M. Albert Laberge  
3764 St Christophe

Ce samedi 1<sup>er</sup>

Mon cher Amour.

Je vous ai attendu depuis mardi soir et tout l'avant midi, mais comme j'ai deux malades au lit, il me faut aller vers elles pour la journée. Mais je vous attendrai demain matin, car Eugénie sera avec elles. Je souffre de votre absence.

Il y avait une fois une petite fille qui avait été privée, pour sa mauvaise tête, de tous ses cadeaux, poupée etc. et à quarante ans de distance, son amoureux la plaignait beaucoup. Mais lui aussi répétait la pénitence, et celle-là plus grande, par son absence à venir la voir. Et toujours, pour la pauvre petite têtue, à travers les années, elle souffre; dites, ne lui pardonnerez-vous pas? Elle avait brisé sa poupée, vous lui brisez le coeur.

Votre Florina.

B. Lamento.

Toujours sa mère s'était montrée sévère, hostile, injuste à son égard. Parmi la multitude de griefs qu'Aline

## APPENDICE 1

246

lui reprochait, il en était un qui remontait à sa toute première enfance et qu'elle n'avait jamais pu lui pardonner. Chaque jour de l'an au matin, Aline allait éveiller son frère Léon, d'un an plus jeune qu'elle, afin d'aller demander leur bénédiction et recevoir les cadeaux qui accompagnaient l'accomplissement de ce devoir. En sa qualité d'aînée, Aline s'agenouillait la première devant son père. Son frère s'exécutait ensuite. Cependant, lorsque les cousins et les cousines venaient faire un tour à la maison dans le courant de la journée et qu'ils apprenaient qu'il avait été le dernier à demander sa bénédiction, ils le taquinaient lui disant qu'il avait eu le torchon. Et cela l'humiliait fort. Or, un jour de l'an au matin, alors qu'elle avait huit ans, Aline sortit de son lit pour aller éveiller son frère, mais il était déjà sorti de sa chambre. Elle le trouva dans la cuisine, s'amusant bruyamment avec les jouets qu'il venait de recevoir. Les parents étaient là, souriants heureux de le voir si gai. Aline comprit tout de suite que la mère avait éveillé son fils, son favori, pour qu'il fût le premier à demander sa bénédiction. Elle se sentit révoltée.

--Tu vas avoir le torchon! cria Léon d'un ton vainqueur en voyant apparaître sa soeur.

Celle-ci s'arrêta figée, puis sans dire un mot alla s'asseoir dans un coin. Les parents la regardèrent, un peu

## APPENDICE 1

247

interloqués. Il y eut un silence d'une minute.

--Aline, va demander ta bénédiction, fit la mère.

--Non, répondit simplement Aline.

--Elle ne veut pas avoir le torchon, fit son frère d'un ton taquin.

--Aline, va demander ta bénédiction, ordonna la mère.

Un nouveau "non" déterminé fut la réponse.

--Si tu ne vas pas demander ta bénédiction, tu n'auras pas tes étrennes, menaça la mère.

Aline avait le coeur gros, mais elle était bien décidée à ne pas céder. Le père était nâvré. Il adorait sa fille et, s'il se fût écouté, il l'aurait prise dans ses bras et lui aurait donné la grosse poupée blonde qu'il avait achetée, le minuscule service de vaisselle, la petite malle, le petit lit et la petite voiture de cette petite princesse. Il ne voulait pas, toutefois, aller à l'encontre des volontés de sa femme.

Pendant ce temps, le petit frère faisait un déploiement très ostensible de ses jouets, dans le but visible d'agacer sa soeur et, pour la blesser davantage, il chantonnait: "Ce n'est pas moi qui ai eu le torchon; ce n'est pas moi qui ai eu le torchon."

Il avait reçu un cheval de bois sur berceaux et muni d'une selle. Monté sur son coursier et tenant les rênes il disait: "Hein, sa mère, il berce bien mon poney!"

## APPENDICE 1

248

Aline se rendait compte que les démonstrations de joie de son frère étaient factices. Ce n'était pas tant les cadeaux qui lui faisaient plaisir que le fait d'avoir joué un tour à sa soeur. Et comme il avait une âme basse, une âme hypocrite, une âme plate de courtisan, il faisait des joies à ses parents pour leur faire croire à sa feinte reconnaissance.

Le déjeuner fut plutôt silencieux, car le père, qui souffrait de voir sa fille malheureuse, ne répondait que par monosyllabes à ce qu'on lui disait. Le repas fini, il partit pour la messe. A son retour, un peu avant le dîner, voyant Aline silencieuse et triste, il suggéra à sa femme de lui remettre ses jouets, mais celle-ci s'emporta.

--Elle les aura quand elle aura demandé sa bénédiction. Pas avant. Elle ferait bien aussi de se hâter, car si elle continue à faire la mauvaise tête, je les donnerai ailleurs.

Aline s'obstina dans son silence. Si elle eût été seule avec son père, elle se serait jetée à genoux et aurait demandé sa bénédiction, mais les taquineries de son frère et la manière d'agir de sa mère la révoltaient. L'on était au milieu de l'après-midi et Aline n'avait pas prononcé un mot. Elle était plongée dans un mutisme complet. Elle souffrait en silence. L'on sonna à la porte. C'était Mme Jossac, une soeur de Mme Lierre, qui arrivait avec son fils

## APPENDICE 1

249

et sa fille. Et tout de suite, après les embrassades, ils surent que cette mauvaise tête d'Aline avait refusé de demander sa bénédiction. Les visiteurs feignaient de ne pouvoir croire à pareille chose. Alors la mère voulut affirmer son autorité.

--Aline, tu vas demander ta bénédiction ou je vais donner tes jouets à ta cousine, déclara-t-elle d'un ton énergique.

Aline ne répondit pas un mot.

La mère répéta son ultimatum. Puis, devant le mutisme obstiné de sa fille:

--Tiens, Yvonne, puisqu'Aline ne veut pas de ses étrennes, je vais te les donner. Et ce disant, elle entra dans le salon, prit sur le piano plusieurs grosses boîtes et les apporta dans la salle à manger.

--Tiens, prends ça, disait-elle, ouvrant un carton et mettant entre les mains de sa nière une longue poupée aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Et ceci, ajoutait-elle. C'était le service de vaisselle. Et ceci: la malle contenant les robes et les petits chapeaux. Et ceci: la voiture dans laquelle elle installait la princesse blonde.

La petite Yvonne, qui avait sept ans, était ravie.

Assise dans son coin, silencieuse, Aline se mit à pleurer, mais elle ne dit pas un mot.

--Vous allez rester à souper, fit la mère à ses

visiteurs.

--Non, merci, répondit Mme Jossac. Il faut que j'aille préparer le repas de mon mari qui va arriver de son travail.

L'on remit les cadeaux dans leurs boîtes, on les reficela et, quelques minutes plus tard, Mme Jossac, son fils et sa fille, les bras chargés des étrennes achetées pour Aline sortaient et s'en allaient chez eux.

Jamais Aline ne devait oublier cette scène. Elle avait vu la belle poupée que son père lui avait destinée et que sa mère avait donnée à une autre enfant. C'était la plus belle qu'elle avait jamais vue et jamais elle ne devait s'effacer de sa mémoire. Les visiteurs partis, Aline resta silencieuse, inconsolable dans son coin pendant que son frère s'amusait bruyamment avec son cheval de bois.

Le soir, comme la famille était à table pour le souper, Aline échappa soudain la tasse de thé qu'elle portait à sa bouche et, poussant un gémissement sourd et rauque, elle tomba de sa chaise, et, la figure tordue et grimaçante, la bouche écumante, elle alla s'affaïsser sur le plancher que ses petits pieds battaient spasmodiquement. Son père se précipita et la releva. Elle avait la figure en sang, s'étant fendu le menton sur un éclat de la tasse brisée.

--C'est le Bon Dieu qui l'a punie, déclara la mère.

## APPENDICE 2

### CLASSIFICATION DES OEUVRES D'ALBERT LABERGE

#### 1. Romans.

La Scouine  
Lamento.

#### 2. Contes et nouvelles

##### 2.1 Nouvelle-biographie

##### 2.1.1 Biographie pure

La mouche (V, p. 71-76).  
Un malchanceux (V, p. 122-134)  
Dernier amour (V, p. 135-147)  
Tout P'tit (V, p. 196-213)  
Le village de l'enfance (SCJ, p. 121-125)  
Une pauvre vie (SCJ, p. 144-147)  
Le jeune homme tenté par Satan (SCJ, p. 232-237)  
La fin du voyage (FV, p. 145-153)  
La pension Rapin (FV, p. 62-76)  
Le mouton noir (FV, p. 77-90)  
--Mame Pouliche (FV, p. 160-172)  
Le Cheval Blanc (FV, p. 186-195)  
Le valet de ferme (FV, p. 196-204)  
Une faillite (FV, p. 217-239)  
La rouille (FV, p. 274-308)  
L'échéance (FV, p. 308-327)  
--La vocation manquée (FV, p. 382-411)  
Urgel Pourreaux homme fort (DH, p. 50-62)  
Jeux du destin (DH, p. 170-195)  
Magasin de modes (DH, p. 196-214)  
Les deux amis (DH, p. 241-272)  
Une belle jeunesse (FR, p. 94-137)  
La visiteuse (FR, p. 182-239)

##### 2.1.2 Biographie statique

Idylle mélancolique (V, p. 67-70).  
Jours d'hospice (V, p. 173-178)  
Le P'tit Joseph (SCJ, p. 35-37)  
La marchande à la toilette (SCJ, p. 106-108)  
Le sourd-muet (SCJ, p. 115-117)  
La vierge folle (SCJ, p. 126-129)  
Une belle famille (SCJ, p. 164)

## APPENDICE 2

252

## 2.1.3 Biographie de groupe

Le portrait (V, p. 148-163)  
 Les trois soeurs (FV, p. 91-107)  
 La maison (FV, p. 146-155)  
 Le bienheureux Monsieur Frigon (FR, p. 60-93)  
 Une lampe s'est éteinte (DH, p. 108-128)  
 La tante et la nièce (FR, p. 138-181)

## 2.1.4 Biographie d'animal

Le grand Sans-Coeur (DS, p. 38-53)

## 2.2 Nouvelle-crise

## 2.2.1 Instantanés

Le turfman (SCJ, p. 14)  
 Matin de funérailles (SCJ, p. 44)  
 Le vieux aux seize enfants (SCJ, p. 45-46)  
 Mère nécessiteuse (SCJ, p. 47)  
 La vie est belle (SCJ, p. 52)  
 Chanson d'amour (SCJ, p. 53)  
 Les deux bohèmes sous l'averse (SCJ, p. 54)  
 Ami des lettres (SCJ, p. 55-56)  
 Le voyageur (SCJ, p. 57-58)  
 Un autre voyageur (SCJ, p. 59)  
 Le portrait (SCJ, p. 72-73)  
 Problème de veuve (SCJ, p. 109)  
 Les deux vieux (SCJ, p. 118-120)  
 Une femme malchanceuse (SCJ, p. 140-143)  
 Le navire vogue dans la nuit (SCJ, p. 185-186)  
 Une poulie grince (SCJ, p. 194-195)  
 Vision démoniaque (IV, p. 37-38)  
 Le menuisier se marie (IV, p. 50-51)  
 Bucolique (IV, p. 53)  
 Le vieux (IV, p. 61-63)  
 La grève (IV, p. 73)

## 2.2.2 Incidents

Mort de Pascaro, (V, p. 12-15)  
 Le sacrilège (V, p. 16-18)  
 L'outarde (V, p. 19-21)  
 Le bon Samaritain (V, p. 22-26)  
 Pompes funèbres (V, p. 27-31)  
 L'orage (V, p. 37-40)  
 Drame sans parole (V, p. 46-48)  
 La vieille (V, p. 101-106)

## APPENDICE 2

253

La vieille (deuxième version) (V, p.107-112)  
 La plus belle soirée de sa vie (FV, p.116-120)  
 La rencontre (FV, p. 265-273)  
 Le petit pot (SCJ, p. 13)  
 La petite vache en sucre (SCJ, p. 15-16)  
 La soupe (SCJ, p. 17)  
 Un bon coeur (SCJ, p. 18-19)  
 Farce macabre (SCJ, p. 20)  
 Au prône (SCJ, p. 21-22)  
 Scandale au village (SCJ, p. 23-24)  
 L'homme au cheval gris (SCJ, p. 25-26)  
 Simple bucolique (SCJ, p. 29-31)  
 La bouteille de vin (SCJ, p. 48-49)  
 Le monstre (SCJ, p. 50-51)  
 La jeune fille sentimentale (SCJ, p. 63-71)  
 Le ratelier (SCJ, p. 86-89)  
 La grand'mère (SCJ, p. 90-92)  
 L'époux volage (SCJ, p. 93-94)  
 A 85 ans (SCJ, p. 114-115)  
 Au cimetière (SCJ, p. 130-133)  
 Le fâcheux voyage (SCJ, p. 148-151)  
 La belle morte (SCJ, p. 158-159)  
 La jambe coupée (SCJ, p. 160-161)  
 Le vieux (SCJ, p. 169-172)  
 O l'aimable femme (SCJ, p. 180-181)  
 Le départ (SCJ, p. 190-191)  
 Le colporteur et son cheval (SCJ, p.192-193)  
 Une trouvaille (SCJ, p. 201-206)  
 La femme au chapeau rouge (DH, p. 39-49)  
 La pipe (DH, p. 63-67)  
 Déclaration d'amour (IV, p. 30-31)  
 Pastorale (IV, p. 39-40)  
 Pommes frites (IV, p. 54-55)  
 Dîner du jour de l'an (IV, p. 56-58)  
 Départ en musique (IV, p. 64-65)  
 Le philanthrope (IV, p. 66-68)  
 Dans la nuit bleue (IV, p. 71-72)  
 Coup de vent (IV, p. 80-82)  
 Contrat de mariage (DS, p. 97-100)

## 2.2.3 Histoires

A l'école (V, p. 41-45)  
 Histoire pascalle (V, p. 49-56)  
 Le petit cochon (V, p. 77-81)  
 La lettre (V, p. 82-90)  
 La novice (V, p. 91-100)  
 Le notaire (V, p. 113-121)  
 La malade (V, p. 164-172)

## APPENDICE 2

254

- Les noces d'or (V, p. 214-227)
- L'évasion manquée (V, p. 258-285)
- Les chauves souris (FV, p. 54-61)
- Confidences (FV, p. 108-115)
- Le Whistling Kid (FV, p. 156-159)
- Il marie sa fille (FV, p. 205-216)
- L'héritage (FV, p. 256-264)
- Un après-midi de congé (FV, p. 323-341)
- Les trois pendus (SCJ, p. 27-28)
- Les deux amis (SCJ, p. 32-34)
- Le notaire (SCJ, p. 38-40)
- Distribution de prix (SCJ, p. 41-43)
- Drame à l'hôpital (SCJ, p. 74-77)
- Les deux chouettes (SCJ, p. 78-83)
- La vieille de 84 ans (SCJ, p. 95-98)
- La robe violette (SCJ, p. 99-102)
- Le vieil avare (SCJ, p. 103-105)
- L'on se quitte (SCJ, p. 138-139)
- Fait divers (SCJ, p. 152-157)
- Mariage d'amour (SCJ, p. 162-163)
- Un saint homme (SCJ, p. 165-166)
- La bénédiction (SCJ, p. 167-168)
- Couverture algérienne (SCJ, p. 173-175)
- Cadeau d'anniversaire (SCJ, p. 176-179)
- La peur de mourir (SCJ, p. 182-183)
- Le poulailler (DH, p. 68-88)
- Le retour du soldat (DH, p. 89-96)
- Le colosse (DH, p. 140-170)
- Fin de roman (FR, p. 7-21)
- Partie de pêche (FR, p. 43-54)
- Le faux incendiaire (FR, p. 55-59)
- Ce cher père (FR, p. 246-268)
- Au village (IV, p. 7-10)
- Histoire pour faire pleurer (IV, p. 11-12)
- Masque tragique (IV, p. 13-15)
- Le manteau vert (IV, p. 24-29)
- L'enfant prodigue (IV, p. 32-33)
- Maladies imaginations (IV, p. 45-48)
- Victime du sort (IV, p. 49)
- Le pendu (IV, p. 74-79)
- Bonheur inattendu (IV, p. 83-86)
- Le pommier de la vieille Gareau (DS, p. 39-96)
- Le billet de loterie (DS, p. 137-163)

## 2.2.4 Tranches de vie

- Monsieur le président (SCJ, p. 207-214)
- Le réveil (SCJ, p. 225-228)
- L'homme à la chaloupe jaune (FR, p. 34-42)
- Le curé en visite (IV, p. 41-44)

## APPENDICE 2

255

## 2.3 Nouvelle-tableau

- La veillée au mort (V, p. 228-257)
- Oraisons funèbres (SCJ, p. 110-113)
- Lorsque revient le printemps (FV, p. 342-381)
- Le destin des hommes (DH, p. 7-39)
- Le Vieil Orme (DS, p. 101-114)

## 2.4 Nouvelles mixtes

## 2.4.1 Biographie-crise

- Famille d'émigrés (V, p. 32-36)
- Cauchemar (V, p. 57-64)
- L'art de se la couler douce (FV, p. 173-185)
- Les deux frères (FV, p. 240-255)
- Vers la belle aventure (SCJ, p. 60-63)
- Un bon fils (SCJ, p. 64-67)
- L'enfant adoptif (SCJ, p. 198-200)
- Sur le gibet (SCJ, p. 215-221)
- Première messe (DH, p. 97-107)
- Le journal (DH, p. 129-139)
- Les deux soeurs (FR, p. 22-33)
- Libation au cimetière (IV, p. 16-23)
- Le dernier souper (DS, p. 9-37)
- La tentation mauvaise (DS, p. 54-67)
- Deux rencontres (DS, p. 115-136)

## 2.4.2 Biographie-tableau

- Un homme heureux (V, p. 179-195)

## 2.5 Inclassable

- Propos de Diogène (FV, p. 121-145)

## 3. Critique

## 3.1 Peintres

- Beau, Henri (P, p. 29-36)
- Cullen, Maurice (P, p. 37-43)
- deBelle, Charles (P, p. 17-23)
- Charles deBelle, Peintre-Poète
- Les pèlerins (IV, p. 92-93)
- L'irréalisable rêve (IV, p. 104-106)
- Deux nobles artistes (FR, p. 97-99)
- Fortin, Marc-Aurèle (J, p. 173-182)
- Franchère, Joseph-Charles (J, p. 183-195)

## APPENDICE 2

256

LeBel, Maurice (P, p. 69-72)  
 Lamarche, Ulric (P, p. 79-83)  
 Léger, Onésime-Aimé (P, p. 91-96)  
 Lemieux, Marguerite (P, p. 53-55)  
 Perrigard, Hal Ross (P, p. 73-77)  
 Paradis, Jobson (P, p. 57-60)  
 Rosaire, Arthur (P, p. 45-52)  
 Wickenden, Robert (P, p. 85-89)

## 3.2 Sculpteurs

Laliberté, Alfred (P, p. 9-16)  
 Maupas, Emile (J, p. 149-162)

## 3.3 Peintres et poètes

Hunt, William Edward (J, p. 199-200; même article,  
 FR, p. 101-102)  
 Vézina, Emile (J, p. 129-146)

## 3.4 Poète et sculpteur

Cinq-Mars, Alonzo (J, p. 165-171)

## 3.5 Caricaturiste et enlumineur

Charlebois, Joseph (P, p. 97-102)

## 3.6 Caricaturiste et humoriste

Bourgeois, Albéric (P, p. 61-67)

## 3.7 Ecrivains et journalistes

Beaulieu, Gaétane (P, p. 149-155)  
 Beaulieu, Germain (P, p. 183-188)  
 Fin de l'école littéraire (PR, p. 73-74)  
 Beauregard, Alphonse  
 Mort d'un poète (PR, p. 83-84)  
 Bernier, Jovette (P, p. 133-142)  
 Bessette, Arsène (J, p. 25-32)  
 Charbonneau, Jean (P, p. 189-197)  
 Doucet, Louis-Joseph (P, p. 215-219)  
 Drummond, William Henry (J, p. 203-214)  
 Dugas, Marcel (P, p. 157-164)  
 Une heure avec Marcel Dugas (PR, p. 19-31)  
 Ferland, Albert (P, p. 205-209)  
 Adieux au poète Ferland (PR, p. 17-21)  
 Fortier, Auguste (J, p. 65-77)

## APPENDICE 2

257

Fournier, Jules (P, p. 111-122)  
 Gill, Charles (P, p. 103-110)  
 Girard, Rodolphe (P, p. 144-147)  
     Marie Calumet (PR, p. 93-95)  
 Grignon, Claude-Henri (P, p. 173-131)  
 Hubbard, Elbert (J, p. 217-233)  
 Lahaise, Guillaume (J, p. 107-115)  
 Lapointe, J.-A. (P, p. 229-231)  
 Leconte, Charles-Maurice (P, p. 233-241)  
 Lesage, Colette (J, p. 13-22)  
 Léveillé, Lionel (P, p. 211-214)  
 Loranger, Jean-Aubert (P, p. 221-224)  
     Fin d'un conteur (PR, p. 39-91)  
 Lorimier, Louis-Raoul de (J, p. 47-61)  
 Maillé, Albert (J, p. 119-126)  
 Martigny, Paul de (P, p. 165-171)  
     L'heure où se joue la destinée (PR, p. 75-78)  
 Mayrand, Oswald  
     Le parfait gentilhomme (PR, p. 7-15)  
 Mélançon, Joseph (J, p. 79-94)  
 Montigny, Gaston de (P, p. 123-132)  
 Montigny, Louvigny de (P, p. 199-203)  
 Nelligan, Emile (P, p. 225-228)  
 Steiger, Hilda de (J, p. 97-105)  
     Eune étrange destinée (PR, p. 35-71)  
 Tremblay, Ernest (J, p. 35-45)  
 Zo d'Axa (P, p. 243-247)

## 4. Poèmes en prose

## 4.1 Impressions d'Adrien Clamer (SCJ, p. 241-265)

L'ancêtre préhistorique (p. 241)  
 La malade (p. 242)  
 Au théâtre (p. 243)  
 Le Rubayyat d'Omar Khayyam (P. 244-245)  
 Chambre de méditation (p. 246-247)  
 L'obsession (p. 248-249)  
 Le mort amoureux (p. 250)  
 Les suicides (p. 251)  
 Un soir violet d'hiver (p. 252)  
 Le petit temple sur le coteau (p. 253)  
 Au sanatorium (p. 254)  
 La vision dans la glace (p. 255)  
 Jours de bohème (p. 256)  
 Procession fleurie (p. 257)  
 Au cimetière (p. 258)  
 Odeurs, senteurs, parfums (p. 259)  
 Un rêve (p. 260)

## APPENDICE 2

258

Les jeunes pêcheurs (p. 261)  
 Les fleurs-femmes (p. 262)  
 S'il eût été artiste (p. 263)  
 Notes (p. 264-265)

4.2 Quand chantait la cigale

La maison ancestrale (p. 11-14)  
 Une ombre noire (p. 19-21)  
 La beauté de la vie (p. 24-25)  
 Evocation sentimentale (p. 26)  
 Le spectre aveugle (p. 27-28)  
 Coucher de soleil (p. 29)  
 Tourbillon de vie (p. 30-31)  
 Promenade au lac (p. 32-33)  
 Carpe diem (p. 36-37)  
 In pulverem reverteris (p. 41-42)  
 Une feuille tombe (p. 47-48)  
 Marche funèbre (p. 59-60)  
 Nocturne (p. 61-62)  
 Sunt lacrymae rerum (p. 63-64)  
 Vers le gouffre éternel (p. 67-68)  
 Mandoline épileptique (p. 69-70)  
 L'inaccessible étoile (p. 71-72)  
 Clameur nocturne (p. 75)  
 En lisant Omar Khayyam (p. 87)  
 Le pont d'or (p. 88)  
 Glas dans le soir (p. 89)  
 Effet de lampe (p. 90)  
 Louange à Rémy de Gourmont (p. 91)  
 Le baiser de l'automne (p. 94)

4.3 Hymnes à la terre

Ma maison (p. 9)  
 Hymne à la terre (p. 11-12)  
 Les iris (p. 13)  
 Le chemin du monastère (p. 15-17)  
 Jour de pluie (p. 19)  
 Les lilas (p. 21-22)  
 Le pommier (p. 23)  
 Une vieille s'en va (p. 25-26)  
 Pavots d'Orient (p. 27)  
 Croissant de lune (p. 29-30)  
 Les pivoines (p. 31)  
 Les roses (p. 33-34)  
 Les lis (p. 35)  
 Bouquet de phlox (p. 37)  
 La Voie lactée (p. 39)

## APPENDICE 2

259

Heures d'extase (p. 41-42)  
 Le jeune prêtre (p. 43)  
 Roses trémières (p. 47)  
 Devant le foyer (p. 57-58)  
 Fin de septembre (p. 59-60)  
 J'aime... (p. 61-62)  
 Apothéose d'octobre (p. 63-64)

## 4.4 Autres

Râles dans la nuit (V, p. 9-11)  
 Silhouette virgilienne (SCJ, p. 9-10)  
 Silhouette macabre (SCJ, p. 11-12)  
 Vision du soir (SCJ, p. 84-85)  
 Deux roses (SCJ, p. 134)  
 Résurrection (SCJ, p. 187)  
 Le poète (IV, p. 89-91)

## 5. Récits divers (non romanesques)

## 5.1 Contes vécus

Vente à l'enchère (Q, p. 49-50)  
 La montre perdue (Q, p. 53-56)  
 La morte inconnue (Q, p. 58)  
 La vieillesse solitaire (Q, p. 65-66)  
 Les revenantes (Q, p. 76-78)  
 Le meurtre (Q, p. 83-86)  
 Quand on devient vieux (Q, p. 92-93)  
 La vieille aux poissons (Q, p. 99-101)  
 La mort vient (Q, p. 102-104)  
 Une rencontre (SCJ, p. 134-137)  
 Le père Poirier (HT, p. 55-56)

## 5.2 Souvenirs personnels

L'art en exil (Q, p. 46)  
 (sans titre) (Q, p. 107)  
 Les croix de bois (IV, p. 34-36)  
 Le vieux pin (IV, p. 69-70)  
 Lorsqu'on est malade (IV, p. 94-97)  
 Mon premier livre (PR, p. 103-105)  
 Une anecdote pour finir (PR, p. 107-108)  
 Vieilles lettres (HT, p. 49-51)  
 Deux secondes plus tard et... (HT, p. 65-66)

## APPENDICE 2

260

## 5.3 Anecdotes

La musique (Q, p. 57)  
 Sur Maria Chapdelaine (Q, p. 73)  
 Le chanoine qui fait sa cour (SCJ, p. 188-189)  
 Dicts de Gaston de Montigny (SCJ, p. 196-197)  
 Aux courses (IV, p. 52)  
 Blagues de bohème (PR, p. 85-87)  
 Le sculpteur Laliberté (HT, p. 45)

## 5.4 Portraits

La cigale chante (Q, p. 22-23)  
 La vie grise (Q, p. 34-35)  
 Aux framboises (Q, p. 43-45)  
 La carpe (Q, p. 74)  
 Sombre méditation (Q, p. 95)  
 Léopold Houle, avocat (PR, p. 43-63)  
 Humaine décrépitude (HT, p. 53)  
 Un saint est entré dans ma maison (HT, p. 87-89)  
 A la mémoire d'un héros (HT, p. 91-92)

## 6. Inclassables (mi poèmes, mi récits)

Le doux printemps (Q, p. 15-18)  
 Statuette de la vierge (Q, p. 50-51)  
 Vanitas vanitatum (Q, p. 79-82)  
 Les départs (Q, p. 96-98)  
 Le retour (Q, p. 105-106)

## 7. Les idées de Laberge

En famille (IV, p. 98-100)  
 Exit Al Capone (IV, p. 107-110)  
 En marge d'une annonce (IV, p. 114-116)  
 Les vieux habits (Q, p. 38-39)  
 Le nouveau cimetière (Q, p. 40)  
 Réflexions (HT, p. 67-86)

APPENDICE 3  
INDEX DES NOMS CITES DANS L'OEUVRE  
D'ALBERT LABERGE

- Sigles: S = La Scouine  
Q = Quand chantait la cigale  
V = Visages de la vie et de la mort  
P = Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui  
FV = La fin du voyage  
SCJ = Scènes de chaque jour  
J = Journalistes, écrivains et artistes  
CdB = Charles de Belle, Peintre-Poète  
DH = Le destin des hommes  
FR = Fin de roman  
IV = Images de la vie  
DS = Le dernier souper  
PR = Propos sur nos écrivains  
HT = Hymnes à la terre

Abbot, Sir John P 19, CdB 8  
Albani (Marie Emma Lajeunesse) J 166  
Allais, Alphonse P 120  
Arles, Henri d' J 61, J 153  
Asselin, Olivar P 112, 114-115, 119-120, 199, 236; PR 108  
Auclair, abbé Elie J 61  
Authier, Hector P 119

## APPENDICE 3

262

- Balzac, Honoré de P 99
- Bara, Theda Q 46
- Barbey d'Aurevilly P 181
- Barbasse, Henri Q 99, PR 104-105
- Barclay, Edgar CdB 29
- Barrière, Marcel
- Bathom, M. J 156
- Baudelaire, Charles P 180, 193; SCJ 55; **FV** 7; FV 9; J 107;  
J 125; citation HT 35
- Bayard, Pierre du Terrail, seigneur de P 117; HT 92
- Beau, Henri P 29-36, 57; J 186
- Beauchemin, Nérée J 166
- Beaudé, Henri (Henri d'Arles) J 61, 153
- Beaulieu, Gaétane P 149-155; PR 73
- Beaulieu, Germain P 183-188; PR 73-74; P 149, 180; PR 24
- Beaulieu, Me Joseph A. J 185, 188
- Beaumarchais, Pierre Augustin, baron de FV 125
- Beauregard, Alphonse PR 33-84; P 197; J 21
- Beaverbrook, Lord PR 13
- Beethoven, Ludwig von PR 80
- Béliveau, René P 29, 57, 60; J 186
- Béliveau, Louis-J. PR 19
- Bernaert, Edouard P 120-122
- Bernard, Camille P 66
- Bernard, Harry P 180
- Bernard, Marcel P 119-120, 236; J 21
- Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Henri FV 339
- Bernier, Hector P 118; PR, 98-99
- Bernier, Jovette P 133-142
- Berthiaume, Arthur PR 12, 94, 103
- Berthiaume, Trefflé P 112
- Bessette, Arsène J 25-32; P 66
- Bibesco, Marthe Lahovary, princesse de J 15

## APPENDICE 3

263

- Blanc, Joseph-Paul J 186  
 Bloy, Léon P 174  
 Boisjoli, Albert PR 84  
 Bonin PR 44  
 Bossuet, Jacques-Bénigne FV 125  
 Bourassa, Henri P 114, 117; J 130  
 Bourassa, Napoléon P 99  
 Bourgeois, Albéric P 61-67  
 Braibant, Charles P 153  
 Brangwyn, Frank SCJ 245  
 Browning, Robert P 43, 77  
 Bruchési, Mgr Paul SCJ 188; J 113; PR 25, 93, 103  
 Brunet, Berthelot PR 10  
 Brymner, William P 47, 60, 80, 81  
 Buies, Arthur J 166  
 Busnel, Théophile P 60, 65-66  
 Bussièrès, Arthur de P 199; J 83
- Cambronne, général Pierre HT 76  
 Cantor, Eddie CdB 54  
 Capone, Al IV 107-110  
 Carrel, Dr Alexis J 161; PR 19  
 Cartier, Jacques J 41  
 Céline, Ferdinand P 153  
 Chabot, abbé J 186  
 Circé-Coté, Mme Eva J 65  
 César, Jules FV 135  
 Champlain, Samuel de J 53  
 Chamson, André P 153  
 Chapleau, Sir Adolphe HT 45  
 Charbonneau, Jean P 189-197, 169, 199, 213; PR 24  
 Charbonneau, Mgr Joseph PR 26  
 Charlebois, Joseph P 97-102, 126, 199, 200

## APPENDICE 3

264

- Charlebois, Roland-Hérard P 101  
 Chavannes, Puvis de P 113  
 Checa Y Sang, Ulpiano P 89  
 Chopin, Frédéric CdB 7  
 Chopin, René P 160, 197; PR 90  
 Cinq-Mars, Alonzo J 163-164  
 Clapp, William Henry P 45  
 Colarossi, Filippo J 150  
 Colette (voir Lesage, Colette)  
 Comte, Gustave PR 103  
 Condé, Louis II, prince de HT 91  
 Confucius J 68  
 Conscience, Henri FV 389  
 Cope, Sir Arthur CdB 29  
 Copson, Paul P 96  
 Corot, Jean-Baptiste P 87; J 220  
 Côté, Suzor P 202  
 Cottinet, Emile PR 79  
 Courteline, Georges J 36  
 Craig, Fernand PR 48  
 Crémazie, Octave J 166  
 Cros, Charles DH 74  
 Cullen, Maurice P 37-43, 47, 60, 70, 80, 81, 86  
  
 Dandurand, Hon. Raoul J 187  
 Daniels, George H J 221  
 Dansereau, Arthur P 234; PR 11  
 Dantin, Louis P 199  
 Daubigny, Charles-François P 87  
 Daubigny, Karl P 87  
 Daudet, Alphonse Q 84; P 65; HT 35  
 Daumier, Honoré P 59-60  
 David, Athanase J 61

## APPENDICE 3

265

- David, L.-O. J 61
- de Belle, Charles CdB; P 17-28; SCJ 246-247; IV 92-93, 104-106; PR 97-99; P 151; 2 page titre, 5, 27, 46; PR 107-108; J 104
- Décary, Ernest PR 86
- Décary, Jérémie PR 86
- Décary, Placide PR 85
- Delahaye, Guy (voir Lahaise, Dr Guillaume)
- Delfosse, Georges J 192
- Desaulniers, Gonzalve P 169, 197, 199, 213; PR 94, 97
- Desbordes-Valmore, Marcelline P 139
- Desjardins, Marcel DH 89
- Desormeaux, Aimé PR 48
- Desrochers, Alfred P 180
- Diaz de la Pena, Narcisse-Virgile P 87
- Disney, Walt J 100
- Dolet, Etienne P 91
- Doré, Gustave P 92
- Doucet, curé J 153
- Doucet, Louis-Joseph P 215-219, 197; J 21; PR 19, 21
- Dreux, Albert (voir Albert Maillé)
- Drummond, Dr William Henry J 201-214
- Dugas, Marcel P 157-164, 247; PR 79-81
- Du Guesclin, Bertrand HT 91
- Dulac, Edmund SCJ 245
- Dumas, Alexandre (père) FV 391
- Dumont, Georges-A. P 149, 152, 153
- du Trenblay, P.-R. PR 12, 107, 108; HT 80
- Dyonnet, Edmond P 47, 58
- Earle, Paul P 47
- Emerson, Ralph Waldo P 88
- Epictète P 88

## APPENDICE 3

266

- Fabien, Henri P 46  
 Fabre, Jean-Henri P 185  
 Faivre, Abel P 81  
 Ferland, Albert P 205-209; PR 17-21; P 197, 215; J 21, 83, 144  
 Ferland, Jules PR 17  
 Fitzgerald, Edward SCJ 244  
 Fontaine, Zénon PR 12  
 Fortier, Auguste J 63-77  
 Fortin, Marc-Aurèle J 173-182; P 96; PR 20  
 Fournier, Jules, Q 33; P 98, 180, 181, 199, 229, 236; J 21, 45, 83, 130  
 France, Anatole P 65, 101, 115, 181, 186, 233, 234; J 109 (2); HT 95  
 Franchère, Joseph-Charles J 183-195; P 29, 57, 58; HT 84  
 Fréchette, Louis P 161-162; J 166  
  
 Gagnon, Ernest J 166  
 Gagnon, Gustave J 166  
 Galilée P 91  
 Garneau, François-Xavier J 166  
 Garneau, Hector P 234  
 Garrett, Edmund H. SCJ 245  
 Gaspé, Philippe Aubert de J 166  
 Gautier, Théophile P 216  
 Gélinas, Amédée J 83  
 Géniaux, Charles PR 104-105  
 Gérin-Lajoie, Antoine P 201  
 Géronne, Jean-Léon P 51; J 150, 186  
 Ghandi J 70  
 Ghil, René J 104; PR 66  
 Gill, Charles P 103-110, 29, 32, 57, 58, 197, 199, 213, 216, 217, 218; J 166 (2), 186; PR 17, 20, 24  
 Girard, Rodolphe P 143-147, 234; PR 93-95; FV 62; J 26, 65

## APPENDICE 3

267

- Giroux, Lactance-E. P 95  
 Gleize, Charles P 191  
 Goethe, Wolfgang FV 8  
 Goncourt, Edmond et Jules de P 36  
 Gosselin, Lucien J 155  
 Gouin, Sir Lomer P 218  
 Gourmont, Remy de Q 91; P 135  
 Gravel, J.-A.-E. PR 97  
 Gregh, Fernand P 213  
 Grignon, Claude-Henri P 173-181  
 Grignon, Dr Edmond P 144  
 Groulx, Lionel P 180, 181  
 Guégan, Bertrand PR 79  
 Guertin, Mgr Georges J 153  
 Guyau, Marie-Jean FV 7; J 14; HT 35  
 Guys, Constantin P 98  
 Hamel, Elzéar J 42  
 Hanscom, Adelaide SCJ 245  
 Hébert, Casimir PR 18, 20  
 Hébert, Philippe P 40; PR 24  
 Hébert, Mme Philippe J 187  
 Haine, Henri FV 8  
 Helbronner, Jules P 234  
 Hello, Ernest J 109  
 Hémon, Louis Q 73; P 202; J 213  
 Hewton, Randolph P 46  
 Hill, George W P 108  
 Holgate, Edwin H. P 70  
 Horace P 107, 217; SCJ 244; J 159, 166, 171  
 Houle, Léopold PR 43-63  
 Huard, P 98  
 Hubbard, Alice J 223  
 Hubbard, Elbert J 215-233

## APPENDICE 3

268

- Hugo, Victor P 86, 113, 140, 162  
 Huguenin, Dr P 82-83  
 Hunt, William Edward J 197-200; PR 101-102  
 Huysmans, Joris Karl P 101, 163
- Ingersoll, Robert J 219  
 Irwin, Mlle Patricia CdB 37
- Jackson, Alex P 46  
 James, Gilbert SCJ 245  
 Jammes, Francis P 207, 208  
 Jobin, Ivan P 70  
 Johannès (voir Leconte, Charles-Maurice)  
 John, Augustus P 19; CdB 11  
 John, Queen CdB 11  
 Jugurtha FV 135  
 Julian, Rodolphe J 150  
 Julien, Henri P 66, 99  
 Jutras, Joseph J 144
- Kant, Emmanuel J 220  
 Kossuth, Louis CdB 7  
 Kreighoff, Cornelius P 39
- Laberge, lieutenant Arthur HT 92  
 Laberge, Claudia HT 7  
 Laberge, Dr Jules FV 7-8; P 38  
 La Fontaine, Jean de P 61; J 14  
 Lafortune, Ernest P 119-120  
 Lagacé, Jean-Baptiste J 33  
 Lahaise, Dr Guillaume J 107-115; P 60  
 Laliberté, Alfred J 120  
 Laliberté, Alfred P 9-16; HT 45; P 108; FV 15; J 137;  
 CdB 45; FR 2

## APPENDICE 3

269

- Lamarche, Paul-Emile J 40
- Lamarche, Ulric P 79-83, 29, 57, 60, 65, 66, 70, 199;  
J 130, 186
- Lamartine, Alphonse de FV 219; PR 80
- Lang Louis-A. J 179
- Langlois, Godefroy P 80; PR 93
- Lapointe, J.-A. P 229-231
- Larose, Ludger P 57, 70; J 186
- Lartigue, Mgr Jean-Jacques HT 86
- Larue, Gilbert PR 108
- Laurier, Sir Wilfrid P 15, 117; J 130
- Lavallée, Calixa J 166
- Lavigne, Ernest J 166
- LeBel, Maurice P 69-72; FV 205
- Leblond de Brumath PR 44
- Le Cardonnell, Louis P 158, 160
- Leconte, Charles-Maurice P 233-241, 119, 120
- Leconte de Lisle, Charles P 189
- Le Duc, Paul P 65, 66
- Leduc, Ozias P 69
- Lefebvre, Léo J 159
- Le Franc, Marie P 180
- Le Gallienne, Richard J 228
- Léger, Onésime-Aimé P 91-96; SCJ 229n
- Léger, Mgr Paul-Emile PR 26
- Lemaître, Jules P 112, 115, 118, 233
- LeMay, Pamphile J 166
- Lemieux, Marguerite P 53-55
- Le Roy, Eugène P 202
- Lesage, Colette J 13-22; P 119
- Letondal, Arthur J 61
- Léveillé, Lionel P 211-214, 149, 153, 180; J 21, 144;  
PR 19, 90
- Long, Dr William Joseph J 227

## APPENDICE 3

270

- Longfellow, Henry Wadsworth P 124  
 Loranger, Jean-Aubert P 221-224; PR 88-91, 10  
 Lorimier, Louis-Raoul de J 47-61  
 Loti, Pierre P 135; HT 85  
 Louÿs, Pierre J 108, 125; HT 33, 85  
 Lozeau, Albert, P 160, 197; J 114, 166
- Mac Dougall, W. B. SCJ 245  
 Madeleine P 234  
 Maillé, Albert (Albert Dreux) J 117-126; P 110  
 Maillet, Gaston (PR 97  
 Marc-Aurèle Q 91; P 104, 219; J 16  
 Marchand, J.-O. J 186  
 Martigny, Dr Adelstan de P 80, 116, 119, 120, 245, 246;  
 PR 93  
 Martigny, Paul de P 165-171; PR 75-78; P 31, 58, 199;  
 FR 7; PR 10; HT 84  
 Martin, Médéric P 63; J 157  
 Martin du Gard, Roger P 222  
 Massandre, Mlle Berthe de J 156  
 Massicotte, Edmond-Zotique PR 19  
 Mauclair, Camille P 157  
 Maupas, Emile J 147-162  
 Maupassant, Guy de P 150, 165, 166; SCJ 55; HT 85  
 Maurault, Mgr Olivier J 191; CdB 61  
 Maurras, Charles P 103; HT 68  
 Mayrand, Oswald PR 5-15; DH 7; PR 19, 25, 108  
 Mayrand, Zéphirin PR 15  
 Mélançon, Père Arthur J 49  
 Mélançon, Abbé Joseph J 79-94; PR 23-41; P 180, 199; J 170  
 Meloche, François J 186  
 Mercier, Cardinal Désiré-Joseph P 100  
 Mercier, Louis P 76, 113  
 Méric, Victor P 247

## APPENDICE 3

271

- Merrill, Stuart P 157  
 Michelet, Jules FV 7  
 Mignault, Stanislas P 236  
 Mill, Stuart J 220  
 Millet, Jean-François P 87, 176  
 Mirbeau, Octave HT 85  
 Mistral, Frédéric P 115  
 Moffet, Flavien PR 94  
 Molière P 65, 113; FV 125  
 Montigny, Gaston de P 123-132; PR 85-87; P 94, 199;  
 SCJ 196  
 Montigny, Louvigny de P 199-203, 98, 126, 123, 170, 225,  
 226, 234; J 42  
 Montpetit, Edouard J 57, 61  
 Montreuil, Gaétane de P 105  
 Morin, Paul P 160, 197  
 Morissette, L.-Ad. J 130  
 Muddiman, Barnard P 146  
 Munkacsy, Michel P 19; CdB 8  
 Munger, Henri P 20; CdB 9  
 Munthe, Axel J 161  
 McEvoy, Ambrose P 19; CdB 11  
 McEvoy, Charley CdB 16  
 McKenzie, Edward J 187  
 McManus, Blanche SCJ 245  
 McMillan P 103  
  
 Napoléon I<sup>er</sup> FV 63; FV 257; HT 91  
 Naud, Arthur PR 87  
 Nelligan, Emile P 225-228, 197; J 35, 110, 166  
 Nelson, Wolfred J 206  
 Nietzsche, Frédéric J 109  
 Noailles, comtesse Anna de P 113, 134, 136-137  
 North, Eleanor May CdB 8  
 Nostradamus (Michel de Nostre-Dame dit) J 179

## APPENDICE 3

272

- Odile, sainte J 179  
 Ohnet, Georges P 118  
 Omar Khayyam Q 87; P 191; SCJ 244, 245, 246; J 36;  
     HT 5, 33, 43  
 Ovide FJ 389
- Papineau, Louis-Joseph J 206  
 Paradis, père Charles-Edouard P 129  
 Paradis, Jobson P 57-60, 29, 65n, 66n, 70, 81; J 186  
 Parent, Etienne J 166  
 Pascal, Blaise J 179  
 Péguy, Charles P 160, 208  
 Pelletier, Albert P 180  
 Pépin, Marcelle PR 74  
 Périclès J 219  
 Perreault, Philippe J 146  
 Perrigord, Hal Ross P 73-77  
 Perron, Louis P 200  
 Petit, Gaspard P 63  
 Philippe, Charles-Louis P 153, 222  
 Pierre L'Ermite P 130  
 Pilot, Robert P 41  
 Plamondon, Arthur J 166  
 Poe, Edgar Allan P 107, 166  
 Poictevin, Francis P 245; J 109  
 Ponchon, Raoul J 41  
 Pothier, A. J 156  
 Prince, Lorenzo PR 10  
 Proust, Marcel HT 85  
 Puccini, Giacono PR 80
- Quéry, Pierre SCJ 188

## APPENDICE 3

273

- Rabelais, François P 113; FV 133  
 Racine, Jean FV 125  
 Rainier, Lucien (voir Mélançon, abbé Joseph)  
 Raphaël J 219  
 Régnier, Henri de P 119, 157  
 Renan, Ernest Q 33; P 15, 181; FV 7; HT 85  
 Renand, Jules P 222; J 45; HT 85  
 Richepin, Jean P 104, 116; J 159  
 Robert, Yvon J 159  
 Rochefort, Henri P 115  
 Rodenbach, Georges Q 46  
 Rodin, Auguste J 150  
 Rollinat, Maurice P 230  
 Romains, Jules P 222  
 Roosevelt, Franklyn Delano HT 68  
 Roquebrune, Robert de F 160; J 65  
 Rosaire, Arthur P 45-52  
 Rosaz, Paul de PR 79  
 Rossetti, Dante Gabriel P 77; J 219  
 Rossi, Tino SCJ 53  
 Rostand, Edmond P 117; J 42  
 Roy, Camille P 118  
 Rousseau, Henri-Julien-Félix P 32-33  
 Routhier, A.-B. J 166  
 Roy, Mgr Camille PR 104  
 Roy, Elzéar J 41  
 Russell, Horne P 101  
  
 Saint-Charles, Joseph P 29, 93; J 136(2)  
 Saint-Cyr, Charles de PR 79  
 Saint-John Perse P 222  
 Saint-Hilaire, Louis P 29, 57; J 186  
 Saint-Just, Letellier de PR 108

## APPENDICE 3

274

- Sangorski, F. SCJ 245  
 Savard, Napoléon P 66n  
 Schiller, Frédéric FV 8  
 Schubert, Franz SCJ 264  
 Schumann, Robert PR 80  
 Seal, Ethel Davis SCJ 245  
 Sem, Georges Goursat dit P 63  
 Shakespeare P 65, 77, 163; J 145  
 Steiger, Hilda de J 95-105; PR 64-71  
 Steinlen, Théophile-Alexandre P 59, 71, 115-116; J 35  
 Stevenson, Robert Louis J 219  
 Strange, Keppel (voir Hunt, William Edward)  
 Sullivan, Edmund J 87; SCJ 245  
 Sully Prud'homme, Armand P 136, 139  
 Sulte, Benjamin J 166  
 Sutcliffe, G. SCJ 245
- Tagore, Rabindranath SCJ 245  
 Taine, Hippolyte FV 7  
 Tarte, Hon. Joseph-Israël P 64, 65n, 81, 234  
 Tchekhov, Anton P 135; CdB 34  
 Tessier, Auguste J 187  
 Thérèse d'Avila, sainte J 109  
 Thérive, André PR 79  
 Thibodeau, Mme Alfred J 61  
 Thoreau, Henry D. P 88; J 219  
 Tobin, George T. SCJ 245  
 Tolstoï, Léon P 32, 140  
 Tremblay, Ernest J 33-45; P 239  
 Tremblay, Jules J 21  
 Trève, Jacques PR 79  
 Truman, Harry S. PR 13; HT 91  
 Turenne HT 91

## APPENDICE 3

275

- Vallée, Arthur PR 94  
 Van Horne, Sir William P 86; CdB 37  
 Vasari, Georges J 219  
 Vedder, Elihu SCJ 245  
 Verhaeren, Emile P 208  
 Verlaine, Paul P 127, 136, 157, 159, 233; FV 7; PR 30  
 Vervet, Emile J 151  
 Vézina, Emile J 127-146  
 Vézina, Joseph J 166  
 Viau, Raphaël P 170  
 Vildrac, Charles P 222  
 Villeneuve, Cardinal Rodrigue PR 62  
 Villon, François P 217  
 Vinci, Léonard de J 107  
 Virgile SCJ 9  
 Vivien, Renée P 113  
 Voltaire **FV** 126, 391
- Warens, Baronne de P 183  
 Watson, William R. P 43  
 Whistler, James P 87; CdB 11  
 Whitman, Walt P 88, 100; J 220  
 Wickenden, Robert P 85-89, 41, 109  
 Wilde, Oscar SCJ 248  
 Willy, Colette P 153, 154  
 Woodburne, Emy **Norah** CdB 23
- Ximènes, cardinal P 91
- Zo d'Axa P 243-247  
 Zola, Emile HT 85